

La culture française dans l'axe Montréal / New York aux XVII^e et XVIII^e siècles

La filière théâtrale

André-Gilles Bourassa

Number 13-14, Spring–Fall 1993

Le miroir de l'étranger

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041188ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041188ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourassa, A.-G. (1993). La culture française dans l'axe Montréal / New York aux XVII^e et XVIII^e siècles : la filière théâtrale. *L'Annuaire théâtral*, (13-14), 111–172.
<https://doi.org/10.7202/041188ar>

André-G. Bourassa

La culture française dans l'axe Montréal/New York aux XVII^e et XVIII^e siècles.

La filière théâtrale.

On n'a pour nommer l'espace
Qu'un pas qui passe de l'eau à l'eau.
(Gilles Vigneault, *le Chant du portageur*)

Introduction: les héritiers de 1624.

IL est important pour comprendre une partie de notre histoire culturelle — et de notre histoire tout court — de connaître l'existence d'une culture française des XVII^e et XVIII^e siècles dans l'axe Montréal/New York. Il est évident que cet axe entre les deux métropoles a toujours été privilégié, mais on y songe généralement du point de vue économique et, à propos de culture, du point de vue anglophone. Pourtant, de 1765 à 1825, la relation Montréal/New York a joué un rôle important du point de vue francophone. Car le territoire de nos voisins du sud, avant de se définir comme état américain en 1776, a été une province britannique au même titre que la «Province de Québec»; et avant d'être britannique — 1674 — il a été néerlandais. Or les premiers immigrants acceptés par la «classis» d'Amsterdam pour coloniser ce territoire étaient francophones.

On se souviendra qu'Henry Hudson s'était rendu aux environs de l'actuel fort Ticonderoga en septembre 1609 et qu'il avait, au nom des Néerlandais, réussi des négociations avec quelques familles iroquoises alors qu'un voyage

explosif de Samuel de Champlain au même endroit deux mois plus tôt les avait détournées de toute sympathie pour les Français. C'est dès 1614, six ans après la fondation de Québec, que les Néerlandais établirent un poste de traite sur la rivière Hudson, le fort Nassau, aujourd'hui Albany. Or en 1624, ce furent trente familles francophones calvinistes fuyant les Flandres où sévissait l'Inquisition espagnole qui furent chargées, avec Jessé de Forest, de coloniser la région¹.

Douze de ces familles s'installèrent sur l'actuelle Governors' Island et jetèrent les bases de la Nouvelle Amsterdam [New York]. Les autres remplacèrent le fort Nassau par le fort Orange, ce lieu ayant été ainsi nommé deux fois en l'honneur de Maurice de Nassau, prince d'Orange (Chinard, p. 36-57, Wilcoxon, p. 4-6). C'est d'ailleurs un Wallon, Pierre Minuit, originaire du duché de Clèves, qui fut chargé en 1626 de négocier l'achat de l'Île de Manhatte aux Amérindiens. On devine l'enjeu qu'allait être Hochelaga entre Fort Orange et Québec. Cela saute aux yeux quand on observe les cartes inspirées des travaux de Jan Jansson au début des années 1650, celles notamment de Nicholas Visscher, vers 1654 (Blackburn, p. 42), et d'Arnoldus Montanus, en 1671. Elles désignent tout le territoire de la côte du sud-est atlantique jusqu'au Fleuve Saint-Laurent du nom de «Nova Belgica — Nieuw Nederland».

¹ En 1616 la colonie de Québec comptait 50 personnes et on n'en attendait que 80 autres — qui ne vinrent pas — en 1619 (Lacoursière, p. 58-59). On ne peut donc lire avec indifférence les noms des 45 Wallons qui signèrent la pétition initiale de 1621 à La Haye, noms qu'on va retrouver pour la plupart en «Nova Belgica» par la suite. Ils représentaient quelque 230 personnes. Autant de recrues perdues pour la Nouvelle-France, ces Huguenots qui se nommaient Barbe, Brillet, Broque, Campion, de Carpentier, Censier, Charny, Conne, Cornille, Catoir, de Cranne, de Crépy, [de] Croix, D'Amont, De Cendre, Digaud, Farnarcque, de Forest, du Four, Fourdin, Framerie, Gantois, Gaspar, le Geay, Gémier, Ghisselin, Gilles, le Jeune, Le Ca, Lambert, de Lescheilles, de la Mothe, Philip, le Rou, Le Roy, Marlier (ou de la Marlise), Martin, Maton, Mousnier de la Montagne, Nau, du Pont, Quesnier, Saget, de Trou, de Violate. À part 40 femmes, 126 enfants, 5 jeunes gens, dont 2 étudiants (médecine et théologie) et des ouvriers et serviteurs, il faut savoir que 45 des hommes avaient un métier : 2 brasseurs, 3 cardeurs de laine, 1 chapelier, 1 charpentier, 1 chirurgien pharmacien, 1 cordonnier, 3 drapiers, 2 fondeurs (cuivre et étain), 1 imprimeur, 1 jardinier, 13 laboureurs, 1 meunier, 1 musicien, 1 sergier, 1 serrurier, 4 teinturiers, 1 tailleur, 1 tanneur, 4 tisserands, 2 vigneron (Chinard, p. 38-39). Voir «Resolution of the States of Holland and Westfriesland on a proposed Plan of Emigration», Brodhead, I, p. 28.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK113

Champlain avait prévu ce jalonnage protestant de la mer au fleuve dans l'axe Manhatte/Hochelaga. Dans son mémoire de 1618 à Louis XIII il réclama l'implantation à Hochelaga d'une mission dont la fidélité à la France catholique fût à toute épreuve², ce qui n'obtint d'écoute qu'avec l'entrée du cardinal de Richelieu au Conseil du Roi en 1624. Richelieu interdit en 1627 l'envoi de colons protestants en Nouvelle-France (Lacoursière, p. 213) et s'attaqua aux Huguenots de La Rochelle jusqu'à leur reddition en 1628. Champlain savait à quoi s'en tenir³, et ce d'autant mieux que lui-même aurait fait partie de la religion réformée — comme sa femme jusqu'en 1612, deuxième année de leur mariage — et se serait converti pour rester fidèle à Henri de Navarre et se ranger du côté du pouvoir (Baird, p. 90). C'est un Huguenot revenchard, Jacques Michel, qui servit de pilote aux frères David, Lewis et Thomas Kirke en 1629 (Lacoursière, p. 64). Qu'on ne se fasse pas d'illusion, Ville-Marie, fondée l'année même du décès de Richelieu, fut de la part de la monarchie française une création «politiquement» calculée — Champlain avait déjà fourni le mot — manipulant quelques missionnaires, laïcs aussi bien que religieux, pour la cause d'un État qui se désignait comme «Fille aînée de l'Église»⁴.

La persécution des protestants en France ne fit qu'enrichir cette «Nova Belgica» que les seigneuries sulpicienne et jésuite de Ville-Marie et de Laprairie eurent du mal à contenir au sud. Pierre Stuyvesant, nommé gouverneur de la

² «Vous remontre très humblement le sieur de Champlain que [...] si le dit pays était délaissé et l'habitation abandonnée [...] les Anglais ou Flamands [...] s'en empareraient [...]. Ce que ledit sieur de Champlain dit être nécessaire pour s'établir fermement dans ledit pays de la Nouvelle-France est: premièrement [...] d'y mener d'abord quinze religieux récollets [...]. Secondement y mener trois cents familles [...]. Et d'autant que tous les états qui subsistent sont appuyés politiquement sur quatre arcs-boutants, lesquels sont la force, la justice, la marchandise et le labourage, ayant parlé en premier lieu pour ce qui est de l'Église». Mémoire de Champlain à Louis XIII en 1618 (Lacoursière, p. 58-59; voir aussi p. 67).

³ Comme Dollier de Casson, d'ailleurs, qui se fend d'une longue digression sur les Huguenots dans son *Histoire du Montréal 1640-1672*; voir Michaud, p. 53, n. 37.

⁴ L'année 1642 est celle où Isaac Jogues échappa au massacre en se réfugiant auprès d'un «bon vieux Wallon» du fort Orange. On sait par un plan de cet établissement qu'on n'y trouvait jusqu'en 1695 à tout le moins que deux églises et deux cimetières destinés aux Wallons calvinistes et aux Flamands luthériens (M^cEney, p. 11).

colonie néerlandaise en 1646, de même que son épouse Judith Bayard s'exprimaient en Français — elle était fille d'un pasteur et sœur d'un professeur de français de la colonie néerlandaise. Des Vaudois tyrannisés par le duc de Savoie s'installèrent en 1656 à Staten Island qui fut longtemps une communauté bilingue. Un groupe de Français et de Wallons protestants, sous la gouverne de Louis Dubois, fondèrent en 1660 New Paltz — à mi-chemin entre New York et Albany — et tinrent les livres de la communauté en français pendant cinquante ans⁵.

Sous l'occupation britannique, l'histoire continua de se dérouler de semblable façon⁶. Une soixantaine de Huguenots chassés de France et des Antilles par la révocation de l'Édit de Nantes en 1685 se réfugièrent l'année suivante à New York, ce dont on alarma le gouverneur de Nouvelle-France

⁵ Parmi les 12 fondateurs de 1677 en l'honneur desquels fut érigé un monument par la *Huguenot, Patriotic, Historical and Monumental Association of New Paltz* en 1903 figurent les noms de 10 Wallons : Louis Bevier (Bouvier), Antoine Crespel, Christian et Pierre Deyo, Abraham, Isaac et Louis Du Bois, Hugo Frère, André et Simon Le Febvre (Chinard, p. 181).

Il y a peut-être un lien (fils, frère?) entre Deyo et un canadien dont le nom figure sous diverses formes, comme Denyo, dans les registres américains. Il s'agit de Jean De Noyon dit Desnoyers, né aux Trois-Rivières le 12 février 1668 et signataire d'une pétition au gouverneur Bellomont de New York le 26 octobre 1700. Il a épousé à Deerfield Abigail Stebbins, fille d'un pionnier de l'endroit, le 3 février 1703/04. Ils se sont établis à Boucherville mais leur fils Aaron est retourné auprès de sa famille américaine (*B.S.G.C.F.*, XXI, p. 148).

⁶ Si on ajoute aux réfugiés francophones de Nova Belgica ceux des colonies britanniques qui s'installèrent à Boston (Ma, 1662), Charleston (SC, 1670), New Oxford (Ma, 1683), Narragansett ou French Town (R.I., 1686), Monacan (Va, 1700), Philadelphie (Pa, 1700), Baltimore, Richmond — oubliant les tentatives infructueuses de Beaufort (S.C., 1562), Fort Caroline (Fa, 1564) et Île Sainte-Croix (Me, 1604) — c'est de quelque 400000 immigrants francophones qu'il faut parler avant la fin du XVII^e siècle, et ce sans compter ceux des Acadiens qui furent déportés sur les côtes américaines en 1755, les royalistes qui fuyèrent les Antilles en 1789 et 1791 et les bonapartistes français d'après la défaite de Napoléon qui se sont joints aux communautés existantes.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK 115

Jacques-René de Brisay, marquis de Denonville⁷ (Chinard, p. 148). Certains de ces réfugiés fondèrent deux ans plus tard, sur la route menant de New York à Boston, une nouvelle Rochelle dont les livres furent tenus en français jusqu'en 1828 (Seacord, p. 7-14). L'un des fondateurs de New Rochelle, sur des terres de la Pointe de Bonnefoy acquises par Jean Hastier et Guillaume Le Conte, était Gabriel Minville qui venait de terminer un mandat comme maire de New York⁸.

En «Nova Belgica», on commença tôt à s'intéresser au théâtre puisqu'il se trouvait un «New Theatre» à New York dès décembre 1732 (Odell, I, p. 11). Mais la pièce *Romeo and Juliet* annoncée au Revenge Meeting House en mars 1730 par la troupe d'amateurs du docteur Joachimus Bertrand fut sûrement donnée en anglais (Rankin, p. 23) et la pantomime *The Adventures of Harlequin and Scaramouch or The Spaniard Trick'd*⁹ produite chez Étienne de Lancy en février 1739 était forcément d'abord gestuelle.

Il y avait dans l'axe Manhatte-Hochelaga une richesse culturelle francophile qui se devait d'avoir un jour un impact sur la vallée du Saint-Laurent et l'histoire du théâtre québécois d'après la conquête nous en donne une démonstration flagrante. Mais cet impact ne fut possible qu'avec la légalisation du protestantisme en Nouvelle-France, ce qui fut, comme on a dit, la revanche des

⁷ Des huit noms de l'adresse à Guillaume III le 16 mai 1690, sept sont français : Jean Barberie, Nicolas Bayard, Élie Boudinot, Gabriel Boyteulx, Étienne de Lancy (qui signe Stephen De Lancey), Gabriel Minville (Minvielle) et Pierre Peiret. D'autres textes sont signés Nicolas Bayard, Benjamin Le Jeune et Pierre de La Noy (Brodhead, p. 652, 684, 687). Une lettre de Pierre Reverdy à l'évêque de Londres le 30 décembre 1690 résume ce que donna la filière française : «Il y a deux cents familles françaises autour de New York» (Chinard, p. 151-152).

⁸Fondation confirmée dans une lettre du pasteur Domine Selyns à la Classis d'Amsterdam en octobre 1688. Parmi les fondateurs : le pasteur Bondet, David Bonrepos, Élie Cothourneau et P. Villepontoux. Michel Houdin, un ancien missionnaire de Nouvelle-France installé à New York avec son épouse en 1744 et nommé pasteur de la Nouvelle Rochelle en 1761, est celui-là même qui accompagna les troupes du Général Wolfe jusqu'à Québec où le général Murray l'avait retenu un an comme informateur (*ibid.*, p. 172-173).

⁹ «To which will be added an Optick», dit l'annonce (*New York Weekly Journal*, 19 février 1739). Voir M^eNamara, p. 7; Casanova, p. 75.

Huguenots (Lacoursière, p. 213; Vaugois, p. 35-36). On comprend dès lors la satisfaction des communautés francophones des colonies britanniques quand elles apprirent les défaites successives de Louisbourg en 1758, de Québec en 1759 et de Montréal en 1760. Le journal d'Ann Ashby, épouse du planteur Huguenot Gabriel Manigault, de Charleston, révèle en date du 28 septembre 1758 des opinions non équivoques sur la chute de Louisbourg (Manigault, p. 131). La défaite de la France offrait une terre d'épanouissement pour les francophones exilés qui vivaient d'écriture, qu'ils aient été dramaturges ou notaires, journalistes ou poètes.

1. La Troupe comédienne.

À la suite du Traité de Paris en 1763 et de la possibilité offerte aux ressortissants français de Nouvelle-France de regagner la Métropole dans des délais de dix-huit mois, la dramaturgie française en Amérique du Nord semblait destinée à une belle mort. Pourtant dès novembre 1765 un Arlequin originaire de Berne, acteur, acrobate et directeur de troupe connu pour ses performances sous le nom de «Monsieur Dominique» à Londres, Bristol et Glasgow de 1742 à 1751, produisit à Québec une troupe avec laquelle il parcourait «cette partie de l'Amérique Septentrionale» et dont on sait qu'elle était formée de Britanniques, de Milanais, de Néerlandais et de Suisses (Highfill, IV, p. 451). Les principaux interprètes étaient une demoiselle Niña et les *sieurs* Colin, Grivois, Silva et Zéliot. Le spectacle annoncé était sous le patronage de villageoises d'une côte voisine — Beaupré? — qui tenaient à se comporter «à l'imitation des Bourgeois de Québec». Elles n'étaient sûrement pas Dames de Sainte-Anne puisqu'elles firent présenter par Dominique, en plus d'une comédie d'un poète local, le *sieur* Lanoux, intitulée *les Fêtes villageoises*¹⁰, un extrait de l'opéra *Vénus et Adonis*, avec des intermèdes d'arias et de ballets tirés des *Matelots hollandais*, des *Noces chinoises* et de *la Soirée villageoise* d'un danseur wallon qui fit carrière à la

¹⁰ Ni le texte ni la musique n'ont été conservés, à moins qu'on ait eu recours à des danses connues.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK 117

Comédie Italienne de Paris, Jean-François de Hesse dit Deshayes¹¹. Le tout se termina par «un grand Bal [et...] toutes sortes de rafraichissements [...] en sorte que Bacchus et Venus s'accordent ensemble à fin que les plaisirs ne soient pas troublés» (*la Gazette de Québec*, 24 octobre 1765)¹².

On peut s'arrêter à l'ouverture morale dont l'organisation de ce spectacle fit preuve. Mais il faut s'arrêter aussi à l'apport culturel francophone qu'il signifie, apport venu de Suisse via l'Angleterre et ses provinces de l'«Amérique Septentrionale», comme disait l'affiche. Cette joyeuse soirée avait été précédée en avril par des «tours d'équilibre» et une pantomime présentés par un dénommé Pierre Chartier dans une auberge de la Basse-Ville dite «À l'enseigne de Québec», rue Saint-Pierre, chez Jean Roy¹³. La pantomime annoncée était *le Festin de pierre*, jouée dans la version d'un autre Arlequin qui s'était joint à la Comédie-Italienne de Paris en 1661, Domenico Biancolelli dit Dominique¹⁴. La version de Molière, *Don Juan ou le Festin de pierre*, dont les personnages étaient empruntés aux Italiens, datait de cent ans au moment de la création québécoise mais elle était sans doute un peu trop littéraire pour ce genre de lieu et de public.

¹¹ Deshayes est né à La Haye en 1705 et s'est joint à la Comédie Italienne en 1734. On connaît la date de la plupart de ses créations: *les Amusements champêtres* (musique de Robert Desbrosses) le 29 novembre 1749, *La Soirée villageoise* (Desbrosses) le 3 juin 1755, *les Matelots hollandais* le 6 janvier 1756, *les Noces chinoises* la même année et *Vénus et Adonis* (Desbrosses) le 19 novembre 1759.

¹² On peut se demander si Colin n'était pas le Collin ou Collins répertorié à Londres en 1771 et dont on avait jusqu'à maintenant établi les débuts nord-américains en 1787 à New York (*D.B.C. III*, p. 394; Odell, I, p. 429). Quant aux arlequinades du sieur Dominique — dont on ne sait ni où ni quand il commença sa tournée américaine — elles suivaient d'un quart de siècle celles d'Henry Holt à Charleston (*The South Carolina Gazette*, 15 février 1735) et à New York (*New York Weekly Journal*, 12 et 19 février 1739), mais précédaient d'autant, dans les mêmes villes, celles des Comédiens Italiens Francisque et Placido — Francisque Dumoulin et Placide Bussart — qui ont fui Paris puis Saint-Domingue lors des révolutions française et dominicaine.

¹³ *La Gazette de Québec*, 11 avril 1765. L'adresse de la rue Saint-Pierre est spécifiée dans un contrat avec deux ingénieurs signé devant le notaire Louet le 12 novembre 1763.

¹⁴ Il s'agit ici de la version qui se termine par *l'air du catalogue* où Arlequin lance dans l'assistance un rouleau dont il retient un bout et qui contient la liste de ses conquêtes; il en fait lecture en s'écriant : «Voyez, Messieurs, si vous n'y trouverez pas l'une de vos parentes!» (Corvin, p. 109).

Encore une fois, qu'il se soit agi de la version de Dominique ou de celle de Molière, on peut s'arrêter à l'ouverture morale signifiée par le spectacle dont il était bien spécifié qu'il était couvert par la «permission» du gouverneur et des magistrats de la ville (*la Gazette de Québec*, 11 avril 1765); car, bien que surtout gestuelle, une version pantomime de *Don Juan* pouvait soulever sa part de préjugés comme en témoigne l'interprétation de John Durang à Philadelphie durant l'hiver 1796-1797¹⁵, version reprise au Québec durant sa tournée de 1797-1798. Mais son apport à la culture francophone est tout aussi remarquable. Malheureusement, s'il y a guère de doute sur l'identification du *sieur* Dominique et sur celle du *Festin de pierre*, il y en a sur celle du directeur de la «Troupe comédienne». Il y a sur le cas de Pierre Chartier quatre hypothèses possibles:

1° Il peut s'agir d'un comédien itinérant, de l'entourage, par exemple, de Joachimus Bertrand et d'Étienne de Lancy. Il serait alors venu de New York par Albany. Il n'y en a aucune trace dans les journaux américains du temps, pas plus d'ailleurs qu'il n'y a d'autres traces de Dominique dans «cette partie de l'Amérique Septentrionale».

2° Il peut s'agir d'un membre de la famille de Gabriel Chartier, maître aubergiste. Ce dernier avait signé en 1750 un contrat de maçonnerie pour une auberge sur le quai du Cul de Sac. Sa veuve, Marie-Jeanne Coutance, a loué l'auberge en 1764 à Pierre Nappier, maître de café, ce qui expliquerait que le spectacle de Chartier en 1765 ait été produit chez Roy. Un inventaire des biens de l'aubergiste fut fait en 1765¹⁶.

¹⁵ Le 17 décembre 1799, alors que John Durang jouait le rôle titre dans *Don Juan, or the Libertine Destroyed* à Philadelphie, le feu d'artifice de la scène finale incendia les maisons voisines. Les dommages ruinèrent Ricketts et l'amènèrent à rentrer en Europe : «It was said that the fire was a judgment on the manager for impiously daring to perform *Don Juan*» (C. Durang, XXXIII, 17 décembre 1854). Ne pas confondre la version de Philadelphie avec celle de Matthew G. Lewis, *The East Indian*, créée à Londres en 1799 (Waldo, p. 110).

¹⁶ Registres des notaires Barolet le 10 janvier 1750, Saillant de Collégien le 20 juin 1754 et Louet les 13 août 1764 et 7 octobre 1765. Ce que nous savons de la famille du couple Chartier/Coutance c'est qu'ils eurent deux fils, Michel, né en 1728 et Gabriel fils, né en 1720. Aucun Pierre.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK119

3° Il peut s'agir d'un fils non répertorié — parce que né à l'étranger — de Pierre Chartier de Lotbinière. Ce dernier, né en 1686, élève au Séminaire de Québec en 1695, abandonna des études de théologie, se fixa à La Rochelle en 1711 et vendit sa part de la seigneurie à son frère Eustache en 1713. Il pourrait être le Pierre Chartier qui acheta une charge de sous-lieutenant de la Compagnie des Indes en Louisiane en octobre 1717, mais c'est de Bordeaux qu'il écrivit à son frère en 1718 (*D.B.C.*, III, p. 120). S'il eut un fils comédien, on comprend que ce dernier ait eu, comme Molière, des raisons de ne pas étaler ses titres. Il aurait drôlement fait parler de lui en Don Juan avec dans sa parenté canadienne deux marquis, un prieur, un chanoine archidiacre, deux récollets et un prêtre. Mais la famille a déjà fait parler d'elle dans les chaumières¹⁷.

4° Il peut s'agir de Pierre Chartier dit La Victoire qui a épousé Geneviève Vivier dit Rocheleau à Montréal en 1757 (Hare, p. 61). Son acte de mariage révèle qu'il est né à Paris en 1728 et qu'il était simple soldat de la compagnie du Chevalier Louis de Chaptés de La Corne, témoin de ce mariage (*R.A.P.Q.*, 1947, p. 31). Or Chartier dit La Victoire était un transfuge ou un espion ayant quitté la compagnie de Louis du Pont Duchambon de Vergor et abandonné le fort Beauséjour. Il avait par la suite obtenu de réintégrer le fort après avoir informé Vergor et Lacorne de l'attaque imminente de la flotte Britannique. Il a combattu ensuite à la rivière Saint-Jean auprès de Charles Deschamps de Boishébert. On

¹⁷ Un fils d'Eustache, François-Louis, ancien Récollet, fut frappé d'interdit pour ivrognerie et libertinage vers 1756 et vit cet interdit renouvelé en 1772. Il fut nommé aumônier des troupes américaines de Québec par Benedict Arnold le 26 janvier 1776 et aumônier du camp de Bristol près de Philadelphie par le Congrès le 12 août 1776 (avec solde jusqu'en février 1781). Haldimand, craignant un double jeu, refusa par la suite de le laisser rentrer au Québec (*D.B.C.*, IV, p. 153-154; Everest, p. 133).

Un petit-fils d'Eustache, Alain, ayant été fait prisonnier de guerre en 1776 et détenu onze mois à Bristol, épousa une Américaine, Charlotte Munro. Leurs trois filles firent des mariages protestants. Louise épousa Robert Unwin Harwood à la cathédrale Christ Church en décembre 1823. Julie épousa Gaspard Joly, de Genève, à la même cathédrale en décembre 1828. Charlotte avait épousé William Bingham, fils du sénateur et banquier du même nom, de Philadelphie. Voir archives de Christ Church; *BRH*, XL, p. 78 et 98; Trépanier, p. 48 et 166. Portrait d'Alain Chartier de Lotbinière dans Vaugeois, p. 94.

comprend qu'en 1756 il se soit fait recommander auprès du roi en grâce et en grade par le gouverneur Pierre Rigaud, marquis de Vaudreuil-Cavagnal¹⁸. Il reste à savoir si les agents doubles font de bons comédiens — les Grecs, à vrai dire, usaient du même mot pour les deux — et si Murray s'est risqué à lui faire confiance une deuxième fois... car ce Pierre Chartier disparaît des registres après 1757, ce qui tend à démontrer qu'il était de ceux qui sont rentrés en France après la conquête.

Comment départager une solution de l'autre? Par l'identification de l'auteur des *Fêtes villageoises*, peut-être. Qui est en effet le «sieur Lanoux» dont parle l'affiche du spectacle? Si on parle d'un texte ancien, on pense à Zacharie Robutel de Lanoue comme auteur, celui qui était avec Paul Le Moyne de Maricourt lors de l'expédition du chevalier de Troyes à la Baie d'Hudson en 1686¹⁹. Mais l'annonce semble référer à un texte plus récent, d'autant que l'ensemble de la soirée s'inspirait de danses pantomimes de Desbrosses et Deshayes qui dataient d'au plus dix ans. Si bien que *les Fêtes villageoises* étaient probablement une adaptation de *la Soirée villageoise* des mêmes Desbrosses et Deshayes par Joachim Robutel de Lanoue, écuyer, officier d'infanterie et seigneur de Chateauguay²⁰. Ceci ne nous éclaire guère sur l'identité de Pierre

¹⁸ Voir l'acte du mariage (archives de l'église Notre-Dame) et la lettre de Vaudreuil au roi de France (archives des colonies, série E, «Chartier dit La Victoire»).

¹⁹ Les actes notariés donnent La Noue, Lanoue et Lanoux pour désigner le fief de l'Île Saint-Paul (Île-des-Sœurs). Sur les Robutel et ce fief, voir *BRH*, XXXIII, p. 254, et *D.B.C.*, II, p. 607. Il y avait René-Louis Chartier de Lotbinière avec Maricourt lors de la défense de Québec contre la flotte de William Phips en 1690.

²⁰ Zacharie a épousé Catherine, fille de Jacques Le Moyne de Longueuil, et acheté en 1664 à ses neveux la seigneurie de Chateauguay. Ce qu'on sait de son fils Joachim, auteur présumé des *Fêtes villageoises*, c'est que: 1- il est né à Bellevue le 6 juin 1705; 2- il hérita de la seigneurie en propriété indivise avec ses frères et sa sœur; 3- son frère Zacharie est né en 1694; 4- son frère Claude-Charles est né en 1696 et décédé en 1720; 5- il érigea la paroisse de Saint-Joachim en 1727; 6- le nom de son frère Thomas, né en 1702, apparaît avec le sien et celui de sa sœur sur les actes notariés de 1752; 7- il était à la guerre quand sa sœur, résidente de Montréal, signa, en leurs deux noms seulement, les actes de concession de 1752 à 1759 (notaire Danré de Blanzy, du 21 juin 1752 au 8 octobre 1759).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹²¹

Chartier mais nous en apprend un peu sur la culture de certains jeunes seigneurs dont deux, Amable de Bonne et François Vassal de Monviel furent par la suite directement mêlés au théâtre.

2. La garnison du fort Saint-Jean.

Les premiers Molière à Montréal ont été présentés le 12 février 1774. La mise en scène, dans la salle²¹ du Notaire Antoine Foucher, sur la Place d'Armes²², était assumée par le capitaine Edward Williams. On connaît un des acteurs, l'avocat militaire Charles Thomas. On connaît aussi le producteur, le négociant Jacob Jordan, de même que le décorateur et costumier, un soldat à la retraite du nom de Jean-Baptiste Tison. La troupe présenta *le Bourgeois gentilhomme* et *le Médecin malgré lui*, si tant est qu'un reçu retrouvé référerait aux textes du dramaturge français et non à une version pantomime: «ouvrage faite pour Le teatre due a tison par Mesieur Le directeur Cavoir 2 Soirée du bourgeois Et Medisint». On a repris *le Bourgeois* et une autre pièce le 19 février. C'est un deuxième reçu en date du 24 du même mois qui nous en informe: «Lebourgeois Et M^e boune».

Mais qui étaient ces gens de théâtre? Le groupe est disparate. Williams était officier de l'armée britannique. Thomas également, mais avec ceci de particulier qu'il était venu avec un régiment prussien pour combattre les armées

²¹ Il s'agit bel et bien d'un théâtre. Un reçu retrouvé au Château Ramezay, signé par Foucher, parle de 66£ du mois d'août et de 33£ des quinze premiers jours de septembre, «pour Loyer de La maison du théâtre», cette dernière expression étant la traduction de *play house* (BRH, XXIII, p. 373-376).

²² Dans un édifice qui devint le Café Dillon, angle sud-ouest de la Place d'Armes et de la rue Saint-Jacques. Richard Dillon, ancien valet de Carleton, avait d'abord acheté, le 23 décembre 1789, les jardins Vauxhall construits en 1781 par John Franks au nord du Square Victoria. Le Vauxhall avait été saisi pour dettes en 1788. Voir Massicotte, 1928, p. 48-51 et BRH, XXIII, p. 373-376; également Trépanier, p. 81-83.

américaines²³. Tison était resté au pays après la défaite de son armée et gagnait sa vie comme perruquier²⁴. Jordan, né en Angleterre, était venu faire fortune à vingt ans, en 1661, dans cette colonie où il allait un jour acheter une seigneurie et se faire élire député; c'est lui qui réglait les notes de la troupe²⁵. Foucher était originaire de Bourges, dans le Berry; sous le régime français, il avait été nommé notaire de la rive sud du gouvernement de Montréal, avec résidence à Verchères en 1746, puis son pouvoir avait été étendu à la rive nord en 1749 et à Montréal en 1751. Profitant de ce que durant les vingt premières années du régime anglais une même personne pouvait cumuler les deux fonctions, il avait obtenu en 1773 d'être avocat en plus d'être notaire. La pièce *Maître Bonne* était sans doute une farce sur les déboires d'un clerc dont le nom pouvait être une allusion à la famille de Louis de Bonne de Missègle, capitaine de l'armée française tué en 1760 à Québec, qui prétendait descendre du connétable François de Bonne, duc de Lesdiguières, ce qui attirait les quolibets des compatriotes parce qu'il était sans le sou et devait tout à la protection du gouverneur. Son fils, qui devint avocat et juge, combattit les positions admises par Foucher sur cette réforme qui permettait d'être avocat-notaire [*lawyer*].

²³ Il faisait partie du régiment du duc Charles Guillaume Ferdinand de Brunswick qui combattit pour George III, ce dernier étant roi de Hanovre en plus d'être roi de Grande-Bretagne. Admis au barreau du Québec en 1783, il devint protonotaire des Trois-Rivières (*BRH*, XLV, n° 8, p. 249).

²⁴ Il est mentionné au second terrier de Montréal en 1763 pour une propriété de la rue Saint-François-Xavier vendue en 1796 (lot 176). Sa fille Marie-Anne épousa Fleury Mesplet en 1790 (*B.R.H.* XXIII, p. 373-376).

²⁵ Foucher en fait mention deux fois sur des reçus datés de septembre 1774 et septembre 1776. Jordan obtint d'importants contrats de fournitures militaires, dont ceux de l'expédition de Burgoyne. Il obtint en 1776 le poste de trésorier payeur général adjoint et devint banquier. Il acheta la seigneurie de Terrebonne de Pierre Margane de Lavaltrie en 1784. Il fut élu député au Parlement de 1792 où il refusa le poste de président de l'Assemblée. Marié en 1767 à Ann Livingston, il s'est remarié en 1792 à une francophone, Marie-Anne Raby. Il est décédé en 1796. Voir *D.B.C.*, IV, p. 434-436; *BRH*, XXIII, p. 375; Vaugeois, p. 123 et 130.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹²³

Foucher et Williams²⁶ allaient se retrouver en 1775 au fort Saint-Jean à lutter contre l'invasion américaine. Les défenseurs de Saint-Jean durent capituler devant Richard Montgomery mais firent la preuve par leur résistance spontanée que l'adhésion des *Canadiens* au Congrès était loin d'être acquise. Foucher fut relâché à cause de son âge, mais les autres furent emprisonnés à Boston. On retient les noms de ceux qui, outre Foucher et Williams, furent mêlés de près ou de loin au théâtre: Jean André, Pierre-Amable Boucher de Boucherville, Luc de Chaptas de La Corne, Alain Chartier de Lotbinière, Antoine Juchereau Duchesnay de Fossambault, Georges-Hyppolite Le Comte Dupré, Dominique-Emmanuel Le Moyne de Longueuil, Samuel Mackay père, François-Marie Picoté de Belestre, Charles-Roch Quinson de Saint-Ours et Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry²⁷. André, Lacorne, Lotbinière et Mackay devaient rejoindre le major-général John Burgoyne dans la campagne du Lac Champlain en 1777, mais les trois derniers eurent du mal à se décharger d'un blâme pour l'échec de Burgoyne à Saratoga.

Fils adoptif du seigneur Le Moyne de Longueuil, Amable de Bonne²⁸ fut

²⁶ Le journal de Jean André et celui d'Antoine Foucher nous apprennent que Williams était à Saint-Jean capitaine de l'artillerie. Selon Foucher, il participa, en compagnie d'André, aux pourparlers de reddition : «Ce matin Mr Williams est allé au camp ennemi avec des propositions de capitulation et est revenu trois heures après. Nous ignorons la réussite de son voyage, ce qu'il y a de certain c'est que M. André, lieutenant du 7^e Régiment, est allé à la barque ennemie avec une passe de Mr Montgomery» (Foucher, p. 210). Voir *BRH*, XV, p. 108-109; Doughty, p. 26; Massicotte, 1932, p. 113-114.

²⁷Listes partielles et complémentaires : André, p. 14-21; Foucher, p. 212; *B.R.H.*, XII, p. 315-317; *R.A.P.Q.*, 1947, p. 31-33. Vue du fort en 1784 d'après James Peachy dans Vaugeois, p. 25.

²⁸ Né à Montréal le 25 novembre 1758, il eut une jeunesse mouvementée. Il épousa en 1781 la sœur de son ami le marquis Alain Chartier de Lotbinière. Elle le laissa l'année suivante pour passer aux États-Unis avec un deuxième de ses amis, Charles-Roch Quinson de Saint-Ours, qui revint sans avoir traversé la frontière. Elle en épousa un troisième, Samuel Mackay fils, qui s'installa à Williamstown avec elle et fit carrière comme professeur de français au Williams College. Bonne eut avec la fille d'un quatrième de ses amis, Georges-Hyppolite Le Comte Dupré, une affaire que le père fit régler devant un notaire et le procureur général.

sous-lieutenant en 1777 dans l'armée de Burgoyne et retenu onze mois dans la prison des officiers à Bristol, un faubourg de Philadelphie. Le seigneur de Longueuil y fut retenu aussi, près de deux ans, de même que celui de Fossambault et Picoté de Belestre (Vaugeois, p. 94 et 141-142). Bonne devait sûrement à ses mois de prison l'apprentissage qui l'amena à participer à l'incorporation d'une troupe. Qu'on en juge par la description des activités théâtrales des prisonniers donnée par le biographe du major André:

Durant toute la guerre, la distraction favorite de l'armée britannique était le théâtre amateur [...]. En 1779-1780 les prisonniers de Saratoga, détenus à Charlottesville, construisirent leur propre théâtre. À Philadelphie, les officiers royaux eurent plus de chance et en trouvèrent un à leur disposition. Dans la partie sud de South Street (de façon à se trouver en dehors des limites de la ville où on s'opposait au théâtre), près de la 4^e avenue, se trouvait un bâtiment de bois immense, affreux et en mauvais état, la troisième des salles qui aient été ouvertes à l'intérieur ou à l'extérieur du périmètre de Philadelphie. Il avait été construit en 1760 et se trouvait depuis longtemps à l'abandon [à cause des interdits des temps de guerre. Jean] André et Olivier de Lancy [...] se mirent à l'œuvre pour préparer la scène et les décors nécessaires. La rapidité d'André au pinceau était bien connue. Pour l'occasion il

Bonne devint avocat en 1780 et signa en 1784, avec son beau-frère Alain Chartier de Lotbinière, son père adoptif le baron Dominique-Emmanuel Le Moyne de Longueuil et René-Amable Boucher de Boucherville, un manifeste contre-réformiste dont le sujet fut débattu à Londres en 1788, ce qui les mit en opposition avec Carleton. Leur fidélité à Burgoyne à qui Londres avait confié des pouvoirs militaires retirés à Carleton n'avait sûrement pas aidé à les rapprocher. Carleton avait déjà échoué une première fois en 1774 dans sa tentative de remplacer le Code français par la *Common Law* et les clercs catholiques par des clercs calvinistes ou huguenots qui, tout en étant francophones, acceptaient le Serment du Test et avaient une formation britannique. D'où la réaction initiale de Bonne qui fut souvent pris à partie, jusque sur scène (Doucet, p. 89-90). Il fut député au premier Parlement de Québec en 1792 et le demeura jusqu'en 1810. Il devint également en 1794 juge de la Cour des plaids communs, juge de la Cour du banc du roi puis membre du Conseil exécutif. L'acte de sa sépulture, en 1816, fut contresigné par ses amis Joseph-François Perrault et Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry. Voir *BRH*, L, p. 24; *D.B.C.*, V, p. 253-259; Vaugeois, p. 120-121 et 152-153.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹²⁵

obtint des effets qui auraient pu se comparer aux travaux de Hogarth, de Louthembourg ou même de Stanfield [...].

Le 24 décembre 1777, les préparatifs étaient suffisamment avancés pour décider de la pièce qui devait être la première à l'affiche [...]. Le 14 janvier, pour le bénéfice des veuves et des orphelins, on présenta les comédies *No One's Enemy but his Own* et *The Deuce is in Him*. Les rôles étaient tenus par des officiers de l'armée et de la marine [...]. La salle s'ouvrait pour toute une saison²⁹.

Cette saison théâtrale allait comprendre quatre versions d'œuvres françaises que Bonne et ses compatriotes durent voir ou même contribuer à interpréter: *The Citizen*, traduction d'Arthur Murphy pour *la Fausse Agnès ou le Poète campagnard* de Destouches; *The Inconstant*, tiré de *l'Inconstant*, canevas de la Comédie-Italienne de Paris; *The Liar*, d'après *le menteur* de Pierre Corneille; *The Mock Doctor*, ballet-drame en un acte d'Henry Fielding à partir du *Médecin malgré lui* de Molière³⁰. De ce théâtre de garnison de l'époque il existe une autre description qui donne une idée des intérêts en même temps que de la façon d'opérer et de la relative liberté d'action des officiers britanniques à Bristol:

²⁹ Winthrop, p. 152-155. Ce dernier tire son information du récit de Charles Durang : «With that love for the fine arts, that seems to be the leading characteristic of well bred military men of all nations, the British officers took possession of the old South street theatre, furbished it up, and gave a series of dramatic representations in it [...]. Thus did these gay chevaliers resolve themselves into a *corps dramatique*. There were several artists amongst them [...]. Major Andre was very talented in drawing and painting [...]. Captain Delancy was also a very excellent artist. They added some very useful and beautiful scenes to the old stock. One scene from the brush of Andre [...] was a landscape, presenting a distant Champagne country» (Chs. Durang, X, 9 July 1854). Sur le théâtre en bois rond de Charlottesville, en Virginie, voir texte et illustration dans M'Namara, p. 71.

³⁰ Waldo, p. 105-106 et 142. Les autres pièces de la saison par lesquelles Bonne, Chartier de Lotbinière, Lacome et Mackay furent initiés au théâtre furent *A Trip to Scotland*, *Constant Couple*, *Douglas, Duke and No Duke*, *King Henry IV*, *Lethe or Æsop in the shades*, *The Minor* et *The Wonder*.

Plusieurs épouses de soldats se rendaient utiles aux officiers sur la scène [...]. Elles et les officiers se tenaient dans les parages du théâtre toute la journée. Quand venait l'heure de la répétition, on se précipitait dans la cour près de l'entrée des artistes.

Le major André [...] était très actif, sautant partout et ne perdant jamais sa bonne humeur [...]. On n'en parlait pas comme d'un bon acteur, mais on disait volontiers du capitaine de Lancy qu'il était un acteur et un peintre d'une très grande supériorité [...]. Les textes étaient très rares. Les officiers avaient l'habitude de s'asseoir en rond autour d'une table sur la scène, tâchant de transcrire leur rôle à partir d'un seul texte [...]. Une personne prenait le texte un moment, ensuite une autre l'attrapait pour une minute, et ainsi de suite (C. Durang, XII, 23 juillet 1854).

Si on doute des intérêts auquel répondait le théâtre de garnison, qu'on songe au fait que l'armée britannique, en rentrant de sa victoire sur Montréal en 1760, s'est offert à Albany deux représentations théâtrales, *The Beaux' Stratagem* et *The Recruiting Officer*, interprétées par des officiers. Le pasteur néerlandais Theodorus Freylinghausen, qui prôna de ne pas s'y présenter, trouva à sa porte des chaussures et un bâton de marche. Il comprit le message, prit le premier bateau pour la Hollande et passa par dessus bord au cours du voyage sans qu'on puisse établir si c'était par accident ou par désespoir. L'historien américain qui rapporte l'événement se préoccupe surtout de l'amertume de la seconde partie de l'anecdote³¹. Un Québécois trouvera sans doute amer également d'apprendre que des festivités théâtrales ont célébré la défaite française si tôt et si près.

³¹ Phelps, qui raconte ce fait (p. 16-18), cite les *Memoirs on an American Lady* de madame Grant.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹²⁷

Le cas de Jean André, décorateur et topographe professionnel (P. Lambert, p. 39), est assez particulier. Né à Londres en 1750 d'un père suisse³² et calviniste francophone et d'une mère huguenote d'origine française du nom de Girardot, il était arrivé à Québec avec Carleton en septembre 1774 ou un peu avant lui. Il fut envoyé à Philadelphie où le Congrès était réuni; il s'y trouvait à la fin de septembre de la même année. Il était également au fort Saint-Jean en 1775. Dans la confusion qui avait amené certains de ses anciens amis de Londres, comme Montgomery, à passer de la Couronne britannique au Congrès américain, il fit mine d'endosser les positions du Congrès mais suivit plutôt la voie de Benedict Arnold. Il tentait un second retour au fort Saint-Jean quand il se fit arrêter près d'Albany en possession de documents secrets. Il fut jugé par la cour martiale américaine et exécuté en 1780³³. Londres réclama sa dépouille et lui fit des funérailles de héros. Il fut inhumé dans la cathédrale de Westminster.

Ses décors de 1778 pour *Meschinanza*, un pageant écrit par le général John Burgoyne³⁴ en l'honneur de Lord Howe rappelé en Angleterre (Lacy, p. 17),

³² Nous ignorons s'il y a un lien entre le père du scénographe Jean André qui nous concerne et cet autre scénographe Jean André, né en 1662, à qui on doit une fresque de l'Opéra de Paris achevée en 1733, *l'Empire de l'amour*. Ce dernier avait étudié à Rome auprès de Carlo Maratti et fit partie de l'école de G. N. Servandoni en France (Lacy, p. 17).

³³ Siégeaient à cette cour martiale ses amis Knox, Lafayette et St. Clair (Winthrop, p. 1-7, 44-45, 152-159, 348). John Durang raconte que, sur le chemin de son retour de Montréal, il fit un détour pour voir le lieu où «John» André fut capturé (J. Durang, p. 93).

³⁴ Né dans le Bedfordshire en 1722. Il acheta une commission de lieutenant dans l'armée britannique mais la revendit et partit en 1747 pour la France où il vécut quelques années. Il racheta des commissions de capitaine en 1756 et de lieutenant-colonel l'année suivante, participant à des raids sur la côte française. En marge d'une vie militaire fort active, il se fit connaître comme dramaturge, faisant jouer sa pièce *Maid of the Oaks* à Londres en 1775 par David Garrick (David de la Garrigue, du nom de ses grands-parents français).

Burgoyne fut nommé à Boston au début de la révolution américaine puis rentra à Londres en novembre 1775. Il s'embarqua pour Québec en mars 1776 afin de défendre Carleton assiégé par Arnold, rentra à Londres en novembre pour revenir à Québec en mai 1777 avec mission de prendre Albany avec Barrymore Matthew Saint-Léger. Il regroupa l'armée au fort Saint-Jean, prit le fort Ticonderoga mais fut défait à Saratoga le 17 octobre. Il passa l'hiver en résidence surveillée à

sont restés célèbres. Certains historiens américains le considèrent comme le premier créateur de pageant en Amérique (Bordman, p. 20). Son histoire a fait l'objet d'au moins trois mélodrames. Il n'a pas laissé de traces comme décorateur au Québec, ce qui est dommage, mais de tous les décorateurs qui ont vécu au Québec il est probablement le plus politiquement célèbre et le plus controversé. Quant à son assistant de Philadelphie, le capitaine Olivier de Lancy, qui devint général de l'armée britannique, on lui doit d'autres décors, notamment ceux de *Tom Thumb* à New York en 1777, ceux de *Wild Oats* et de *Catherine and Petruchio* en 1813 au théâtre de Kingston en Jamaïque (Lacy, p. 171).

3. Les Jeunes Messieurs.

On associe parfois la renaissance du théâtre français au Québec à des officiers britanniques comme Thomas et Williams qui auraient joué en français pour un auditoire anglophone (Doucette, p. 48-49). C'est pour le moins paradoxal. En réalité, mise à part la possibilité de versions en pantomime, un officier britannique comme le gouverneur Frederick Haldimand — qui accorda en 1780 au brigadier-général Allan MacLean (*D.B.C.*, IV, p. 543-544) le droit d'installer une troupe, les «Jeunes Messieurs canadiens», pour monter *les Fourberies de Scapin* de Molière dans le vestibule, ou narthex, de l'église abandonnée des Jésuites³⁵ — était non pas Anglais mais Vaudois francophone de la région de Lausanne où il est né et décédé.

Albany et à Boston, son armée étant détenue à Charlottesville en Virginie et les officiers à Bristol (faubourg de Philadelphie).

Rentré en Angleterre en 1778, il écrivit deux livrets d'opéra comique et, en 1786, *The Heiress*, adaptation d'un drame de Diderot intitulé *Le Père de famille* (Burgoyne, 1807; Waldo, p. 150-152; Halpenny, vol. V, p. 123-125). Il avait monté avec sa garnison *Zara*, une adaptation du *Zaire* de Voltaire, au Faneuil Hall de Boston en novembre 1775 alors qu'il tenait la ville. Sa pièce *Meschinanza* fut produite par les Howe's Thespians de l'armée britannique en janvier 1778 (*Massachusetts Gazette and Boston Weekly News-Letter*, 30 novembre et 14 décembre 1775; Waldo, p. 123 et 126).

³⁵ Massicotte, 1933, p. 5. Sur l'utilisation d'un vestibule roman à des fins théâtrales, voir Brockett, p. 94-95.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹²⁹

Haldimand est loin d'être le seul Calviniste ou Huguenot à s'être procuré une commission dans l'armée britannique. On pourrait citer le gouverneur général George Prévost né au New Jersey, fils de l'officier Augustin Prévost qui combattit du côté des Britanniques à Québec en 1759³⁶; George avait combattu les bonapartistes des Antilles (*D.B.C.*, V, p. 762-764). Et tant d'autres, gouverneurs de villes, membres du Conseil ou secrétaires: Guerout, Masères, Mathurin et Mounier à Québec; Cramahé, Du Calvet et Dupré à Montréal; Bruyères, De Mestral et Lévesque aux Trois-Rivières; André et Saint-Léger à Saint-Jean. Deux régiments suisses, un de Berne et un de Neuchatel, quelque 2500 hommes au total, ont été engagés par les Britanniques durant la guerre du Canada contre les États-Unis en 1812 (Malchelosse, p. 282-296).

La fondation de la première troupe professionnelle francophone du Québec, Les Jeunes Messieurs canadiens, est le fait d'un groupe de jeunes gens qui faisaient pour quelques-uns partie de la milice urbaine ou de l'armée qui avaient presque tous en commun d'arriver de l'étranger. Sur la question de la culture française, ils partagent les mêmes positions défensives, qu'il s'agisse de langue ou de lois. Leur histoire est importante pour comprendre ce que fut au Québec la résistance culturelle française.

Le directeur était le capitaine Joseph Quesnel, originaire de France. Son navire avait été arraisonné par les Britanniques en 1779 (*BRH*, V, p. 770-773) pendant qu'il faisait voile de Saint-Malo à New York chargé d'armes pour

³⁶ «En novembre 1755 [...] Jacques Prévost, ancien officier suisse de l'armée française, proposa au gouvernement de l'armée britannique de former un régiment qui regrouperait une partie des nombreux soldats de diverses origines qui avaient déserté leur armée pour se réfugier en Allemagne [...]. Prévost reçut du roi l'autorisation provisoire de pressentir de bons officiers protestants d'origine suisse et allemande d'autres armées. Dès mars 1756, quelque 90 officiers et sous-officiers, dont Haldimand, Bouquet, Samuel Johannes Holland et le frère de Prévost, Augustin, avaient accepté de passer à l'armée britannique, où ils seraient rejoints par d'autres, dont Conrad Guky et Frederick Wallet des Barres [...]. L'unité, qui reçut le nom de Royal Americans (60^e d'infanterie) fut officiellement reconnue en mars 1756» (*D.B.C.*, V, p. 977). C'est précisément le «60th Regiment, Royal American Grenadiers» qui est cité pour la collaboration de ses musiciens aux spectacles de John Durang (J. Durang, p. 68).

l'armée américaine. Écrivain et musicien, Quesnel composa en 1789 le premier opéra au Canada³⁷, *Colas et Colinette*, créé à Montréal en le 14 janvier 1790 et édité à Québec en 1808. Sa troupe offrit aussi *Jérôme Pointu* de Beaunoir et *les Folies amoureuses* de Jean-François Régnard le 4 février, *le Légataire universel* du même Régnard et *Colas et Colinette* le 9 du même mois (*la Gazette de Montréal*, 11 février 1790). Ses expériences de 1780 aussi bien que celles qui suivirent la signature d'un contrat comme «théâtre de société» le 11 novembre 1789, lui valurent la collaboration de plusieurs personnes³⁸.

Les sociétaires de 1789, outre Amable de Bonne et Joseph Quesnel, sont deux musiciens et décorateurs professionnels, Jean-Louis Foureux dit Champagne³⁹ et Louis Dulongpré⁴⁰, l'imprimeur et journaliste Jacques-Clément

³⁷ On prétend parfois que c'est la première en Amérique du Nord, mais Royall Tyler fit produire son opéra *May Day in Town, or New York in an Uproar* en 1787. Ce texte de Tyler est perdu (*BRH*, XXXI, p. 492; Bordman, p. 419), mais on sait que certains airs étaient empruntés à des œuvres connues (Odell, I, p. 259).

³⁸ Burger, p. 155-156. Une lettre du grand-vicaire de Montréal à son évêque nomme quelques acteurs : «Monsieur Dézéri, dont vous connoissez le zèle, ayant appris qu'un certain nombre de gens oisifs de la ville se sont décidés a faire une souscription pour représenter des comédies la nuit, où il y a des hommes et garçons habillés en femmes et filles, ces spectacles doivent dit-on durer tout l'hyver, M^r le Curé a cru devoir représenter dans un sermon a son auditoire combien ces assemblées étoient dangereuses, et toujours prohibées par l'Église; il a peut-être passé les bornes et la modération en disant qu'on refuseroit les sacrements à ceux qui y auroient assisté, les prêtres ne pouvant les absoudre, et ce qu'il y avoit de plus scandaleux, est que les plus considérés et les plus notables de la ville, avoient été les premiers a souscrire, et par leur exemple avoient entraîné les autres. En conséquence, à l'isçu de la grande Messe Messieurs Debonne, Delisle le jeune secrétaire de la fabrique, Quenelle marchand, Vassal de Boucherville, et un nommé Herse, acteurs, sont venus trouver M^r le Curé pour l'invectiver et blâmer sa conduite [...]» (Gabriel-Jean Brassier, Archives de la chancellerie de Montréal, 901.02; 789-6; résumé dans *R.A.P.Q.*, 1947, p. 114).

³⁹ Foureux dit Champagne est né en août 1745. Son père, Louis, décédé en avril 1789, est surtout connu pour avoir construit la chapelle des Récollets en 1759 et pour avoir été titulaire des orgues de Notre-Dame à compter de 1760. On lui doit certains retables (*D.B.C.*, IV, p. 293).

Le fils avait remplacé le père à l'orgue mais fut remercié le 25 novembre 1789 parce qu'il avait été vu chez les Jeunes Messieurs dont il faisait partie : «il vouloit professer deux métiers incompatibles» (Brassier, *op. cit.*). L'allusion aux «métiers incompatibles» implique qu'il participait à la répétition de *Colas et Colinette* que Quesnel venait de terminer. L'affaire s'envenima : «Je crains

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹³¹

Herse⁴¹, l'officier et fils de seigneur François Vassal de Monviel⁴², le notaire

qu'hier — dimanche — l'orgue n'ait été cause de quelque scandale», écrit l'évêque (Laflamme, p. 87). On rengagea l'organiste jusqu'en 1792 mais en temps partagé avec le musicien Guillaume Moreau Mechtler venu avec la troupe Allen & Moore mais ayant depuis, déclara-t-il publiquement, «complètement abandonné le théâtre» (*la Gazette de Québec*, 12 juillet 1787; voir *B.R.H.*, XXV, p. 245; *D.B.C.*, VI, p. 550).

⁴⁰ Dulongpré, né à Paris le 16 avril 1759, vint en Amérique avec l'escadron du vice-amiral Jean-Baptiste comte d'Estaing en 1778. Attaqués par les Britanniques devant Newport (R.I.), les Français firent voile vers les Antilles d'où Dulongpré partit rejoindre les troupes du Comte de Rochambeau aux États-Unis. Il travaillait à Albany avant de venir à Montréal où il dû se joindre dès 1784 à l'atelier de l'architecte, orfèvre, sculpteur et musicien Louis Foureux dit Champagne, qui se trouvait depuis 1744 sur la rue Notre-Dame, face au couvent des Récollets (lot n° 28). Les fils de ce dernier, Pierre et Jean-Louis, le choisirent comme parrain d'un de leurs enfants, en mai et en décembre 1785 (archives de Notre-Dame). Dulongpré ouvrit en octobre 1887 une école de danse, de musique et de théâtre. Ce fut d'abord au 24 rue Saint-Paul puis dans le Faubourg Québec — rue Campeau, aujourd'hui Saint-André, entre Viger et Lagouchetière, côté est — où il bâtit une scène et peignit des décors pour les Jeunes Messieurs (*D.B.C.*, VII, p. 276-278; *BRH*, XXVI, p. 149). On lui doit des portraits, dont un de Perrault (Casgrain, p. 2) et un de lui-même (Derome, p. 50). Il offre sa maison de la rue Campeau à louer en 1816 (*The Montreal Herald*, 9 novembre 1816).

⁴¹ Herse était un imprimeur français engagé à Philadelphie par Fleury Mesplet en 1776. Ils étaient venus tous deux avec la délégation de Benjamin Franklin, rejoindre les généraux américains Benedict Arnold et Richard Montgomery qui avaient conquis une partie du Québec en 1775. Après la mort de Montgomery, les Américains se retirèrent mais Herse et Mesplet décidèrent de rester, puis de s'adjoindre Alexandre Pochard, autre Français de Philadelphie. Herse devint procureur en 1785 et garde des sceaux de l'ordre maçonnique des Frères du Canada en 1790 (De Lagrave, p. 65; *D.B.C.*, V, p. 577; *BRH*, XXX, p. 219 et 239 et XXXV, p. 220).

⁴² François Vassal de Monviel était fils du chevalier Germain Vassal de Monviel marié à Boucherville en 1758 à Charlotte Boucher de la Bruère. Il naquit à Boucherville en 1759 et perdit son père en 1760 durant la guerre contre les Britanniques. Sa mère épousa en secondes noces Pierre-René Boucher de la Bruère, seigneur de Montarville. En 1785, François se rendit en France pour une question d'héritage. Dans une lettre datée de Bordeaux le 18 mai de la même année il présente un mémoire en vue d'être admis chez les cadets de Gascogne dans les colonies de France, ce qui lui fut refusé parce qu'il avait plus de vingt ans.

Ce mémoire — écrit à la troisième personne — illustre à sa façon le combat des Jeunes Messieurs pour les institutions françaises : «Dans le voyage il a été à portée de connaître sa famille, de voir que tous les siens sont employés au service du roy de France, que ses ayeux ont presque tous finis leurs vie au service de leurs prince [...]. Dès le moment il a désiré être employés au service du roy de France qu'il regarde comme son maître naturell [...]. Il sollicite avec d'autant plus

Jean-Guillaume De Lisle⁴³, l'avocat François-Roch Rolland⁴⁴ et un jeune clerc de notaire, Joseph-François Perrault⁴⁵.

d'ardeur cette place que l'état de sa fortune ne lui permettant pas de vivre en France, il seroit forcé s'il ne l'obtenoit pas de retourner en Canada et de servir une puissance ennemie naturelle de son roi» (France, Archives de la Marine, série 7, personnel individuel; ANQ, microfilm 4901).

Il devint officier de l'armée britannique en 1776 et juge de paix en 1813 (*DBC*, VII, p. 957-959).

⁴³ De Lisle était fils de Jean De Lisle de la Cailleterie, de Nantes, qui était parmi les réfugiés huguenots de New York où Jean-Guillaume est né en 1757. Installé à Québec en 1764, le père reçut une commission de notaire et d'arpenteur signée de Carleton en 1768 et fut au rang des délégués chargés de présenter à Londres en 1783 la supplique concernant le droit canadien. Il fut député au Parlement de 1792.

Le fils fut instruit au Collège Saint-Raphaël dont il contribua par la suite à réformer la direction et le programme. Il obtint une commission de notaire à Montréal en 1787 et dans toute la province en 1792. Il avait été intronisé Maître de l'ordre maçonnique des Frères du Canada en 1790 (Massicotte, 1928, p. 44; *D.B.C.*, V, p. 265-267; *BRH*, XXV, p. 175-178; Trépanier, p. 26).

⁴⁴ Jusqu'ici confondu par les généalogistes avec la lignée de François Plet Lenoir-Rolland. L'acte de mariage de François-Roch Rolland à Angélique Boisseau (Saint-Eustache, 9 août 1779, avec bans à Laprairie et à Saint-Eustache) nous apprend qu'il était «fils du Sieur Jacques Rolland, négociant, et de Dame Anne Maïtay [...], de la Couharde, annexe de Saint-Martin, dans l'isle de Ré, diocèse de La Rochelle». Quant à l'épouse, elle était «fille du Sieur Nicolas Gaspard Boisseau, Écuyer, Greffier de la Cour des Plaidoyers Communs et dépositaire des archives du District de Québec, et de Dame Thérèse Couillard». Elle était également nièce du Seigneur des Milles-Iles, Eustache Lambert Dumont qui, avec son fils, lui servit de témoin. Les témoins de l'époux étaient son cousin Pierre Bouthillier, négociant de Montréal, et André Lemer Saint-Germain, ce qui peut être une piste à exploiter pour le mieux connaître. Rolland a sûrement contribué à véhiculer les idées réformistes de Perrault à Saint-Eustache. Chose certaine, Dumont fils patronna l'ouverture d'une école privée pour jeunes filles qui, notamment, offrit des représentations théâtrales en 1821 et en 1827 (Burger, p. 65-66).

Rolland était venu soit comme officier de l'armée britannique affecté au fort de Laprairie, soit comme négociant de Laprairie, ville reliée par traversier à Montréal et par route à Saint-Jean où se rendaient les navires de New York et d'Albany (il existe un récit sur l'équipée du Cirque Ricketts le long de cet itinéraire en 1797 dans J. Durang, p. 47-67). Le fait est que Rolland signa avec De Lisle et Quesnel une requête pour un bureau de douanes à Montréal (*la Gazette de Québec*, 28 octobre 1790). Mais le deuxième terrier révèle qu'il était avocat quand il acheta un terrain en face de l'église des Jésuites le 25 août 1809 (lots n° 318 et 318a).

⁴⁵ Perrault, né à Québec, vivait depuis 1772 à la Nouvelle-Orléans, à Saint-Louis puis au Détroit. Clerc de l'avocat Pierre Mézières en 1790, il devient protonotaire en 1795. On lui doit des ouvrages sur le droit britannique dont le premier fut publié par Mesplet. Il fut député de Huntingdon de 1796

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹³³

La troupe a fonctionné de façon intermittente durant plus de trente-cinq ans, soit de 1780 à 1817 (Burger, p. 152), avec régulièrement de nouveaux sociétaires, surtout durant l'année des premières élections législatives où plusieurs se sont personnellement impliqués; il y a par exemple cette sollicitation parue dans *la Gazette de Québec*, le 16 février 1792. Elle reçut par ailleurs, durant sa période la plus difficile, un appui moral courageux de la part de Fleury Mesplet contre les attaques de partisans du clergé⁴⁶. Son journal n'hésitait pas à couvrir les polémiques, notamment quand le supérieur des Récollets, indigné de ce que les musiciens interprétaient dans sa chapelle pour la Saint-Antoine, crut bon de les mettre à la porte et de dénoncer en chaire *Colas et Colinette*, ce qui implique que ces musiciens étaient associés aux Jeunes Messieurs et se nommaient probablement Dulongpré, Foureur dit Champagne et Quesnel⁴⁷.

Les fonctions officielles des membres fondateurs amenèrent la troupe à se déplacer vers Québec et à recruter des acteurs plus jeunes comme Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, Michel-Flavien Sauvageau et François Romain. À Québec, les Jeunes Messieurs présentèrent en 1791, dans la Halle des Francs-Maçons, à l'étage de la taverne⁴⁸ de John Franks, au 2 rue Buade, à l'enseigne du

à 1804 et tint des positions courageuses sur l'enseignement obligatoire. Il ouvrit même sa propre école. Il fonda la loge des Frères Canadiens à Québec en 1816 et occupa trois postes dans la Grande Loge Provinciale du Bas-Canada, dont celui de grand-maître en 1820 (*BRH*, VII, p. 273 et 365; *D.B.C.*, VII, p. 744-747).

⁴⁶ Il faut dire que Mesplet a plusieurs liens avec eux : son associé fait partie de la troupe depuis 1789, il a publié les premiers ouvrages de Perrault en 1789 et 1791 et il a épousé la fille d'un décorateur en 1790 (Laflamme, p. 79-96; *La Gazette de Montréal*, 3, 10, 17, 31 décembre 1789; 14, 21 janvier; 4, 11, 25 février 1790).

⁴⁷ *La Gazette de Montréal*, 24 juin, 1^{er} et 8 juillet 1790. Quesnel a composé quelques vers sur un semblable incident survenu à la Noël : «On traita de folâtre // Ma musique, dit-on, faite pour le Théâtre, // L'un se plaint qu'à l'Église il a presque dansé, // L'autre dit que l'Auteur devrait être chassé» (cité dans Laflamme, p. 91).

⁴⁸ Une taverne était censée tenir du club chic, comme l'Hôtel Hamilton de la rue Saint-Paul à Montréal où les Jeunes Messieurs ont joué en 1804-1805. John Lambert, un voyageur londonien, vit les choses de haut :

«Les tavernes sont très nombreuses au Québec, mais un étranger se trouve fort surpris, à son arrivée, de n'en trouver qu'une ou deux qui méritent ce nom prestigieux. Cela tient à la vanité qui

Chien d'Or⁴⁹, *le Malade imaginaire* et *l'Avare* de Molière ainsi que *le Barbier de Séville* de Beaumarchais. En 1792, c'est dans la casemate de la porte Saint-Louis, aménagée par le prince royal Edward, qu'on donna *le Médecin malgré lui* et *la Comtesse d'Escarbagnas* de Molière et un *Arlequin sauvage* en présence de nombreux dignitaires⁵⁰.

amena nos frères d'Outre-Atlantique, à partir des confins de la Floride jusqu'aux côtes du Labrador, à désigner tout cabaret minable et toute boutique d'alcool du nom plus sonore et du titre relevé de *tavernes*. Le moindre trou malpropre, quand on y sert quelques verres de rhum, de gin ou de whisky, s'appelle *taverne* [...]. Les seules tavernes ou hôtels de Québec qui se respectent vraiment sont l'Hôtel Union, sur la Parade, près du château du gouverneur, et Sturch's, sur la rue Saint-Jean. L'Hôtel Union, autrefois tenu par un officier à demi-solde du nom de Holmes qui est maintenant propriétaire de l'Hôtel Hamilton de Montréal, a été construit grâce à une souscription levée par les principaux marchands et habitants de Québec [...]. La maison ne comprend en tout que quatre grandes pièces. Au rez-de-chaussée se trouve un café, beaucoup trop grand pour le groupe qui le fréquente, et deux salles à manger. La quatrième pièce est au-dessus des autres et a été aménagée en salle de bal : elle peut contenir un bon orchestre et tout ce qui est nécessaire pour les assemblées et les concerts qui s'y tiennent l'hiver [...]. Le revenu principal de la maison, au début, était une souscription annuelle de deux guinées; tous ceux qui pouvaient défrayer cette somme étaient en droit de fréquenter le café, mais pas les autres : cela dégoûta un grand nombre des souscripteurs initiaux qui refusèrent de contribuer au-delà de leur part de vingt-cinq livres; en raison de quoi le règlement fut laissé de côté et la salle ouverte à tous sans distinction» (J. Lambert, vol. I, p. 23-25).

⁴⁹ Franks, un Juif, est celui qui, à Montréal, avait ouvert en 1781 le Vauxhall — avec jardin et salle de musique et de danse — et possédait un café sur la rue Notre-Dame. Il avait quitté Montréal après la réception du 14 juin 1788 en l'honneur de l'Ordre maçonnique. À Québec, il fut l'hôte des fêtes maçonniques de 1791 et de 1792 (voir Massicotte, 1928, p. 41-42; Trépanier, p. 81).

L'enseigne de l'auberge, Le Chien d'Or, affichait un quatrain qui suscita des interprétations anti-anglaises mais elle porte la date de 1736, près d'un quart de siècle avant la défaite des Français. Elle se lit : «Je suis un chien qui ronge lo / En le rongant je prend mon repos / Un tems viendra qui nest pas venu / Que je morderay qui maura mordu». Voir illustration dans Vaugois, p. 98.

⁵⁰ *La Gazette de Québec*, 16 février 1792. Le patronage du prince Edward, futur duc de Kent et père de la reine Victoria, n'est pas négligeable. Le duc remplaçait temporairement Carleton qui était allé à Londres tenter de faire opposition à la constitution de 1791 (Lacoursière, p. 244). La soirée visait à honorer les premiers lieutenants-gouverneurs à présider les Bas et Haut-Canada selon une séparation qui devait empêcher l'assimilation des francophones, Alfred Clarke et John Graves Simcoe. C'est à l'épouse de ce dernier, Elizabeth Posthuma Simcoe, qu'on doit les renseignements sur l'expérience de production du duc de Kent (Burger, p. 135; Robertson, p. 77).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹³⁵

Pour les saisons suivantes, 1792-1796, alors que se sont joints les Lelièvre, Montmolin, Mountain et Ménard (Burger, p. 165), la troupe logea dans la salle du marchand Alexandre Menut⁵¹, au 19 de la rue Saint-Jean, et y offrit plusieurs productions dans des décors de François Baillargé: *le Bourgeois gentilhomme*, *George Dandin* et *les Précieuses ridicules* de Molière, une comédie, *l'Avocat Patelin* de Brueys et Palaprat, parue à Londres en 1785, ainsi que des reprises (Hare, p. 70-72). Le statut social acquis par les fondateurs — ils devinrent conseiller législatif, député, seigneur, juge, avocat, notaire, protonotaire, — a énormément contribué à obtenir des adeptes et du respect pour le théâtre français, et ce même si on leur a parfois reproché de jouer pour ainsi dire à guichet fermé devant un auditoire restreint de nobles et de riches.

Les recrues ne manquaient pas. Un comité s'est réuni en 1802 chez Pierre-Louis Panet pour voir au financement de la compagnie avec une mise de fonds divisée à parts égales entre les nouveaux sociétaires Carron, Delamarre, Denéchau, Duberger, Lehouillier, Romain, Salaberry et Sauvageau (Burger, p. 139). On put alors aménager dans la côte de la Canoterie, près de la porte Hope, le petit Patagonian Theatre de 220 places (*BRH*, XLII, p. 300-303) où on présenta en 1804-1805 *le Mariage forcé* et *les Plaideurs*, sans compter trois reprises (Burger, p. 354; Hare, p. 73).

La troupe reçut une «apology» de John Neilson, éditeur de *la Gazette de Québec* (21 mars 1805) qui prônait en leur faveur la construction d'une plus grande salle. Elle en reçut une autre de la part de Thomas Carey, acteur, avocat et poète, fondateur du *Quebec Mercury*, journal britannisant imprimé chez l'Imprimeur du roi Pierre-Édouard Desbarats (*BRH*, VI, p. 134-136). Les Jeunes Messieurs, dont faisaient désormais partie Christie, B. Écuyer, Thomas Lee fils, François Perrault fils et Thomas Voyer, reprirent *Colas et Colinette* le 31 janvier 1805 (Burger, p. 157-158; Hare, p. 73) sous la direction de Romain, et jouèrent

⁵¹ Menut n'était pas né en territoire anciennement ou nouvellement britannique puisqu'il fut considéré comme non éligible aux élections de 1792 (Vaugeois, p. 129).

jusqu'en 1808 au Théâtre de la rue des Jardins, en haut de la taverne Armstrong⁵². On ouvrit aussi à Montréal le Nouveau Théâtre, une salle de 600 places aménagée de façon classique avec parterre, loges et balcons, dans un grand magasin (Lambert, vol. 1, p. 523) qui figure au nom d'Augustin Cuvillier en mars 1803, à l'angle sud-ouest des rues Saint-Nicolas et Saint-Sacrement, à quelques pas des résidences des sociétaires initiaux. Ce théâtre fut loué en 1807 à des comédiens de Boston, offert en location par Cuvillier en 1812, puis reçu en héritage par les veuves Cuvillier et Perrault en 1818, ce qui implique un ralentissement sinon une cessation des activités des Jeunes Messieurs à Montréal à compter de 1807.

On sait peu de choses du théâtre que tenta de fonder le sculpteur François Baillargé à son retour de France, sinon qu'il y œuvra de décembre 1785 à août 1786, participant en particulier à une production des *Fourberies de Scapin*. On sait qu'il peignit pour les Jeunes Messieurs⁵³, chez Menut, des coulisses, loges

⁵² Il faut lire ce que dit Lambert sur ce lieu : «Il y a à Québec un édifice auquel on pourrait donner le nom de théâtre, mais les gens qui y jouent, ou plutôt tentent d'y jouer, sont aussi mauvais que les pires de nos acteurs itinérants [...]. Il y a parfois des officiers militaires qui prêtent assistance à la compagnie, mais je n'en ai vu aucun, sauf le colonel Pye et le capitaine Clarke du 49^e, qui n'aient pas étranglé les plus belles scènes de nos poètes dramatiques. On peut facilement s'imaginer à quel niveau les représentations théâtrales canadiennes sont descendues quand on sait que ce sont des garçons qui sont obligés de jouer les rôles de femmes : la seule actrice étant une demi-mondaine surannée dont les Belvidère, Desdémone et Isabelle soules *ravisent* l'auditoire canadien [...]. Si on pouvait trouver quelques femmes de théâtre et reléguer madame R., notre actrice spiritueuse, à l'emploi de moucheuse de chandelles, la compagnie pourrait atteindre un niveau tolérable, mais je doute beaucoup que les habitants soient enclins à dépenser assez d'argent en spectacles dramatiques pour qu'on recueille de quoi soutenir une compagnie durant un certain temps (J. Lambert, vol. I, p. 300-304).

On a dit que la dame «R.» en question était canadienne-française (Doucet, p. 81). En réalité, il s'agit de madame Robinson, du New Theatre, qui est Desdémone dans *Othello* le 27 mai, Gertrude dans *Hamlet* le 2 juin et Isabelle dans *Revenge* le 7 juillet 1808.

⁵³ Son père, Jean Baillargé, était au nombre des «canadiens» qui s'étaient présentés aux premières élections législatives du Québec en 1792 avec ces candidats dont les noms sont liés aux Jeunes Messieurs : Nicolas-Gaspard Boisseau, Amable de Bonne, Alain Chartier de Lotbinière, Jean Delisle, Louis-Antoine d'Irumberry de Salaberry, Jacob Jordan, François Malhiot, Pierre-Louis Panet,

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹³⁷

et scènes en décembre 1792 et janvier 1793 et qu'il fournit des décors pour un *Don Juan* en novembre 1795 (Hare, p. 70).

4. Porte des Récollets.

Les tensions puis la guerre ouverte entre Britanniques et Américains durèrent de 1773 à 1781. Il fallut attendre cinq ans avant qu'une troupe américaine, celle d'Allen & Moore, puisse venir au pays. Il ne s'agissait pas d'une troupe française, mais elle a suffisamment contribué à la formation de comédiens d'origine française pour qu'il en soit fait mention.

William Moore avait joué au théâtre de Liverpool en 1779-1780 (*D.B.C.*, IV, p. 601) puis en Jamaïque avec l'American Company de Lewis Hallam l'année suivante. Après une tournée solo de 1775 à travers la Nouvelle-Écosse où il présenta *The Court of Momus*, *Elogium on Free Masonry* et *The Fashionable Raillery*, à Shelbourne le 13 mai et à Halifax du 31 mai au 15 juin, il avait annoncé son départ pour le Québec (*Nova Scotia Gazette and Weekly Chronicle*, 7 juin 1885). Mais il contribua au préalable à la réouverture du St. John Street Theatre de New York en août. Il travaillait alors avec les familles de comédiens Allen, Douglass et Hallam.

Edward Allen avait joué au Theatre Royal d'Édimbourg. C'est à lui, resté aux États-Unis, et à Lewis Hallam fils, rentré de Jamaïque après la guerre, qu'était dûe la réouverture officielle du Southwark Theatre de Philadelphie, en mars 1785. Il y avait engagé un officier français spécialiste d'escrime et de performance équestre, Charles Busselot, de même que deux jeunes acteurs et

Jean-François Perrault et Hyppolite Saint-George Dupré. Baillargé, Delisle et Perrault furent défaits (Vaugeois, p. 6, 112-114, 118 et 124-125). Dulongpré, Menut, Quesnel et Rolland n'étaient pas éligibles. Jacob Mountain fut nommé au Conseil législatif la même année avec trois des anciens combattants et prisonniers du fort Saint-Jean : Chartier de Lotbinière, Le Moyne de Longueuil et Picoté de Belestre. Un quatrième ancien prisonnier, Bonne, les rejoignit en 1794. Thomas Lee père fut candidat aux élections législatives de 1817 (*l'Aurore*, 16 août 1817).

danseurs, John et Catherine Durang, nés en «Nova Belgica» d'un père français et d'une mère allemande — ou wallon et flamande — émigrés d'Alsace.

À New York, en plus des Busselot et Durang, la troupe comptait un acteur et musicien du nom de Bentley et un autre acteur et danseur français, Étienne Bellair. On présentait, pour ne nommer que des œuvres dont la reprise au Québec n'est pas spécifiée: *The Touchstone, or Harlequin Traveller* et *The Witches, or Harlequin in the Moon*, avec Hallam en Arlequin, Allen en Pierrot, Catherine Durang en Colombine et John Durang en Tire-bouchon. On donna aussi *The Busy Body*, *The Devil upon Two Sticks*, *The Ghost*, *Love à la mode* et la même version du *Médecin malgré lui* que les militaires avaient offerte à Philadelphie (Odell, I, p. 232-236).

Allen & Moore quittèrent New York pour Montréal en novembre, s'arrêtant à Albany pour l'hiver. Bellair et Bentley les suivirent, mais pas Busselot ni les Durang, John Durang ne devant venir à Montréal que longtemps plus tard. À Albany, la troupe s'adjoignit officiellement madame Moore et deux acteurs, Duncan et Worsdale; probablement aussi ce flamand du nom de Vandeburgh qui devait tenir quelques rôles à Montréal, de même qu'un musicien du nom de Guillaume Moreau Mechtler, né à Bruxelles de mère wallonne et de père flamand. Des citoyens qui avaient compris qu'il s'agissait d'un groupe de Loyalistes en route pour un pays resté fidèle aux britanniques tentèrent d'empêcher les représentations par une requête au conseil de ville et ils tentèrent aussi de faire démolir l'ancien hôpital français qu'on avait transformé en salle de spectacle⁵⁴. Le conseil éluda la question, ne jugeant de son ressort ni de promouvoir ni d'empêcher ce genre d'activités. Le répertoire s'allongea néanmoins d'un drame moralement impeccable, *George Barnwell*. Le journal du

⁵⁴ La pétition soumise à la *Commonalty* dénonçait, selon une transcription littérale, «those persons who, having left another more populous city pretend to stay but a short time amongst us, probably to support themselves on the way to another place, where they expect to meet with better friends and political connections; but in reality will drain us of our money, if not instil into the minds of the imprudent principles incompatible with that virtue which is the true basis of republican liberty and happiness (Phelps, p. 24).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹³⁹

célèbre imprimeur Charles R. Webster, *The Albany Gazette*, fit bien l'éloge des bonnes mœurs de la troupe au moment de son départ⁵⁵, mais comme on avait laissé paraître dans ces pages de pleines colonnes de condamnation, le mot de la fin avait l'air d'un visa de sortie qui aurait eu le sens de: «bon débarras, le diable s'en va»! Il partait pour un quart de siècle.

Les représentations de Montréal commencèrent le 20 mars 1786 au cabaret de Simon Levy⁵⁶. Duncan avait quitté la troupe mais madame Bentley s'y était jointe de même que William Moore fils et un comédien montréalais du nom de Simon Clarke. Clarke était un jeune fantassin qui complétait ses revenus de demi-solde en tenant auberge et en donnant des spectacles⁵⁷. Moore fils était

⁵⁵ «On Monday last, the company of comedians who have been in this city for those some months past, set off for Montreal. In justice to the company, we cannot omit mentioning that their conduct has been such as to meet with the approbation of the city in general» (*The Albany Gazette*, 23 février 1786). Noter qu'une partie de la collection de journaux d'Albany a été détruite dans un incendie mais que les découpures utilisées par Phelps sont conservées dans un fonds à son nom aux Archives nationales de l'État de New York, à Albany.

⁵⁶ Annoncée pour le 16, la première n'eut lieu que le 20 à cause d'un incendie du 14 qui détruisit plusieurs maisons et força les comédiens qui logeaient à l'auberge Campbell de quitter les lieux (*la Gazette de Montréal*, 16 mars 1746). La salle est celle du Juif Simon Levy qui avait obtenu un permis de vente d'alcool en 1766 (liste du 15 décembre parue dans *la Gazette de Québec*). En 1769, la «Liste des personnes qui ont obtenu des Permissions pour tenir Cabaret, ou pour vendre des liqueurs fortes [...]» où figure son nom se traduit justement par «List of Persons who have obtained Licences to keep Publick-Houses, or to sell Liqueurs [...]» (*ibid.*, 24 août 1769). Levy est par ailleurs rattaché au capitaine Campbell dans une note de James Gillespie au colonel Henry Bouquet relativement à la traite des fourrures au fort Pitt, le 12 octobre 1762 (Archives du Congrès juif canadien, dossier «Simon Levy»). Il est parmi les pionniers de la synagogue sépharade Shearith Israel fondée en 1777 et ouverte vers la fin de 1780 à l'angle nord-ouest de la rue Notre-Dame et de la petite rue Saint-Jacques (Bourassa et Larrue, p. 207 et 261).

⁵⁷ Selon les registres de la cathédrale anglicane Christ Church, Simon Clarke faisait partie du 26^e régiment du capitaine Boyd comme simple soldat et est décédé le 11 octobre 1799 à l'âge de 45 ans. On le désigne comme tavernier — *tavern keeper* — dans l'acte de décès de son fils en décembre 1798. Son auberge, qui était sur la rue Saint-Augustin — aujourd'hui M^cGill — et se trouvait adossée au côté ouest du jardin des Récollets — dont le couvent avait été transformé en baraque militaire — figure au lot n^o 22 du deuxième terrier. Clarke est évoqué à quelques reprises dans les mémoires de John Durang qui logea chez lui durant la première partie de la tournée de Ricketts (J. Durang, p.

imprimeur de métier et fonda le *Quebec Herald* (1788-1791), journal qui suivit de près l'activité théâtrale. Il aurait eu paraît-il le titre d'Imprimeur du Roi quand John Durang le rencontra à Québec en 1698, mais la mémoire de Durang pourrait avoir confondu Moore avec Desbarats.

À Montréal, Allen & Moore présentèrent une longue série de pièces, au rythme d'une farce et d'une comédie ou d'un drame par semaine⁵⁸. Ils présentèrent aussi quelques traductions d'œuvres que durent voir les Jeunes Messieurs: *The Citizen* dont il a été question, *The Miser* (*l'Avare* de Molière) et *Miss in her Teens or The Medley Lovers* (*la Parisienne* de Dancourt)⁵⁹. Ils ont également présenté des arlequinades — *The Elopement or Harlequin Skeleton* (Worsdale en Arlequin, Bellair en Pantalon), *The Enchanters or The Triumph of Genius* (Moore en Arlequin) — et d'autres pantomimes comme *The Italian Gardener* et *The Sportsman Revels*. À Québec, en haut de la taverne de Prenties, ils présentèrent, à part certaines reprises, *Catherine and Petruchio, or The Taming of the Shrew*, *The West Indian* et ce prologue pour lequel Moore père portait toujours son costume de Grand Maître, *Eulogy on Freemasonry* (Odell, I, p. 233; *La Gazette de Québec*, 20 juillet et 3 août 1786).

Il arriva alors ce qui pouvait se produire de mieux pour le théâtre professionnel du pays. Les membres de la troupe — qui avaient sans doute prévu

73-76). À ne pas confondre avec le capitaine Clarke du 49^e régiment que John Lambert vit jouer durant son voyage de 1806-1808 (J. Lambert, vol. I, p. 300-301) et qui pourrait être le George Clarke qui devint en mars 1806 propriétaire d'un théâtre anglophone sur la rue Saint-Joseph [Saint-Sulpice], derrière l'église Notre-Dame (lot 156).

⁵⁸ La liste est impressionnante : *A Bold Stroke for a Wife or The Quakers Wedding*, *The Countess of Salisbury*, *Damon and Phillida*, *The Deuce is in Him*, *Douglass or The Noble Scotch Shepherd*, *Doctors Last's* [sic] *Examination before the College of Physicians*, *The Fair American and the Young Quaker*, *High Life Below Stairs*, *Jane Shore*, *King Henry IV or The Humours of Sir John Falstaff*, *King Richard the Third*, *Lethe or Æsop in the Shades*, *Linco's Travels*, *The Mayor of Garrat*, *The Orphan or The Unhappy Marriage*, *The Padlock* (opéra), *The Recruiting Officer*, *The Register-Office*, *She Stoops to Conquer or The Mistakes of a Night*, *The Suspicious Husband*, *Thomas and Sally or The Sailors Return*, *Three Weeks after Marriage or What we must all come to*, *The Wrangling Lovers or Like master Like Man* (*la Gazette de Montréal*, 16 mars - 6 juillet 1786).

⁵⁹ Sur ces traductions, voir Waldo, p. 104-106, 131-132 et 142-143.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK141

les choses ainsi — décidèrent de rester, profitant d'ailleurs des faveurs accordées aux Loyalistes. Carleton leur commanda même une pièce, *She Stoops to Conquer*, à jouer à Québec en octobre 1787 en présence du prince William Henry⁶⁰, pièce reprise à Montréal chez Basile Proulx, en face des Récollets⁶¹, et annoncée sur la même page que l'«École à danser» de Dulongpré et une école pour «apprendre à Lire, Écrire & Parler» de Bentley⁶². Bellair avait ouvert «une Salle pour enseigner la Dance»⁶³ et Moreau Mechtler une école de clavecin

⁶⁰ Une lettre du 30 août 1787 rapporte qu'on a reconstitué sur place la bataille des Plaines d'Abraham pour fêter l'anniversaire du prince, avec déplacements de troupes, canonnades, harangues, délégations parlementaires, fuites et captures : «pour cet effet, les grenadiers & l'Infanterie légère, avec une partie de l'Artillerie, furent supposés d'être l'Armée Française, commandée par le colonel Hattings; les cinq Bataillons & le Détachement commandés par le Général Hope, l'Armée Britannique» (*La Gazette de Montréal*, 6 septembre 1787).

⁶¹ Le contrat se lit «[...] fut présent Basile Proulx, bourgeois, demeurant en la ville de Montréal, lequel loue, du premier jour de janvier jusques et pour quatre mois consécutifs [...] à Edward Allen & Company, conducteurs d'un théâtre, partie d'une maison sise en cette ville, rue des Récollets, derrière la maison occupée par le dit bailleur, consistant en un grand appartement où est actuellement construit le théâtre et tous les appartements du second étage du côté de la dite maison du dit bailleur et à lui appartenant [...]. De plus [...], le dit bailleur recevra, chaque nuit de représentation, un billet de loge [...]» (notaire Beek, *B.R.H.*, XXV, p. 154).

Proulx possédait plusieurs immeubles. Mais sur le tronçon de la rue Notre-Dame qu'on pouvait appeler familièrement «rue des Récollets», entre les rues M^cGill et Saint-Pierre, seul le lot 27b — côté nord, voisin immédiat de Louis Foureux dit Champagne — correspond à la description du notaire. Ce lot fut au nom de Proulx jusqu'en 1810 et ce dernier occupait effectivement la partie arrière, lot 27, donnant sur la rue Saint-Jacques.

⁶² *La Gazette de Montréal*, 1^{er} novembre 1787. Les textes de l'époque sont avares de prénoms. On trouve cependant au registre de l'église anglicane, le 11 février 1790, la mention du décès de Mary Culley Bentley, épouse de John Bentley, noms qui pourraient bien s'appliquer au couple de la troupe d'Allen & Moore. Bentley, d'abord connu comme harpiste et directeur musical de théâtre, devint titulaire des orgues de la basilique de Québec de 1810 à 1813, à 46 £ par année, mais à charge de se préparer un successeur catholique : «Il s'obligera [...] d'enseigner pendant ce temps un jeune homme, de manière à le rendre capable de jouer convenablement au bout de trois années» (*B.R.H.*, XIII, p. 14; également J. Durang, p. 87; C. Durang, XII, 23 Juillet 1854).

⁶³ L'annonce française situe l'école «dans la rue du Mont-Carmel (vis-à-vis la maison du jardin du fort)», ce que l'anglaise formule différemment, «opposite the General's garden» (*La Gazette de Québec*, 31 août 1786). À New York, le 5 octobre 1785, avec Hallam & Allen, Bellair avait présenté une danse française (Odell., I, p. 235). À Albany, avec Allen & Moore, il avait joué les

et de violon⁶⁴. Moore père prit la direction du théâtre de la garnison de Québec, le Thespian, où il déclama des textes (*la Gazette de Québec*, 29 mai 1788) et monta *The West Indian* et *The Miser [l'Avare]*, comme nous l'apprend un règlement de dette reçu de Moreau Mechtler en 1789 (Doucette, p. 228). Il ouvrit ensuite une école à Montréal (Burger, p. 150).

Allen finit par tenir hôtel dans l'établissement de Basile Proulx comme on put le lire dans une annonce titrée «Allen's Hotel» dans *la Gazette de Montréal* (10 janvier 1788). Les journaux en parlaient peu ou pas, mais la nouvelle troupe Allen & Company, comme dit le contrat, eut sans doute plusieurs saisons à Québec et à Montréal semblables à la seule autre qui nous soit connue, celle de 1789-1790 (*la Gazette de Montréal*, 9 mars 1789). Il est probable que les Allen demeuraient toujours à Montréal en 1896 alors que madame Allen est à l'affiche avec la troupe de tournée Love & Beatty à Québec (*la Gazette de Québec*, 11 février 1796) et se produit encore à Montréal en avril (Burger, p. 148).

Les Allen sont retournés à Albany mais il a été impossible de découvrir si cela se fit longtemps après 1796. Leur départ fut probablement rattaché, cause

rôles d'Hortensio dans *The Taming of the Shrew* et d'un serviteur dans *Cross Purposes* (*The Albany Gazette*, 5 December 1785; in Phelps, p. 21). À Montréal, il est d'à peu près toutes les distributions comme acteur ou danseur. À Québec, les 20 juillet et 3 août, il présenta une danse cosaque et tient les rôles d'un serviteur dans *The West Indian* et de l'assassin dans *The Countess of Salisbury*.

⁶⁴ (*La Gazette de Québec*, 12 juillet 1787). Guillaume Moreau Mechtler, né à Bruxelles en 1764, était fils de Pierre-Paul Mechtler et de Marie-Madeleine Moreau. D'abord professeur de musique à Québec, il devint co-organiste de Notre-Dame de Montréal en 1789 (avec Jean-Louis Foureur dit Champagne), puis organiste plein temps de la cathédrale Christ Church en 1791 et de Notre-Dame en 1792. Il épousa à Montréal en 1793 Marie-Anne-Angélique Landriève. Il semble avoir fait des tournées avec elle sur le circuit de son ancienne troupe: l'une du côté de New York, Boston et Halifax, si tant est que sa femme ait été la cantatrice Mechtler qui se produisit au début des années 1790; l'autre du côté de Philadelphie où un Mechtler interpréta un concerto de piano en janvier 1795. Il a donné un concerto à Montréal le 14 septembre 1796. On sait par une reconnaissance de dettes à Joseph Quesnel en avril 1787 que son revenu au théâtre était à cette date d'environ 2£ par semaine, ce qui permet de comprendre pourquoi acteurs et musiciens devaient exercer des métiers parallèles pour survivre, aubergistes ou professeurs (*D.B.C.*, VI, p. 550-551).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹⁴³

ou effet, à celui de John Bernard qui quitta Québec en 1811 pour Albany où il tint quelques rôles cette même année et fit construire le Green Street Theatre⁶⁵. En 1815 Edward Allen, William Moore et Esther Young — qui était née près d'Albany mais dont les parents avaient suivi les Loyalistes à Montréal — obtinrent chacun des soirées bénéfice au théâtre de Bernard (Phelps, p. 38-46). Young n'en demeura pas moins à Montréal jusqu'en 1816 (Burger, p. 169). Andrew Allen, quant à lui, épousa une demoiselle La Combe qui fit carrière à Albany (C. Durang, LIV, 13 mai 1855). Il ouvrit en 1816 un «southern cafe» nommé «New Orleans Hotel» en l'honneur d'un héros de cette ville, Andrew Jackson: «angle Hamilton et Green, presque en face du théâtre [...], grande salle joliment aménagée pour bals et rencontres publiques» (*The Albany Register*, 4 juin 1816, p. 4).

L'expérience québécoise d'Allen & Moore, quoique essentiellement anglophone, aura valu trois gains au théâtre français: une présence professionnelle prolongée, l'implantation de Bellair et de Moreau Mechtler, de même que l'accessibilité du répertoire au peuple, y compris le répertoire français en traduction.

* * *

Une autre troupe professionnelle devait venir des U.S.A. à Montréal en avril 1788. Elle était sous la direction de Jean Donegani, originaire de Moltrazio en Lombardie, et de Thomas Delvecchio du Lac de Côme. Ils venaient pour de bon. Donegani était accompagné de sa femme, de leurs trois fils, de leur fille

⁶⁵ Chose certaine, William Moore fils était à Montréal pour les funérailles de son fils William David, en janvier 1813. À cette date, on trouve en effet au registre de la cathédrale Christ Church l'entrée suivante : «William W. Moore of Montreal student in law aged twenty one years died on the fifteenth instant & was buried this seventeenth day of January one thousand eight hundred and thirteen in presence of these witnesses : William Moore, Lewis Lyman, I. Somerville, minor.»

Thérèse et de leur neveu Joseph⁶⁶. Au début, Delvecchio & Donegani annoncèrent des spectacle d'adresse technique (comme le soufflage du verre) à l'Hôtel de la veuve Malo, à l'angle nord-ouest des rues Notre-Dame et Saint-Pierre, quelques pas à l'est de l'auberge d'Allen. Donegani allait par la suite posséder un hôtel à Pointe-aux-Trembles et deux à Montréal, le plus connu étant «À l'Enseigne des Trois Rois», du côté est du Vieux-Marché [Place-Royale] où ses gens se produisaient comme «compagnie d'acrobates, de danseurs de cordes et de bouffons», selon l'expression de Charles Durang à leur propos (ch. XVI, 20 August 1854).

«La Compagnie du Sieur Donegani» donna à Montréal ses premières performances théâtrales connues (*la Gazette de Montréal*, 14 août 1788; Tremaine, p. 256), puis à Philadelphie en 1790, à New York en janvier 1791 et à Montréal en décembre, à Philadelphie en février 1792 et à Montréal en septembre, avec chiens savants et «Tours de Souplesse très-curieux» (*la Gazette de Montréal*, 15 décembre 1791)⁶⁷. Pourquoi les journaux américains désignaient-ils ces Italiens comme «Frenchmen» ou «Company of French Acrobats» (Waldo, p. 177 et 182)? Parce que c'est la Cour de France qui a rendu le ballet, la commedia dell'arte et l'opéra célèbres à travers l'Europe et a amené plusieurs troupes italiennes des XVII^e et XVIII^e siècles à jouer en Français pour faire concurrence au «Théâtre des Italiens» de Paris. Les Donegani, qui descendaient

⁶⁶ Delvecchio était témoin quand Thérèse épousa son cousin Joseph en 1797. Ce dernier fut décrit comme aubergiste, fils de Jean-Antonin Donegani de Saint-Martin de Montracy, en Lombardie. L'auberge se trouvait rue Saint-Paul entre M^cGill et Saint-Pierre, côté sud; on lit au second terrier: «Joseph Donegani. Ensaisiné le 14 mars 1803» (lot 3). On trouve un autre immeuble à son nom dans le faubourg Saint-Laurent, rue des Jurés [Viger]: «Terrain de 66' sur 185'; après plusieurs mutations Joseph Donegani ensaisiné en 1803. Puis J. & J. Donegani héritiers. Puis John Donegani seul héritier survivant» (lot 144).

⁶⁷ *La Gazette de Montréal*, 15 décembre 1791. Pour d'autres spectacles, voir les comptes de l'imprimeur William Brown: «1788, Sept. 22. Printed for Donegane, Rope Dancer, 200 Handbills notifying Feasts of activity &c, 1 folio page on Crown [...]. Sept. 27, Oct. 3, 11, 18, 23, 27» (Tremaine, p. 256). Noter que les dates des affiches et des journaux ne coïncident pas; on recourait tantôt à l'une tantôt à l'autre forme de publicité.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK145

de leurs montagnes de Lombardie, ne faisaient que suivre une coutume établie depuis des siècles.

Quand John Durang écrit dans son *Memoir* qu'il passa une nuit de 1798 au relais de Pointe-aux-Trembles, l'auberge Donegani, où ses gens vécurent une nuit entière de chants, de contes et de danses (p. 81), il implique que la famille n'avaient pas encore abandonné le spectacle. Elle y était toujours en 1820⁶⁸ mais allait quitter le métier peu après, à la suite de retentissantes querelles juridiques dont l'issue nous apprend que, sauf les enfants nés au pays, les Donegani n'eurent jamais la nationalité canadienne⁶⁹. Les Delvecchio maintinrent la tradition plus longtemps comme en témoigne au tournant du XX^e siècle la carrière de la cantatrice Rosita Delvecchio et de son époux le critique et violoniste Franz Jehin-Prume (Béraud, p. 62 et 96).

⁶⁸ Ils offraient dans le Vieux-Port, en amont du Courant Sainte-Marie, derrière les hôtels de la famille, un spectacle de montgolfière comme ceux de Blanchard à Philadelphie (*la Gazette de Montréal*, 30 août 1820).

⁶⁹ Jean Donegani, décédé en mars 1799, avait désigné Thomas Delvecchio comme exécuteur testamentaire. Ce dernier possédait un immeuble à l'angle nord-ouest de la rue Saint-Paul et du Nouveau-Marché [Place Jacques-Cartier, où il se trouve encore] et un hôtel sur la rue Coloniale, face au Vieux-Marché, dos aux fortifications et voisin immédiat de la porte du Marché (lot 209). Jean possédait aussi une auberge rue Coloniale, face à la ruelle Chagouamigon et dos aux fortifications (lot n° 196), de même que l'auberge des Trois-Rois toute proche (lot 189). Deux ans avant sa mort survenue en mai 1826 Thomas installa aux Trois-Rois un Museo Italiano géré par sa fille Christine et son gendre Pierre Lestilles Leblanc (que des historiens confondent avec son père et son frère qui portent tous deux les prénom et nom de Cajetan Leblanc). Lors du décès de Thomas Delvecchio, un fils de Jean Donegani, Giuseppe, tenta de reprendre les Trois-Rois mais il en fut empêché par les trois fils de Thérèse et de Joseph (lui-même décédé en mars 1803). L'argument qui fit gagner les trois frères en Cour municipale en 1828, en Cour d'appel en 1832 et au Conseil privé en 1835 se fondait sur la nationalité canadienne qu'ils étaient seuls à pouvoir revendiquer. En 1833, après le jugement de la Cour d'appel, les Leblanc déplacèrent le musée vers l'établissement de la succession Delvecchio sur le Nouveau-Marché. Quant aux fils de Joseph, surtout John à qui on a dédié une rue de Pointe-Claire, ils se spécialisèrent dans l'immobilier. L'auberge des Trois-Rois fut détruite dans l'incendie général du 8 juin 1852. Voir Massicotte, 1928, p. 48-49; Trépanier, p. 24-25; Halpenny, vol. VI, p. 202-203, et IX, p. 226-228.

5. Durang et L'Estrange.

Il y a d'autres exemples d'acteurs et metteurs en scène américains d'origine française qui soient venus au Québec pour un séjour prolongé ou même pour rester, notamment John Durang en 1797 et le couple L'Estrange-Usher en 1805. Nous ne parlerons pas de chacun car il y en a sur lesquels il y a trop peu d'information et dont on ne peut mesurer l'impact culturel. Il y en a d'autres dont l'impact est considérable mais qui sont venus plus tard et débordent d'un paradigme ne couvrant que les années 1765-1825, comme Napoléon Aubin⁷⁰, Alexandre Vattemare⁷¹, Scévola Victor⁷² et les frères Ravel⁷³.

⁷⁰ Aimé-Nicolas dit Napoléon Aubin, était un pasteur calviniste d'origine Suisse ayant vécu quelques années aux États-Unis, à Biddeford, Maine (1830-1835), fondé quelques journaux au Québec à compter de 1837, séjourné aux États-Unis de 1853 à 1863 et, à cause de la guerre de Sécession, reprit le chemin du Bas-Canada. Il entreprit un voyage de six mois à Washington entre 1868 et 1870 afin de promouvoir l'annexion du Québec aux États-Unis; il fut même présenté au président Grant et obtint une audience sur le sujet. Aubin fonda la Société des Amateurs Typographes, troupe d'un syndicat fondé en 1827 par des immigrants francophones en provenance des États-Unis. La troupe se fit surtout connaître pour son interprétation controversée, les 8 juin et 23 octobre 1839, au Cirque-Royal de Québec, de *la Mort de César* de Voltaire, accompagnée des pièces *le Financier* de Saint-Poix en juin et *le Chant des ouvriers* d'Aubin en octobre (Roy, p. 663). Les applaudissements de l'auditoire d'octobre durèrent une partie de la nuit alors que la police montait la garde à l'extérieur de peur que le tout se termine dans un soulèvement urbain anti-britannique, pro-républicain et pro-socialiste, une situation qui aurait pu s'avérer plus complexe que le soulèvement de 1837.

⁷¹ Alexandre Vattemare était un ventriloque français venu des États-Unis en 1840 et qui proposait la création d'instituts s'inspirant de ceux d'Alexandre Quesnay de Beurepaire fondés à Philadelphie en 1782 et à Richmond, Virginie, en 1786. Ces centres auraient contenu bibliothèque, musée d'histoire naturelle, galerie d'art, salle d'expositions industrielles, amphithéâtre pour cours publics à l'adresse de toutes les classes de la société, etc. Il ne put les réaliser, malgré l'appui d'Aubin (*D.B.C.*, IX, p. 888; voir *le Fantasque*, 8 février 1841).

⁷² Scévola Victor s'amena avec une troupe française de New York en février 1827, avec M. Alvic et Mme Beauvalet. Ils jouèrent au nouveau Théâtre Royal Molson de Montréal et au Cirque Royal de l'hôtel Malhiot à Québec du 19 février au 2 mai. Victor s'enfuit avec la caisse mais Alvic et Beauvalet revinrent et jouèrent du 17 décembre 1827 au 29 janvier 1828. Voir *la Minerve*, 30 avril et 17 décembre 1827; Roy, p. 653-654.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK147

John Durang est venu au Québec avec le cirque Ricketts en 1797. On construisit deux cirques d'été, l'un à Montréal et l'autre à Québec. Durang a laissé un récit et des gouaches intéressantes sur ses installations et sur ses performances d'alors. On sait, par exemple, par la description qu'il en donne, que les spectacles équestres étaient toujours accompagnés de danses et de pantomimes avec arlequins et clowns:

Lundi le 28 M. Ricketts obtint la permission de construire sur un terrain de la couronne qui était situé dans un coin des ramparts, près de la guérite de la porte des Récollets. J'ai dessiné les plans du cirque pour les charpentiers et en ai précisé la structure. Il était conçu pour des performances diurnes, sans toit. Il fut complété en deux semaines avec arène, scène, balcons et écuries. Le bâtiment avait deux parties et un café séparait l'une de l'autre, parterre et balcons. Nous avons ouvert le 5 septembre.

Nous jouions tous les après-midi à 4 heures. Les musiciens appartenaient au 60^e régiment des Royal American Grenadiers. Les employés étaient des soldats en congé qui travaillaient au prix d'une demi-couronne par jour, ce qui était également le salaire des musiciens [...]. Mon emploi consistait à faire le clown, à pied ou à cheval, ce qui m'obligeait à faire des farces dans l'arène aussi bien qu'à jouer à cheval dans *le Tailleur de Brentford*, avec des répliques en Français, en Allemand et en Anglais (la majeure partie des habitants étant français, plusieurs allemands et quelques-uns, marchands et soldats, anglais).

J'ai simulé la chasse à courre, sauté la barre à toute vitesse sur le cheval ou à côté; j'ai sauté à cheval à travers un cerceau, joué le rôle d'un cavalier saoul et enfilé des vêtements de femme alors que j'étais

⁷³ Les Ravel se produisirent à Paris en 1828, à Londres en 1830 et à New York en 1836-1837. À Québec ils construisirent un cirque de bois qui ouvrit en mai 1840 et fut démantelé la même année. On les retrouve à New York en 1842. Mais les Ravel avaient pour prénom Angélique, Antoine, François et Jérôme, alors que ceux de Québec étaient Jean, Louis et Victor (Roy, vol. 43, 1937, p. 182; Banham, p. 103).

enfermé dans un sac porté par deux chevaux. J'ai fait la pyramide à toute allure debout sur deux chevaux pendant que M. Ricketts se tenait sur mes épaules et que M^e Hutchins se tenait dans l'attitude de Mercure sur les épaules de M. Ricketts. J'ai joué le soldat saoul à cheval, sauté le cheval-arçons, dansé sur scène, joué le rôle d'Arlequin dans les pantomimes et interprété une chanson comique à l'occasion. J'ai fait des danses et des performances sur corde. J'ai mis au point des démonstrations mécaniques avec machines et écrans. J'ai offert des feux d'artifice. Bref, j'étais acteur, régisseur, peintre, décorateur, copiste de musique, fabricant d'affiches et trésorier⁷⁴.

À la demande générale, l'installation d'été fut remplacée par une installation d'hiver dressée avec des pierres de la forteresse en ruines. Ce cirque resta longtemps dans le même quadrilatère, à l'angle sud-est des rues M^cGill et Saint-Antoine, près du Square des commissaires qui allait devenir le Marché à foin (1835) puis le Square Victoria (1860):

M. Ricketts reçut un tel encouragement des marchands et des officiers à rester pour tout l'hiver qu'en quatre semaines nous avons pu fermer notre cirque d'été et le reconstruire sur une base permanente. Nous avons été amenés à l'ériger en pierres, complètement rond avec un toit ajouré de fenêtres et un café. L'intérieur du cirque a été conçu comme celui de Philadelphie: les balcons en haut, le parterre en avant à même le sol, nos loges et l'arrière-scène sous les balcons, un grand estrade pour l'orchestre au-dessus de la porte par où entraient les chevaux. J'ai peint l'intérieur moi-même. Le dôme était bleu ciel avec cupidons et guirlandes de roses tout autour, les balcons roses, les panneaux blancs, un rideau de festons bleus et une arène délimitée par des panneaux et des piquets que reliait une chaîne d'or. La décoration

⁷⁴ J. Durang, p. 67-68. Ricketts a probablement offert, entre autres, la version de *Don Juan* où Durang tenait d'ordinaire le rôle titre et une pièce que ce dernier venait d'écrire *The Country Frolic, or The Merry Haymakers* (Chs. Durang, ch. XXXIII, 17 décembre 1854).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹⁴⁹

de la scène comprenait un paysage, un rideau, un manteau d'arlequin, des coulisses et des niches à buste armorial de chaque côté. Nous y avons présenté *le Capitaine Cook*, *Robinson Crusoé*, des arlequinades et des ballets [...] ⁷⁵.

On ne voit guère à première vue ce que les francophones pouvaient retirer comme tels de ce cirque, sauf que plusieurs spectateurs ne parlant pas anglais eurent une seconde fois la chance, après les soirées Donegani, de se familiariser avec les personnages de la commedia dell'arte. Durang donna également une leçon de choses à propos des danses amérindiennes en demandant d'assister à celles du village de Kahnawake et en les interprétant ensuite avec celles de son répertoire américain: *Pipe Dance*, *Eagle Tail Dance*, etc. Mais Durang et Ricketts rentrèrent à Philadelphie pour y clore leur saison 1797-1798 et affronter un cirque rival, l'Olympique de Pépin et Breschard ⁷⁶.

* * *

Une compagnie professionnelle dirigée par le couple Usher a tenté de s'implanter à Montréal dans le Nouveau Théâtre des Jeunes Messieurs, sur la rue Saint-Nicolas, qui venait d'être loué par William Henry Prigmore (*la Gazette de Montréal*, 28 décembre 1807; Trépanier, p. 179). Noble Luke Usher y fit sa première apparition le 27 mai suivant, dans le rôle d'Othello (*ibid.*, 26 mai 1808), et sa femme, née L'Estrange, le 29 juillet, dans le rôle de Lady Randolph

⁷⁵ J. Durang, p. 69-70; voir *la Gazette de Montréal*, 26 février 1798. Sur la rotonde de Richetts à Philadelphie: M^eNamara, p. 119-120 et Chas. Durang, ch. XXV, 22 octobre 1854. L'Olympic fut réaménagé en 1808 pour devenir l'actuel Walnut Street Theatre : *Id.*, ch. XLVIII, 1^{er} avril 1855.

⁷⁶ «Leur décision [...] était probablement dictée par la prudence. Des rumeurs commençaient à circuler sur l'arrivée imminente en cette ville d'une compagnie française de spectacles équestres et dramatiques et on savait que des négociations étaient en cours pour les installer en toute commodité [...]. Leur établissement fut construit sur une échelle de grandeur encore jamais vue à Philadelphie» (*id.*, ch. XXXIII, 17 décembre 1854). Les interprètes de drames, opéras et pantomimes de l'Olympique avaient des noms bien français : Poubelle, Jaymon [Gémond?], Douvilliers, [Du] Devant, Poignard, Saint-Marc, Léger, Savoie, Viellard...

de *Douglass* (*ibid.*, 28 juillet 1808). Cette dernière était fille d'un comédien et d'une comédienne, les «de L'Estrange», qui avaient après la Révolution française fait un bout de carrière à Londres où le directeur américain Thomas Wignell les avait engagés en 1796. Leur fille fit ses débuts à Philadelphie et c'est là, en 1800, qu'elle a épousé Usher (C. Durang, ch. XXIX, 19 novembre 1854) avant de partir avec lui prendre la direction du Boston Theatre puis du Montreal Theatre.

Avec les Usher vinrent deux acteurs dont le nom réfère à la francophonie, John Duplessis Turnbull et M. Le Gallaudet, de même que deux anciens professionnels du Covent Garden, le scénographe Noble Allport et l'acteur John Bernard, ce dernier ayant joué avec eux à Philadelphie en 1797 et les ayant suivis à Boston. Le Gallaudet prit l'affiche le même jour que madame L'Estrange-Usher, quant à Allport et Duplessis Turnbull, ils sont mentionnés pour la première fois en décembre 1808 (*ibid.*, 12 décembre 1808). John Lambert eut des mots durs pour les compagnies qu'il rencontra au Québec, mais sa tirade réfère de façon évidente à Prigmore. Les Usher trouvèrent grâce à ses yeux:

Il y eut l'an dernier une tentative d'implantation à Montréal d'une compagnie de Boston à laquelle se sont joints quelques comédiens canadiens. C'est l'embargo [américain] sur le théâtre qui les a conduits au Canada où ils pensaient à bon droit pouvoir amasser quelques dollars dans l'attente de jours meilleurs. J'ai assisté par un chaud soir d'été à une représentation de *Catherine and Petruchio* [19 mai 1808]; mais le talent des bostonais fut totalement éclipsé par la vulgarité et les erreurs d'une Catherine complètement saouïe qui avançait sur scène d'un pas chancelant et amenait l'auditoire à se contorsionner de rires, seule réaction possible pour les témoins du massacre de la pièce de notre barde immortel. Un monsieur et une dame Usher vinrent par la suite de Boston et offrirent plusieurs soirées avec un succès remarquable. J'avais vu jouer Usher à Boston où on le considérait comme un acteur de deuxième catégorie, mais il brillait au Canada comme une étoile de première grandeur. Ils se rendirent ensuite à Québec où ils offrirent plusieurs soirées sous le patronage de Sir James Craig qui,

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK151

pour la première fois, honorait le théâtre de sa présence. Le bruit court qu'avec un peu d'encouragement ils pourraient s'établir au Canada et redorer l'image ternie de Thalie et Melpomène (J. Lambert, vol. I, p. 300-301).

La salle de Québec en question, était située rue des Jardins, au-dessus de la taverne d'Armstrong. Elle porta d'abord le nom de Nouveau Théâtre puis de Théâtre du Marché à foin. John Bernard, qui y a joué en 1810, fut aussi sévère que Lambert à propos de cette salle, «minable petite pièce d'un plus que minable cabaret dont ni la forme ni le nombre de sièges ne justifiaient le nom de théâtre» (Bernard, vol. I, p. 32). Un voyageur l'a décrit de semblable façon: «C'était un immeuble n'offrant aucun attrait particulier pour la représentation, consistant tout au plus en l'étage supérieur d'une taverne où l'entrée des spectateurs était si étroite qu'en cas d'incendie on pouvait s'attendre au pire désastre» (Cockloft, p. 32). La salle de Montréal est le Nouveau Théâtre, rue Saint-Nicolas.

Le nom des Usher disparaît de l'affiche du Nouveau Théâtre après le 4 août 1808. C'est qu'à l'automne ils fondèrent le Montreal Theatre, dans une salle de 700 places aménagée au 2 rue du Collège [Saint-Paul ouest]. Mais Usher mourut prématurément. On ignore comment. Il était peut-être avec la troupe de Prigmore qui, en se rendant jouer à l'extérieur de Montréal en traîneau (Béraud, p. 27), a sombré au cours d'une de ces traversées sur pont de glace dont John Durang avait déjà fait la dangereuse expérience en se rendant à Varennes (*Memoir*, p. 76-77). Après une dernière mention du nom de Prigmore dans les journaux (*la Gazette de Montréal*, 19 décembre 1808), c'est Duplessis Turnbull qui prit la direction du Nouveau Théâtre (*ibid.*, 2 janvier 1809) et ce théâtre resta ouvert jusqu'en 1816. Quant à Madame L'Estrange-Usher, elle continua un temps à diriger son théâtre avec l'aide d'acteurs du Boston Theatre, dont John Bernard et John Mills en 1809 (Benson, p. 558). Elle loua même la salle de la taverne Armstrong de Québec, en 1810. Mais, sans doute vaincue par la critique de *Macbeth*, elle abandonna ses théâtres à Mills et rentra à Philadelphie. On a

tenté de garder Bernard, lui offrant de bâtir une salle à sa convenance, mais il préféra s'installer à Albany où il se trouvait au printemps de 1811⁷⁷.

L'épisode L'Estrange-Usher semble avoir mal fini, mais le fils aîné de John Durang, Charles, venu faire du théâtre au Québec, est loin de partager la vision méprisante des voyageurs du continent européen. Après quelques mots sur madame Armstrong, «la petite dame grassette au naturel sympathique qui tenait taverne sous le théâtre», il parle en ces termes du *Macbeth* controversé de Mills et de la façon particulière qu'avaient les Québécois de faire du théâtre un événement social:

Nous avons rencontré madame Usher après la mort de son mari. C'était à Québec, au Canada, en 1810. Elle y avait loué un théâtre où elle jouait à l'occasion avec des officiers anglais qui passaient occasionnellement leurs heures de loisirs à la garnison en interprétant «Shakspeare». Nous nous rappelons un des officiers, un lieutenant Wood, ingénieur, qui était un des principaux interprètes et un bon décorateur. Il aurait certainement pu devenir un très bon acteur s'il en avait fait profession.

Monsieur John Mills et un groupe d'acteurs du Théâtre de Montréal prirent la relève de madame Usher dans la salle de Québec à l'automne de 1810 et y firent de bonnes affaires [...].

Je dois souligner qu'à l'occasion [de *Macbeth*] le théâtre était rempli de beau monde. Le gouverneur général des provinces était là avec son épouse, une superbe jeune femme. Tous les officiers mariés étaient

⁷⁷ Le Thespian Hotel d'Albany avait été rouvert en novembre 1810. Bernard y joue dans *Hamlet* en avril 1811. Il décida d'y rester : «Mr. Bernard, formerly of Covent Gardens, and late of the Boston theatre, intends the first week of December to open a new temporary theatre in a pleasant, convenient part of the city, with a select company that shall perform such pieces as may tend to improve the minds, morals and manners of the rising generation» (*The Albany Gazette*, 11 novembre 1811; Phelps, p. 40). Il ouvrit le Green Street Theatre le 18 janvier 1813 avec l'aide de l'actrice Esther Young. Étonnamment, dans les *Retrospections* posthumes de Bernard, on omet la période d'Albany qui se termine le 16 mars 1816 (Phelps, p. 51; Bernard, p. 364).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹⁵³

présents avec leur famille, à la manière québécoise. Un déploiement raffiné comme dans les théâtres les plus superbes d'Europe s'étalait ainsi dans une simple salle à l'étage d'un édifice un peu délabré. On y avait aménagé des loges, bien sûr, mais les spectateurs pouvaient presque se donner la main d'un bord à l'autre de la salle. Les femmes, avec leurs bijoux et leurs toilettes, et les officiers avec leurs splendides uniformes écarlates décorés de galons d'argent et d'or, déployaient une formation magnifique qu'on observe rarement dans nos vastes et élégants théâtres (C. Durang, ch. XXIX, 19 novembre 1854).

Le jugement de ce jeune acteur et musicien américain — il est né en 1796 — est plus nuancé que celui des vieux routiers anglais quand il s'agit de la salle, mais leurs critiques positives concordent quand il s'agit de madame L'Estrange-Usher. Il est vrai que Duplessis Turnbull, Charles Durang, L'Estrange-Usher, Le Gallaudet et leurs collègues ont contribué à la formation d'un auditoire et aidé le théâtre montréalais en particulier à atteindre le haut niveau de reconnaissance qui fut le sien au XIX^e siècle. C'est grâce à des gens comme eux si cette ville, qui fut la cinquième des plus grandes de l'Amérique du Nord, put être un jour incluse au programme des tournées internationales. De grands artistes comme Sarah Bernhardt, Coquelin l'Aîné, Charles Dickens, Edmund Kean et Mounet-Sully y ont présenté leurs plus grandes réussites. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Duplessis Turnbull, de 1814 à 1823, complétait ses revenus en tenant buvette, étal ou taverne, puis il est parti pour Albany⁷⁸. Mills coupait les dépenses en vivant dans son théâtre:

C'est en 1809 que Mills arriva au Canada où nous avons pu le rencontrer dans une compagnie théâtrale de Montréal qui était dirigée par Allport, un peintre scénique qui se doublait d'un grand artiste-peintre. Ce théâtre était parfois ouvert, mais souvent fermé pendant des

⁷⁸ Burger, p. 219. Turnbull ouvrit, à l'enseigne de Saint-André, sur la rue Capitale en face du Vieux-Marché, une taverne qui fut remise en location par John Molson deux ans et demi plus tard (*The Montreal Herald*, 11 juin 1814 et 7 décembre 1816).

mois [...]. Les acteurs du Bas-Canada n'étaient pas nombreux. À Montréal, en 1909-1910, il y avait MM. Mills, Johnson, Horton, C. Durang, un Anglais du nom d'Anderson qui servait de souffleur, M. Turnbull qui écrivit *The Wood Demon*, M. et Mme Young [...] ⁷⁹. Le théâtre, durant cette saison-là, n'ouvrait qu'à l'occasion. Une section de la compagnie de Boston avait l'habitude de s'y rendre durant l'été, pour quelques semaines. Ce n'est que récemment que Montréal est devenue une très belle ville de théâtre. Durant la période la plus chaude de l'été, le théâtre restait fermé et Mills s'y installait avec sa famille, faisant de la salle de maquillage son salon et des loges, ses chambres [...]. Les pièces étaient jouées dans un grand entrepôt de pierre dont la partie du haut avait été convertie en salle de théâtre. C'était sur une rue déserte, dans une maison isolée (C. Durang, ch. XL, 4 février 1855).

Mills est décédé en décembre 1810. Duplessis Turnbull, après avoir perdu son théâtre et sa taverne, loua et remit en état l'ancienne salle de L'Étrange-Usher et de Mills sous le nom récupéré de New Montreal Theatre, ouvert en

⁷⁹ Esther Young est avec madame L'Étrange-Usher une des rares femmes de théâtre du Québec de ce temps dont nous connaissons un peu l'histoire. Elle est née près d'Albany vers 1792. Son père s'était installé à Montréal où elle apprit à jouer auprès d'acteurs qui devaient quitter plus tard Montréal pour Albany et l'inciter à y revenir. Bien que la guerre de 1812 semble leur avoir causé des problèmes, à elle et à Young, son mari canadien, elle s'établit finalement dans l'État de New York (Phelps, p. 45-46). À Albany, son nom apparaît pour la première fois dans une pièce dirigée par John Bernard au Thespian Theatre, le 4 novembre 1811. On la retrouve entre autres dans *Pizarro* et *The Miser*, le 29 mars 1815, avec Bernard et Moore; dans *Americans in Algiers* et *Festival of Peace*, le 31 mars 1815, avec Allen et Moore; dans *Surrender of Calais* et *Ella Rosenberg* au bénéfice de Moore, le 7 avril 1815; dans *Julius Cæsar* et *Festival of Peace* au bénéfice d'Allen, le 12 avril 1815 (*The Albany Argus*, 28 et 31 mars, 7 et 11 avril 1815; voir le 7 février 1815). Elle joue aussi dans une soirée dédiée aux femmes, *Wives as they Were, and Maids as they Are* suivie d'une farce, *The Review, Or the Wags of Windsor*, à son bénéfice et à celui de madame Placide et de mademoiselle Ellis, le 19 mai 1815 (*The Albany Register*, le 19 mai 1815).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK155

novembre 1817 (*The Montreal Repertory*, 1919, p. 142). Mais l'édifice fut endommagé par un incendie qui détruisit vingt-deux maisons en mai 1820⁸⁰.

On ne sait dans quelle mesure Duplessis Turnbull, L'Étrange-Usher et Le Gallaudet pouvaient donner des représentations en français ni si eux et leurs amis ont pu suivre l'activité sporadique des Jeunes Messieurs. À lire les récits de Charles Durang⁸¹, cela ne semble pas avoir été le cas. Leurs troupes ont bien

⁸⁰ *La Gazette de Montréal*, 10 mai 1820. Burger confond parfois les deux (p. 114). Réaménagé, l'ancien Montreal Theatre allait loger le deuxième hôtel Mansion House tenu par Pierre Martinant, en remplacement du premier, rue Bonsecours, détruit par un incendie en mars 1821 et reconstruit comme Masonic Hall. Le premier Mansion House appartenait à John Molson (Massicotte, 1928, p. 53). Le second était assez prestigieux pour que Lord Selkirk y ait eu ses appartements et que Sir Peregrine Maitland, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, y ait séjourné. On y organisait encore un banquet à Lord Dorchester et une rencontre du Beaver Club en mai 1824 quand Molson entreprit de construire sur les ruines du premier, en avril, un Masonic Hall et un Theatre Royal.

⁸¹ *Id.*, ch. XL, 4 février 1855, p. 1. Mills, un ancien du Chesnut Street Theatre de Philadelphie, fut frappé par la fièvre jaune pendant son séjour à Montréal où il mourut et fut exposé dans son théâtre pendant une tempête épouvantable. Charles Durang qui s'y trouvait a tiré de l'événement un récit gothique qui permet de comprendre à partir d'un cas extrême l'état d'esprit des comédiens étrangers devant la mort :

«La nuit d'après sa mort une violente tempête s'est levée. Nous avons veillé au corps toute la nuit. À part les enfants de Thespis, pas âme qui vive dans tout le théâtre sauf un soldat anglais [...], un jeune homme de mérite qui jouait à l'occasion et possédait un extraordinaire répertoire. Au matin, la tempête avait été si forte que nous ne pouvions ouvrir les portes du théâtre, pas même descendre dans la rue et il sonna midi avant que nous puissions obtenir de l'aide des déneigeurs [...]. Glover, notre pauvre soldat anglais, avait failli perdre la vie en sautant [d'une fenêtre de l'étage] pour aller prendre son poste à la baraque.

Nous n'avions que bien peu d'amis en ce lieu qui avait toutes les apparences d'une colonie pénale sibérienne. Montréal n'était pas une grande ville alors. Ses maisons de pierre, ses toits de tôle, ses portes et ses volets ferrés lui donnaient l'apparence d'une immense prison, et ses rues étroites obstruées par la neige étaient comme de sombres corridors menant aux portes des différentes cellules. Quelques habitants canadiens, arpentant les rues avec leurs *capots* gris, leurs bottes de cuir et leurs *bonnets rouges*, une courte pipe à la bouche, étaient les seules personnes qu'on pouvait rencontrer [...].

Le corps, quand l'heure fut venue, fut placé dans un cercueil d'acajou sur un traîneau, tiré par un cheval et suivi par une demi-douzaine d'acteurs et douze ou treize messieurs de la ville jusqu'au lieu de l'enterrement [sur le chemin Papineau...]. Comme nous passions près du *Champ de Mars*,

annoncé certains spectacles à titres français mais il s'agit dans un cas d'une pantomime (*la Gazette de Montreal*, 13 février 1809) et dans un autre de l'annonce en français d'un spectacle anglais (Burger, p. 365).

* * *

Bien que les Jeunes Messieurs n'aient cessé définitivement leurs activités qu'en 1817, c'est à une troupe venue des États-Unis en 1815 qu'on dut une certaine reprise de l'activité théâtrale francophone. Il s'agit de la Société des Jeunes Artistes dont le directeur italien, du nom d'Inglese, se donnait le titre de *manager*⁸². Ils jouèrent à Québec de mai à juillet et à Montréal d'août à octobre, offrant de rester pour l'hiver en remplacement d'une compagnie américaine qui rentrait aux États-Unis (*le Spectateur canadien*, 7 août et 9 octobre 1815). Ces Jeunes Étrangers, comme on les appelait, dont la formation ressemblait à celle donnée à l'Institut de Quesnay de Beaurepaire, présentèrent des ballets et des pantomimes mais également des drames.

champ de parade de la garnison, nous fumes rejoints par le Colonel Proctor et ses officiers. Ils suivirent à pied notre pauvre et mélancolique *cortège*. Pas un spectateur, à peine un individu solitaire, par ci par là, jetant un regard furtif ou une canadienne nous épiant par la fenêtre au moment de notre passage. C'était triste, cette immobilité soudaine, rien qu'on puisse entendre que le craquement de la neige sous nos bottes pendant que nous marchions lentement. C'était une scène intéressante. Cela tenait du roman. Il montait en nous un soudain besoin de réflexion. Il surgissait une véritable poésie du fond tranquille de notre âme.

Au moment où nous sortîmes des murs délabrés de la vieille ville française fortifiée, avec l'église de Notre-Dame et ses tours enneigées, avec la ligne des toits de maisons qu'on discernait à peine par dessus les murs, Montréal apparut comme une petite ville enfouie sous une terrible avalanche. Le son lointain d'un cor et d'un tambour qui nous venait des barraques, la rangée de militaire qui suivaient le traîneau tiré par un cheval augmentaient le caractère impressionnant de l'événement. Un ministre épiscopalien présida la cérémonie d'enterrement [...]. Les officiers en paletot bleu, avec leur fourreau à ceinture blanche, leur écharpe rouge et leur sombre bonnet à aigrette formaient un groupe pittoresque et imposant autour du pauvre comédien dont la fosse avait été creusée dans un champ de neige».

⁸² «A. Inglese, ménager» (*le Spectateur Canadien*, 20 novembre 1815); Burger, p. 141.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK157

Dans la foulée des Jeunes Artistes se situent les Amateurs Canadiens qui formèrent un «théâtre de société» et offrirent en 1815 *la Mort de César* de Voltaire et *l'Amour médecin* de Molière, en 1816 *le Barbier de Séville* de Beaumarchais et *Gilles ravisseur* de Dhell en janvier, *l'Avare* de Molière, *le Retour imprévu* de Régnard, *le Tambour nocturne* et *Deux billets* de Florian en février. Ils présentèrent *l'Avocat Patelin* de Brueys et Palaprat, *l'Enragé* et *Crispin médecin* de Hauteroche en novembre, puis *le Trésor caché* de Destouches en décembre dans l'Old Coffee House de Sullivan, rue de la Capitale, que Robert Tesseyman venait d'acheter (*The Montreal Herald*, 14 mai, 23 novembre et 28 décembre 1816).

6. Artiguenave, Blanchard, Godeau, Villalave et compagnie.

Après ce bref épisode il s'en produit quelques autres plus brefs encore. Il s'agit chaque fois de francophones en provenance des États-Unis. Il y a par exemple Artiguenave, ancien élève de Talma, qui donne des récitations publiques de scènes de Corneille à Montréal et à Québec en 1819 (Burger, p. 300), et l'équilibriste, pantomime et ventriloque Godeau, anciennement du Théâtre des Variétés de Paris, qui se produit à Montréal et à Québec de novembre 1822 à février 1824, interprétant entre autres *Crispin savetier de Montmartre* (*ibid.*, p. 311 et 314-315).

Il y eut surtout deux visites de James West, un spécialiste du spectacle équestre qui s'était joint au Théâtre Olympique de Pépin & Breschard à Philadelphie en 1816. Cela faisait un assemblage particulier, West étant immigrant d'Angleterre, Pépin issu de la colonie acadienne de Philadelphie et Breschard descendant de la noblesse française; ils créèrent le groupe Pépin & West en 1817 (C. Durang, c. XLVIII, 1^{er} avril, c. LIV, 13 mai, c. LV, 20 mai 1855). Le cirque [Pépin &] West vint au Québec en 1821. Il revint en 1823 sous le nom de West & Blanchard, James West s'étant allié à George Blanchard,

qui était apparemment d'origine suisse⁸³ et avait commencé sa carrière par des spectacles de montgolfière chez Ricketts en 1793 (*ibid.*, c. XXIII, 8 octobre 1854). Godeau, qui déclara un jour devoir se «hâter pour aller rejoindre sa troupe» (*Gazette patriotique*, 20 septembre 1823), fit sans doute partie du Théâtre Olympique ou du cirque West & Blanchard.

Les tours d'adresse de West & Blanchard se terminaient le plus souvent par une pantomime ou par une pièce⁸⁴. C'est ainsi qu'on a interprété *Barbarossa*, *Blue Beard*, *Catherine and Petruchio*, *Don Juan*, *Don Quichotte*, *El Hyder*, *Forty Thieves*, *Paul et Virginie*, *The Poor Soldier* et *Timour the Tartar*⁸⁵. Une des affiches se lisait comme suit: «la célèbre compagnie équestre va offrir d'étonnants exploits faits de performances à cheval, de danse sur corde, de marche sur fil de fer, de prouesses sur cheval-arçons et de sauts périlleux sur terre et dans les airs» (*The Montreal Herald*, 10 avril 1824). Certains interprètes venus de Philadelphie étaient anglophones, comme McDonald, Turner et West; d'autres, francophones: mesdames Blanchard, Brazier, Monier et Valteau, messieurs Blanchard Ramage et Tatin, les enfants Cécilia, Élisabeth et Guillaume Blanchard.

À Montréal, les cirques West puis West & Blanchard utilisèrent l'ancien Cirque-Royal de Ricketts mais, lors de la démolition des murs de la ville, ce dernier avait été légèrement déporté en le faisant pivoter autour de son point le

⁸³ C'est l'information fournie par John J. Blanchard, ambassadeur des États-Unis au Canada, à propos de ses ancêtres (*la Presse*, 2 octobre 1993, p. F-1). La plus ancienne mention concernant un Blanchard au Québec est celle du mariage de William Grimes Blanchard à Elizabeth Barrette (église presbytérienne Saint-Andrew, 1818). Quant à l'avocat et journaliste Jonathan Blanchard, il est né à Peterborough, New Hampshire, en 1800.

⁸⁴ *Canadian Courant*, 6 janvier 1821, p. 2; Roy, p. 642. Ils s'allièrent des artistes locaux. Mlle S. Aspinall, par exemple, qui avait étudié la danse en Europe avec Anatole Petit et Auguste Vestris et tint une école de danse à Québec de 1820 à 1836 est nommée sur des affiches de West (décembre 1824) et de Tatin (avril 1825).

⁸⁵ Le plus connu des interprètes de *Timour* (Tamerlan) était Ferdinand Durang (voir son frère C. Durang, ch. LIV and LV, 13 et 20 mai 1855). En janvier 1825, le spectacle équestre fut donné à Albany sur un terrain face au Capitole. C'est un jeune acteur local, William Duffy, né en 1803, qui interpréta *Timour* (Phelps, p. 61). Duffy allait par la suite devenir un acteur célèbre.

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹⁵⁹

plus à l'est, où se trouvaient les écuries, et il n'était plus couvert. On donnait donc les spectacles équestres dans le cirque et les drames dans une des salles de la rue Notre-Dame (Malo ou Proulx)⁸⁶. À Québec, West & Blanchard transformèrent pour les deux fonctions la salle qui était derrière l'Hôtel Malhiot⁸⁷ sur la rue Saint-Jean. On s'y rendait par un passage qui longeait l'église Holy Trinity, sur la rue Saint-Stanislas. Ce théâtre hérita lui aussi du nom de Cirque-Royal. La description qui en reste, bien qu'elle n'ait été écrite qu'après la rénovation de 1832, montre que les salles du Québec pouvaient être très belles, celle-ci s'inspirant, comme celle de Montréal, des rotondes de Blanchard et de Ricketts à Philadelphie:

Les loges sont disposés de façon à former un arc avec le parterre au centre et la scène formant la corde. Il y a deux rangées de loges. La plus basse en contient neuf. La plus haute six, trois de chaque côté d'un balcon qui occupe la partie avant et qui est beaucoup plus profond que les loges du dessous car il s'étend jusqu'au dessus du hall d'entrée qui se trouve derrière elles. La devanture des rangées de loges est peinte de couleur mouchetée ou fauve avec ajours et surmontée d'une balustrade en imitation de fer forgé [...]. Le plafond du théâtre est d'un bleu léger, avec nuages, de façon à donner une impression de ciel, ce qui produit un effet agréable. Le proscenium est de profondeur ordinaire, ce qui a l'avantage, surtout quand les acteurs sont des amateurs, d'empêcher qu'on se tienne loin de l'avant-scène.

⁸⁶ Burger, p. 354. «Le Cirque Royal a été ramené aux fins originales pour lesquelles il a été construit, ayant été loué de M. Malhiot par une troupe de performance équestre qui entend [...] s'adjoindre une compagnie de théâtre comme ce fut le cas au temps de M. Blanchard» (*Quebec Mercury*, 9 août 1828). Voir *The Montreal Herald*, 1^{er} mai 1824 et 10 juin 1826. Ce cirque était à Albany en septembre 1823 (Phelps, p. 57).

⁸⁷ Le texte anglais parle de *house*, ce qui, en contexte dramatique, équivaut à *playhouse* et se traduit «théâtre». Malhiot construisit son hôtel et son théâtre avec de l'argent emprunté au juge Jonathan Sewell qui dut plus tard les racheter du syndic qui les avait saisis (Roy, *BRH*, vol. LII, p. 641-643, citant le *Quebec Mercury* des 18 juillet 1824 et 9 août 1828). Il s'agit peut-être de François Malhiot, marchand, qui fut élu député à ce premier Parlement de 1792 dont les procédures initiales sont attribuées à Sewell (Vaugeois, p. 145 et 150).

Entre les piliers du proscenium se trouve un rideau vermeil peint à l'huile par M. Legaré, avec les armes royales au milieu. Une décoration semblable [...] a été placée au-dessus de la loge centrale qui a été aménagée pour le gouverneur et a aussi été décorée d'un coquet petit rideau. Les portes de la scène sont larges et solides, peintes en blanc avec des panneaux rehaussés de dorures; au-dessus de chacune se trouve une fausse loge d'où on peut, semble-t-il, communiquer avec la scène pour venir en aide à un acteur, etc. Au centre du plafond, au-dessus du proscenium, il y a une étoile dorée, l'étoile du savoir dispersant le nuage des préjugés qui s'estompent sous l'effet de ses rayons. Les feux de la rampe sont des lampes à l'huile; on doit en ajouter d'autres car la scène était plutôt sombre. La salle est éclairée de chandelles posées dans des appliques murales qui sont disposées par paires sur les panneaux de la rangée des loges du haut et du balcon. Il était intentionnel de projeter la plus grande partie de la lumière sur la scène et de laisser la partie du théâtre réservée à l'assistance dans une certaine obscurité comme cela se fait dans les théâtres d'Europe.

Les sièges des musiciens de l'orchestre donnent vers le centre où se trouve celui de leur chef.

Le fond de scène représente une colonnade avec une terrasse de pierres à laquelle mènent quelques marches. Au centre de la terrasse, sur un piédestal, se tient une sculpture de Shakespeare en costume élizabéthain. Chaque côté des marches, en position assise, il y a les muses de la tragédie et de la comédie avec les emblèmes appropriés. À travers les colonnes on aperçoit un beau paysage avec des arbres et un étang sur une perspective de montagnes. Le tout fait un tableau agréable qui est l'œuvre de M. Triaud et de son assistant, M. Schinotti.

Les autres peintures scéniques sont des mêmes artistes et valent la mention, particulièrement la scène de rue représentant une partie du square Charter House de Londres, ce qui évoque d'agréables souvenirs aux anciens de Old Carthusian House (*The Quebec Mercury*, 16 février 1832).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK¹⁶¹

Ce reportage omet un détail: l'un des fonds de scène représentait la bataille de Waterloo, ce qui en dit long sur les sentiments d'un certain nombre de Québécois d'alors relativement à une France qui n'était plus monarchique (*la Gazette de Québec*, 21 novembre 1825). On n'en indique pas l'auteur mais il est peu probable qu'il s'agisse de François Baillargé qui était plutôt sympathique aux idées françaises nouvelles et qui s'est permis dans son journal intime de dessiner le bonnet phrygien de la révolution de 1789 en marge de ces mots: «1792 est la première année libre de ce pays» (Vaugois, p. 112).

West & Blanchard ont donné une série de spectacles qui, à Québec, ont duré jusqu'au 3 avril 1826 (Roy, p. 642-651). Ils se firent également, en novembre 1824, les producteurs d'une autre compagnie, le Picturesque Theatre de Jose Villalave. West & Blanchard occupaient le Cirque-Royal de Québec pendant que le Picturesque occupait celui de Montréal qu'ils avaient entièrement remonté, lui redonnant une scène et un toit comme au temps de Ricketts. On put alors offrir dans un même lieu, comme à Québec, les spectacles de cirque et les pièces de théâtre⁸⁸. Villalave avait l'expérience, venant tout juste de construire une rotonde d'été à Albany où il avait tenu l'affiche du 17 juin au 19 juillet 1824. Une de ces affiches donne une idée de ce que pouvaient être les spectacles de Montréal et de Québec:

Au début, il y a une telle variété de scènes qui sont présentées et de métamorphoses et de danses qui sont exécutées que l'espace nous manque pour les décrire.

Puis un nuage descend et couvre la scène. Quand il se lève, on aperçoit le magnifique Temple de l'immortalité où apparaissent le buste

⁸⁸ «[...] much praise is due to the Managers for their enterprise in erecting so neat an edifice, and which, when finished, will really be a handsome establishment. There are, however, some little defects which could be more easily remedied now while the building is in an unfinished state, than hereafter. The proximity of the Box Office to the Pit entrance is a fault, as the constant crowd of the lower classes round the spot renders it extremely unpleasant to procure tickets there, and particularly when a gentleman is *a la cicisbe*» (*Canadian Courant*, 9 juillet 1825). Il est à Québec du 1^{er} juin au 26 septembre 1825.

de Washington, sa tombe, etc. Vient ensuite une danse splendide de Zéphirs interprétée avec grâce et élégance par quatre couples.

Parmi les démonstrations il y aura une scène nouvelle, préparée spécialement pour l'occasion, intitulée «l'Esprit de la peinture et de la musique». On verra toute une gamme de tons changeant avec la musique, des plus foncés aux plus pâles.

La dernière vue est celle de Constantinople au clair de lune, avec les maisons illuminées et le Bosphore couvert de vaisseaux innombrables et variés qui lèvent les voiles et tirent une salve de salutation qui leur est rendue par les batteries turques.

Cette scène se transforme en tempête, avec des vagues furieuses en mouvement et un navire en détresse qui lutte contre l'orage. Il est frappé par la foudre et détruit. Arlequin saute dans une barque pour se sauver mais il est submergé et avalé par une baleine. On verra alors son âme monter vers les nuages (Phelps, p. 59-60).

À cette description d'un spectacle produit par Villalave aux États-Unis s'en ajoute une autre de Montréal. Il s'agit de «l'ascension solennelle d'une montgolfière illuminée qui partira du bas du théâtre et montera jusqu'au 'paradis' avec trois personnes à bord, deux dans un panier suspendu au ballon et une troisième au sommet, se tenant sur la tête» (*Canadian Courant*, 12 mars 1825). On crut bon rassurer les gens qui se targuaient de morale et de religion qu'ils pouvaient se présenter sans hésiter⁸⁹.

Conclusion: les héritiers de 1789.

On peut se demander s'il y avait une astuce de la part de Murray, Carleton et Haldimand à faire ou laisser venir au pays tous ces gens de cirque d'origine

⁸⁹ *Canadian Spectator*, 27 novembre 1824. Également : «It may be said that this amusement is one in which our citizens of all religious persuasions can join. And as the Roman Catholic portion of our inhabitants do not approve of Dramatic representations, the establishment of a Circus we think will be popular, and we hope that it may be so» (*Canadian Times*, 9 mai 1823).

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK163

française, suisse ou wallonne qui faisaient carrière dans les colonies britanniques et dont les performances théâtrales — sauf celles de 1765 — étaient le plus souvent données en anglais. C'est un anglophone qui a formulé cette interrogation: «Il a été avancé par les partisans de cette tactique [*scheme*], et de façon sans doute vraisemblable, que la partie cirque de l'établissement pourrait servir de voie d'accès à nos amis canadiens qui ne seraient pas amateurs de théâtre» (*Canadian Courant*, 13 novembre 1824, p. 2). Il parlait de l'expérience de West & Blanchard à Montréal en 1823 alors qu'on offrait des pièces de théâtre en programme double avec les tours d'adresse⁹⁰. Le *Quebec Mercury* fut on ne peut plus clair là-dessus, tenant des propos qui préfiguraient ceux qu'allait tenir Durham:

S'il était possible, par le biais d'un théâtre anglais bien agencé, d'attirer quelques Canadiens français aux représentations de certaines de nos plus belles pièces, on en tirerait des effets indubitablement salutaires, le but étant d'en faire partager les sentiments dans la plus grande des unissons avec nos cœurs britanniques. Pour encourager pareille fréquentation et en faire valoir les conséquences bénéfiques, je suggère qu'on porte une attention spéciale à la présentation de décors appropriés et frappants. Pareil projet ne devrait pas sembler insignifiant ou frivole si on considère que les premières choses qui furent imitées par les Canadiens furent nos tenues vestimentaires et nos bonnes manières. Mais j'irai encore plus loin, jusqu'à dire que si les Canadiens français étaient à l'occasion attirés vers nos théâtres, par goût de la nouveauté ou par attrait pour les décors et la musique, ils pourraient être à un tel point portés, malgré une connaissance impar-

⁹⁰ Ce cirque et ses dépendances apparaissent sur une carte de 1798 relative aux empiètements sur les terres de la couronne et de 1810 sur l'aménagement des espaces libérés par la démolition des fortifications. Il était situé entre la rue Saint-Jacques et la ruelle des Fortifications, à l'est de la rue M^cGill, exactement comme l'avait décrit John Durang (voir ci-dessus, p. 147). Après la démolition de la forteresse, on eut accès au cirque par la rue Saint-Antoine autant que par les rues M^cGill ou Saint-Jacques.

faite de l'Anglais au départ, à faire du progrès dans notre langue — ce serait un effet naturel de la curiosité — qu'ils en viendraient bientôt à partager les bienfaits de notre théâtre» (16 février 1832).

La tactique ne semble pas avoir fonctionné, même si West & Blanchard ont été encouragés en 1824 à transformer en Cirque-Royal le théâtre de l'Hôtel Malhiot pour mieux parvenir à leurs fins, même si Villalave fut également encouragé à refaire à Montréal aux mêmes fins le vieux Cirque-Royal qu'on avait déplacé (*The Montreal Herald*, 1^{er} mai 1824; Burger, p. 114 et 373). Les Canadiens, humiliés durant de nombreuses années par l'embargo sur les troupes de France, ont quand même pu voir des pièces françaises produites avec l'aide de professionnels francophones en provenance des provinces britanniques.

L'activité théâtrale française était d'ailleurs telle qu'il est surprenant de lire le commentaire suivant qui figure au rapport de Lord Durham en 1839:

Malgré qu'ils soient descendants des gens de ce monde qui aiment et cultivent le plus la littérature dramatique — malgré qu'ils vivent sur un continent où presque chaque ville, grande ou petite, a un théâtre anglais, la population française du Bas-Canada, coupée des gens qui parlent sa langue, ne peut soutenir de scène nationale (vol. II, p. 294-295).

Il est vrai qu'une partie du théâtre français qu'on a pu voir en Bas-Canada a été produite sous la direction d'artistes venus de l'extérieur et que la situation politique s'est détériorée en 1837-1838. Mais ce que Durham ne dit pas, c'est que les officiers français qui étaient susceptibles de jouer étaient probablement retournés en France et que les acteurs et gens de lettres francophones qui sont venus des pays britanniques mais avaient des idées républicaines ou favorables au Congrès, comme De Sales Laterrière, Du Calvet, Jautard, Mesplet ou Quesnel, furent mis en prison, sans compter André et Bonne qui passèrent

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK165

plusieurs mois incarcérés chez les Américains — le premier fut même exécuté — pour avoir défendu les positions britanniques.

Durham n'a pu prévoir non plus qu'en 1839, l'année de son rapport, la présentation de *la Mort de Cesar*, sous la direction d'un ancien pasteur américain né en Suisse et favorable au Congrès, Napoléon Aubin, se ferait sous la haute surveillance de la police. Il n'a pas prévu que les séances seraient suivies d'une pièce sur les financiers et d'une autre sur les travailleurs, ni qu'elle serait jouée par la troupe du syndicat de l'imprimerie qui venait de fonder une des toutes premières unions de métiers du Canada.

Retenons principalement trois choses. En premier, qu'à certains francophones en provenance des États-Unis nous devons des sociétés de théâtre, des salles, des décors, le premier journal de Montréal, la première opérette et la première édition de pièce au Canada, et plus d'une demi-douzaine d'écoles d'arts plastiques, danse, littérature, musique et théâtre ouvertes par Bellair, Bossieux, Collier, Dulongpré, Élant, Lefebvre, Moreau Mechtler et Tatin (Burger, p. 68, 150, 302-303 et 314-315). C'est une contribution remarquable de la part de membres des communautés calvinistes et huguenotes et des réfugiés de France et de Saint-Domingue qui remontèrent l'axe Manhatte/Hochelaga.

En deuxième, que la pantomime à l'italienne a occupé au Québec du XVIII^e siècle une place considérable, succès qui s'explique par la rareté du public qu'il fallait regrouper malgré sa répartition en trois langues, anglais, français et allemand. Même à l'intérieur d'une langue il y avait des particularités régionales quand ce n'était pas des dialectes, comme le démontre ce décorateur qui prononçait «medisint» et «boune». Arlequin, Crispin, Sganarelle et Scapin étaient régulièrement à l'affiche et certaines œuvres dont il existait un traitement classique étaient parfois présentées en version pantomime. Il n'est d'ailleurs pas négligeable pour l'histoire du théâtre de découvrir que la *commedia dell'arte* qui s'était développée à Londres s'est transportée dans les provinces britanniques bien avant la Révolution française. Pas négligeable non plus de constater que la révolution de Saint-Domingue a chassé en 1791 trois grands acteurs de la Comédie Italienne qui s'y étaient réfugiés après la Révolution française et durent

fuir avec leur troupe vers les communautés françaises des États-Unis: Placide Bussart à Charleston, Francisque Dumoulin à New York et Louis Tabary à la Nouvelle-Orléans. Il est difficile de mesurer si l'influence de ces trois grands comédiens s'est étendue jusqu'au Québec, mais les troupes qui remontèrent l'axe New York/Montréal après 1791 avaient vu Francisque et Placide à l'œuvre.

En troisième, que l'épisode des Jeunes Messieurs, de 1780 à 1817, constitue un des très beaux moments du théâtre québécois. Les fondateurs du groupe en 1780 ne sont pas tous identifiés, mais l'implication de ceux qu'on connaît dans la défense du fort Saint-Jean nous laisse deviner que les autres sont ceux qui répondirent au même appel, les jeunes seigneurs ou fils de seigneurs de Boucherville, Fossambault, Longueuil, Lotbinière, Terrebonne... Les sociétaires de 1789 sont mieux connus. Ces jeunes «oisifs» ont été publiquement dénoncés parce que, résidant dans les demeures que leurs parents possédaient en ville, ils n'avaient pour toute tâche qu'à se perfectionner en arts et en lettres. Ils ne firent pas si mal pourtant, puisqu'on leur doit non seulement la fondation de la première compagnie de théâtre mais des hauts-faits militaires, une participation active à la mise en place du premier parlement et des premières écoles publiques, à la sauvegarde du code civil et du français comme langue nationale. Notre théâtre aura rarement rempli de façon aussi pleine ses fonctions culturelles et sociales.

André-G. Bourassa

N.B.: Les traductions sont de nous.

Bibliographie

ANDRÉ, Jean (John), «Relation du siège de Saint-Jean, Canada, commandée par sir Chas Preston», dans Arthur G. DOUGHTY, «Documents relatifs à la reddition du fort Saint-Jean et du fort Chambly», *Rapport concernant les travaux des Archives publiques pour les années 1914 et 1915*, Ottawa, J. de L. Taché, Imprimeur du Roi, 1917, p. 21-27. Traduction du document

LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK167

- MG23B10. Comprend un plan topographique du fort Saint-Jean (plume, encre et aquarelle).
- BAIRD, Charles W., *History of the Huguenot Immigration to America*, [New York, Dodd and Mead, 1885], Baltimore, Regional Publ., 1966, 2 vol.
- BANHAM, Martin éd., *The Cambridge Guide to World Theatre*, Cambridge, C.U.P., 1988.
- BÉRAUD, Jean, *350 ans de théâtre au Canada français*, Montréal, le Cercle du livre de France, «l'Encyclopédie du Canada français», n° 1, 1958.
- BLACKBURN, Roderic H. et Ruth PIWONKA, *Remembrance of Patria. Dutch Arts and Culture in Colonial America, 1609-1776*, Albany, Albany Institute of History and Art, 1988.
- BORDMAN, Gerald, *The Concise Oxford Companion to American Theatre*, New York / Oxford, O.U.P., 1987.
- BOURASSA, André-G., et Jean-Marc LARRUE, *les Nuits de la «Main». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)*, Montréal, Vlb éd., 1993.
- BRODHEAD, John Romeyn, *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York; Procured in Holland, England and France*, Albany, 1856, 4 vol.
- BROCKETT, Oscar G., *History of the Theatre*, 3^e éd., Boston/London/Sydney/Toronto, Allyn & Bacon, 1978.
- BURGER, Baudouin, *l'Activité théâtrale au Québec, 1765-1825*, Montréal, Parti pris, 1974.
- BURGOYNE, John, *Dramatic and Poetic Works*, Londres, 1807, 2 vol.
- CASGRAIN, Philippe-Baby, *la Vie de Joseph-François Perrault surnommé le père de l'éducation du peuple canadien*, Québec, C. Darveau, 1898.
- CHINARD, Gilbert, *les Réfugiés huguenots en Amérique*, Paris, Les Belles-Lettres, 1925.
- COCKLOFT, Jeremy, *Cursory Observations Made in Quebec, Province of Lower Canada, in the year 1811*, n^{le} éd., Ottawa, Mortimer, 1960.
- CORVIN, Michel, éd., *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Paris, Bordas, 1991.
- DE LAGRAVE, *Fleury Mesplet, 1734-1794, diffuseur des lumières au Québec*, Montréal, Patenaude, 1985.

- DEROME, Robert, Paul BOURASSA et Joanne CHAGNON, *Dulongpré. De Plus près. A Closer Look*, Montréal, Musée M^cCord d'histoire canadienne, 1988.
- DOUCETTE, Leonard E., *Theatre in French Canada: Laying the Foundations, 1606-1867*, Toronto, T.U.P., «Romance Series», n° 52, 1984.
- DURANG, Charles, *The Philadelphia Stage, from 1749 to 1821, Partly Compiled from the Papers of His Father, the Late John Durang, with Notes by the Editor*, coupures du *Sunday Dispatch* of Philadelphiarecueillies et classées par l'auteur. Library Co. of Philadelphia, 3 vol.
- DURANG, John, *The Memoir of John Durang, American Actor, 1785-1816*, Alan S. Downer éd., Pittsburgh, U.P.P., 1966.
- DURHAM, John George LAMBTON, Lord, «Report on the Affairs of British North America», *British Parliamentary Papers*, 1839; Charles P. Lucas éd., Oxford, 1912, 3 vol. Reed.: N.Y., Augustus M. Kelly Publ., 1970.
- DURHAM, Weldon B. éd., *American Theatre Companies, 1749-1887*, N.Y., Greenwood P., 1986.
- EVEREST, Allan S., *Moses Hagen and the Canadian Refugees in the American Revolution*, Syracuse, S.U.P., 1976.
- FAUTEUX, Ægidius, «Jacques-Clément Herse», *Bulletin des Recherches historiques*, vol. XXXV, n° 4, avril 1929, p. 220.
- FOUCHER, Antoine, *Journal* (18 septembre-19 novembre 1775), *BRH*, vol. XL, p. 138-150 et 197-217.
- GODBOUT, Archange, dir., *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, Montréal, S.G.C.F. Ici: *M.S.G.C.F.*
- HALPENNY, Frances et Jean HAMELIN, éd., *Dictionnaire biographique du Canada*, Toronto, Toronto U.P. / Québec, P.U.Laval, 1966-, 12 vol. Ici: *DBC*.
- HARE, John, «Panorama des spectacles au Québec: de la Conquête au XX^e siècle», in Hélène BEAUCHAMP, Bernard JULIEN et Paul WYCZYNSKI, éd., *le Théâtre canadien français*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», n° 5, 1976, p. 60-107.
- HIGHFILL, Philip H. Jr., Kalman A. BURNIM & Edward A. LANGHANS, *A Biographical Dictionary of Actors, Actresses, Musicians, Dancers,*

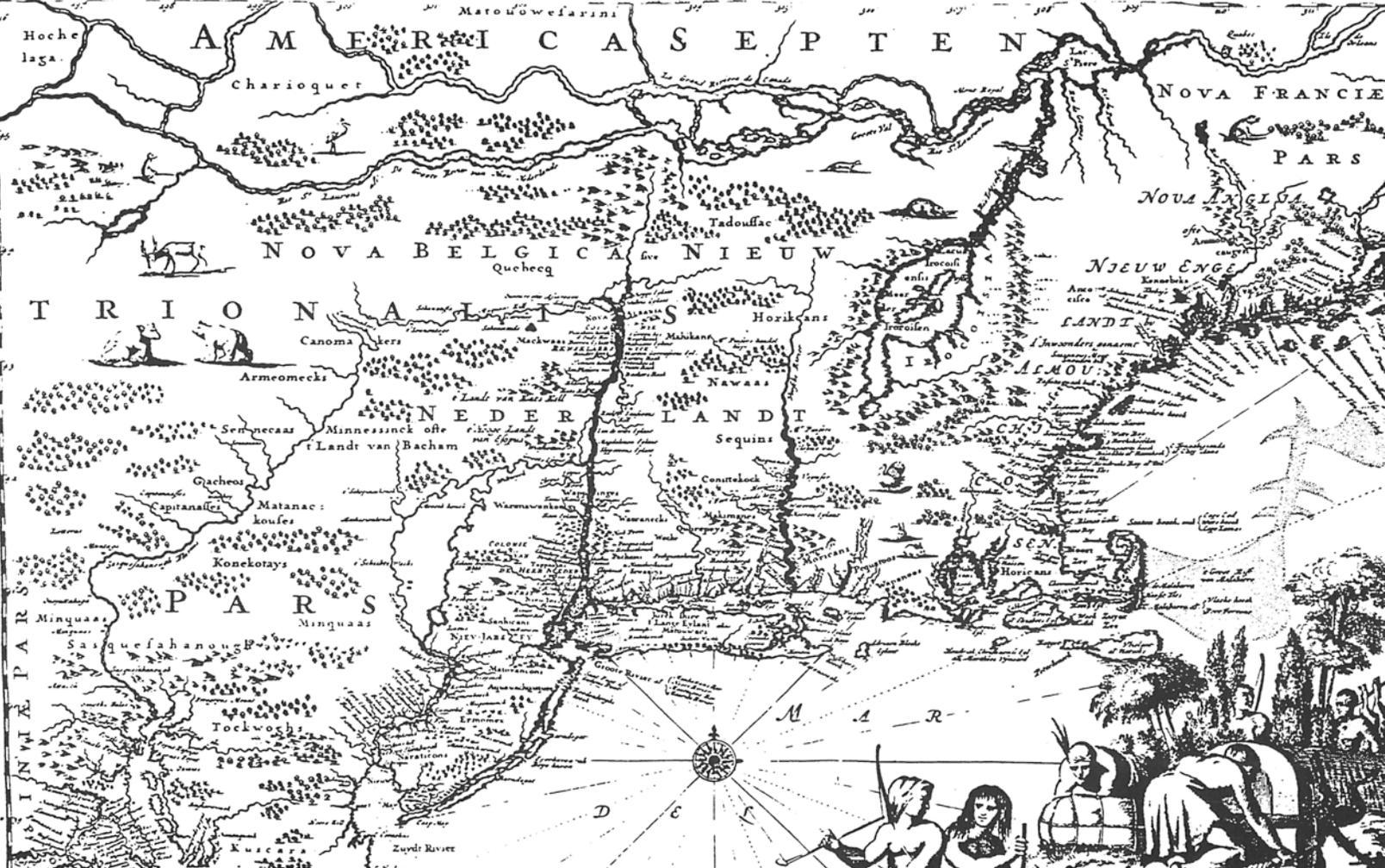
LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK169

- Managers & Other Stage personel in London, 1680-1800*, Carbondale, Southern Illinois U.P., 1973, 14 vol.
- LACOURSIÈRE, Jacques, et Denis VAUGEOIS, *Canada / Québec, synthèse historique*, 2^e éd., Montréal, Renouveau pédagogique, 1978.
- LACY, Robin Thurlow, *A Biographical Dictionary of Scenographers; 500 B.C. to 1900 A.D.*, New York, Westport, Conn, London, Greenwood Press, 1990.
- LAFLAMME, Jean, et Rémi TOURANGEAU, *l'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979.
- LAMBERT, John, *Travels through Lower Canada and the United States of North America, in the Years 1806, 1807, 1808*, London, Gillet, 1810, 3 vol.
- LAMBERT, Phyllis, et Alan STEWART, *Montréal ville fortifiée au XVIIIe siècle*, Montreal, Centre canadien d'architecture, 1992. Reprend le plan topographique des redoutes du fort Saint-Jean par Jean André.
- LÉPINE, Luc, *Dictionnaire biographique des officiers de milice du Bas-Canada durant la guerre de 1812*, Pierrefonds, 1993 (manuscrit).
- MALCHELOSSE, Gérard, «Deux régiments suisses au Canada», *Cahiers des Dix*, vol. II, 1937, p. 261-296.
- MANIGAULT, Ann Ashby, «Extracts from the Journal of Ann Manigault», with Notes by Mabel L. Webber, *South Carolina Historical and Genealogical Magazine*, vol. 20, 1919, p. 57-210, et vol. 21, 1920, p. 59 et s.
- MASSICOTTE, Édouard Z., «Le théâtre et les lieux d'amusement à Montréal», *l'Annuaire théâtral*, 1908-1909, p. 83-96.
- MASSICOTTE, Édouard Z., «1800 à 1850: vieux théâtres de Montréal. Anecdotes et archéologie», *la Revue populaire*, vol. II, n° 7, juillet 1909, p. 63-69.
- MASSICOTTE, Édouard Z., «Un théâtre à Montréal en 1789», *Bulltetin des recherches historiques*, vol. XXIII, n° 6, juin 1917, p. 191-192; «Jacques Clément Hersé», n° 8, août 1917, p. 239; «Le premier théâtre de Montréal?», n° 12, décembre 1917, p. 373-376; «La famille de Joseph Quesnel», n° 11, novembre 1917, p. 339-342; «Jean De Lisle et Guillaume De Lisle», vol. XXV, n° 5, mai 1919, p. 150-152, et «Le théâtre à Montréal en 1787», p. 154; «La famille Jean de Lisle de la Cailletterie», n° 6, juin 1919, p. 175-186; «Le peintre Dulongpré», vol. XXVI, n° 5, mai

- 1920, p. 149; «Le théâtre à Montréal en 1816», n° 7, juillet 1920, p. 256; «Les spectacles à Montréal», vol. XLV, n° 8, août 1939, p. 248-250. Ici: *B.R.H.*
- MASSICOTTE, Édouard Z., «Hôtelleries, clubs et cafés à Montréal de 1760 à 1850», *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 3^e série, t. XXII, section I, mai 1928, p. 37-61; «Recherches historiques sur les spectacles à Montréal de 1760 à 1800», *ibid.*, t. XXVI, section I, 1932, p. 113-122.
- MASSICOTTE, Édouard Z., «Le théâtre à Montréal à la fin du XVIII^e siècle. Un théâtre dans l'ancienne résidence des Jésuites», *la Revue moderne*, vol. XIV, n° 6, avril 1933, p. 5.
- M^cNAMARA, Brooks, *The American Playhouse in the Eighteenth Century*, Cambridge, Harvard U.P., 1969.
- MICHAUD, Ginette, «De la 'Primitive Ville' à la Place Ville-Marie: lecture de quelques récits de la fondation de Montréal», in Pierre NEPVEU et Gilles MARCOTTE, *Montréal imaginaire*, Montréal, Fides, 1992, p. 13-95.
- NOISEUX-GURIK, Renée, «À la recherche des peintres scéniques du Monument-National», *les Cahiers de la Société d'histoire du théâtre du Québec*, vol. I, n° 1, septembre 1990, p. 5-23.
- ODELL, George C. D., *Annals of the New York Stage*, New York, AMS Press, 1970 (1927), 15 vol..
- PHELPS, Henry Pitt, *Players of a Century. A Record of the Albany Stage*, 2^e éd., N.Y., Edgar S. Werner, 1890. La collection Phelps se trouve aux National Archives de New York, à Albany.
- RANKIN, Hugh F., *The Theatre in Colonial America*, Chapel Hill, U. of N.C.P., 1965 (1960).
- ROBERTSON, J. ROSS, *The Diary of Mrs. J. G. Simcoe Wife of the First Lieutenant-Governor of the Province of Upper Canada, 1792-1796*, Toronto, Briggs, 1911.
- ROY, Pierre-Georges, «René-Louis Chartier de Lotbinière», *Bulletin des recherches historiques*, vol. XXXIII, n° 5, mai 1927, p. 257-282; «Le Cirque Royal ou Théâtre Royal», *ibid.*, vol. XLII, n° 11, 1936, p. 641-666. Ici: *B.R.H.*

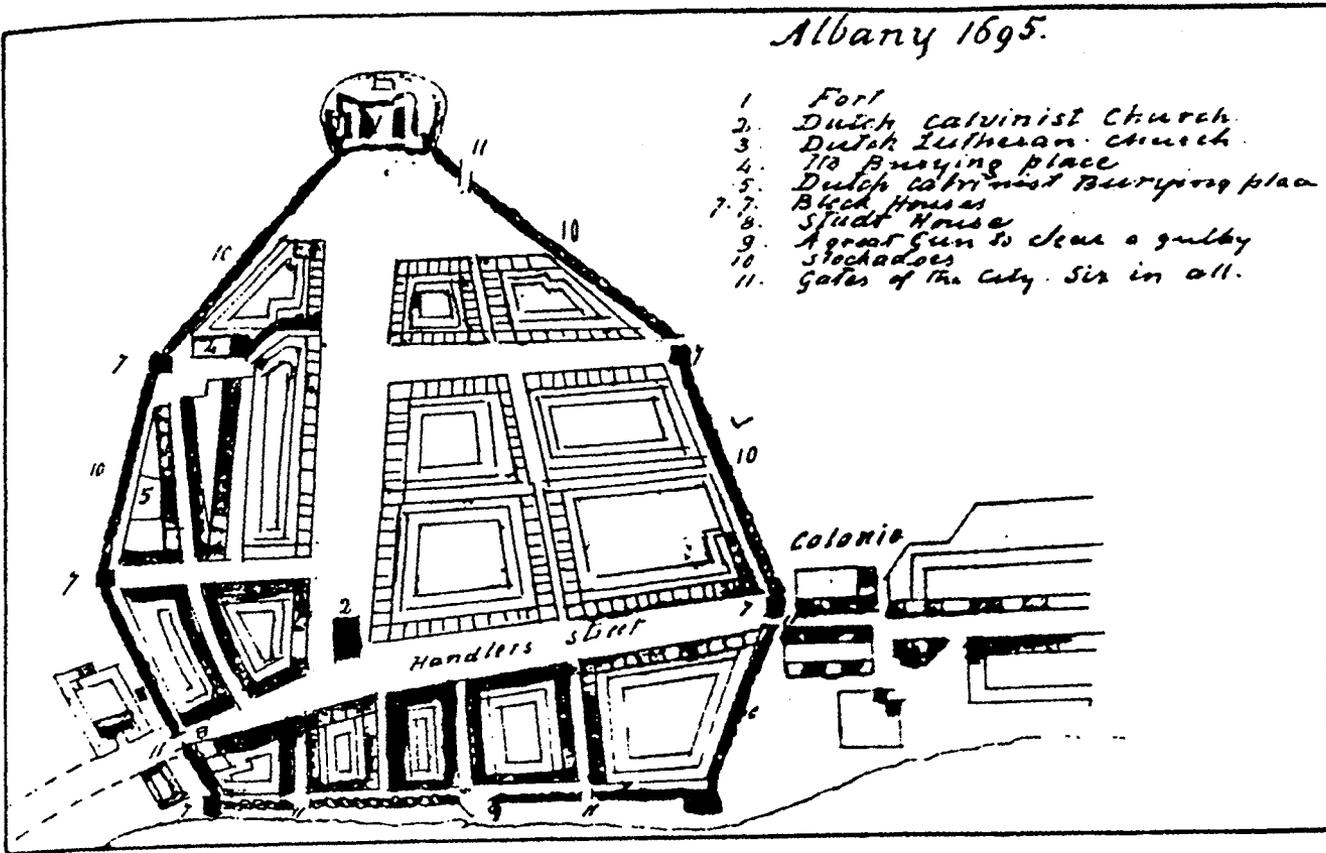
LA CULTURE FRANÇAISE DANS L'AXE MONTRÉAL/NEW YORK171

- SEACORD, Morgan H., *Biographical Sketches and Index of the Huguenot Settlers of New Rochelle, 1687-1776*, New Rochelle, The Huguenot and Historical Assoc. of New Rochelle, 1941.
- TREMAINE, Marie, *A Bibliography of Canadian Imprints, 1751-1800*, Toronto, T.U.P., 1952.
- TRÉPANIÉ, Léon, *les Rues du Vieux-Montréal*, Montréal, Fides, 1968.
- VAUGEOIS, Denis, *Québec 1792. Les acteurs, les institutions et les frontières*, Montréal, Fides, 1992.
- WALDO, Lewis P., *The French Drama in America in the Eighteenth Century and its Influence on the American Drama of that Period, 1701-1800*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1942.
- WILCOXEN, Charlotte, *Seventeenth Century Albany. A Dutch Profile*, Albany, Albany Institute of History and Art, 1981.
- WINTHROP, Sargent, *The Life of Major André, Adjutant General of the British Army in America*, N.Y., Appleton & Co., 1871.



Carte d'après Jan Jansson, circa 1650, publiée par Arnoldus Montanus dans *De Nieuwe Onbekenda Weereld of Beschriding van America*, Amsterdam, Jacob Meurs, 1671. Archives de l'État de New York, Albany.

NOVI BELGII
 Quod nunc NOVI JORCK vocatur.
 NOVAE ANGLIAE & PARTIS
 VIRGINIAE
 Accuratissima et Novissima
 Delincentio.



Plan d'Albany en 1695. Albany Institute of History and Art. Flamands luthériens et wallons calvinistes ont église et cimetière distincts.

À droite, Auberge du Chien d'Or à Québec (détail). L'agrandissement de l'enseigne provient d'une carte postale publiée en Grande-Bretagne par The Valentine & Sons Publ. Co. et expédiée en juin 1911.



SPECTACLE NOUVEL et DIVERTISSEMENT PUBLIC.

LES VILLAGROISÉS Canadiennes, Nouvelles Sujettes de sa Majesté Britannique d'un certain canton de la Province de Québec, donneront une Fête, et feront représenter en l'honneur de leur Seigneur, le Lundi dix-huit Novembre prochain, une pièce nouvelle intitulée *Les Fêtes Villagroisés* COMEDIE, en un Acte, qui sera suivie d'un Ballet de Bergers et de Bergeres, et précédée d'un compliment au Seigneur leur Patron et Protecteur; entre la Comédie et le Ballet il y aura une Cantate et un Duo, qui seront chantés par le Sieur Colin et la Demoiselle Nina, fameux Musiciens du Canada; cette dernière chantera seule un morceau choisi de l'Opera des amours de Venus; ensuite il y aura trois danses de caractère, le Sieur Dominique dansera l'Harlequinade, le Sieur Silva, la Matelote Hollandoise, et le Sieur Griois, la Chinoise, tous trois grands danseurs, qui ont toujours été applaudis dans cette partie de l'Amérique Septentrionale; L'Orchestre et la Symphonie seront composés de toutes sortes d'instrumens très harmonieux jusqu'à une Cornemuse; le tout sera terminé par un grand Bal dans le meilleur ordre que faire se pourra, on y trouvera toutes sortes de rafraichissemens pour que tous le monde soit content; on fera en sorte que Bacchus et Venus s'accordent ensemble à fin que les plaisirs ne soient pas troublés.— Le zèle avec lequel les Bergeres de cette côte se prêtent pour rendre cette fête brillante, leur a fait mettre toute leur industrie à l'imitation des Bourgeois de Québec, à rassembler et joindre ensemble quatre granges en peu de tems, pour faire une jolie salle de Comédie et de Bal, et des cabinets pour la commodité; et à fin de contribuer à la dépense de cette fête galante les Bergeres ont bien voulu abandonner les revenus d'une année de leur superflus.— Les paroles de la Comédie sont composées par le Sieur Lanoux, célèbre Poète du Canada, et la musique de la Cantate et du Duo par le Sieur Zeltot grand musicien. Le Spectacle commencera à cinq heures du soir; le Public sera averti trois jours avant de l'endroit où la fête se donnera, qui sera dans la côte; pour prévenir les desordres on entrera dans la maison de divertissement à l'enseigne des plaisirs par la porte de devant, et on en sortira par la porte de derrière.— Personne n'y sera admise sans un billet qui coûtera 24ll. qu'il faudra payer au receveur des consignations des menus plaisirs; le nombre des billets sera de cent; on est prié de souscrire au plutôt pour faire les arrangemens de la fête, à moins qu'on n'aime mieux donner l'argent aux pauvres; on distribuera gratis vingt billets pour les Demoiselles qui n'ont pas le moyen de se divertir et qui en ont envie.

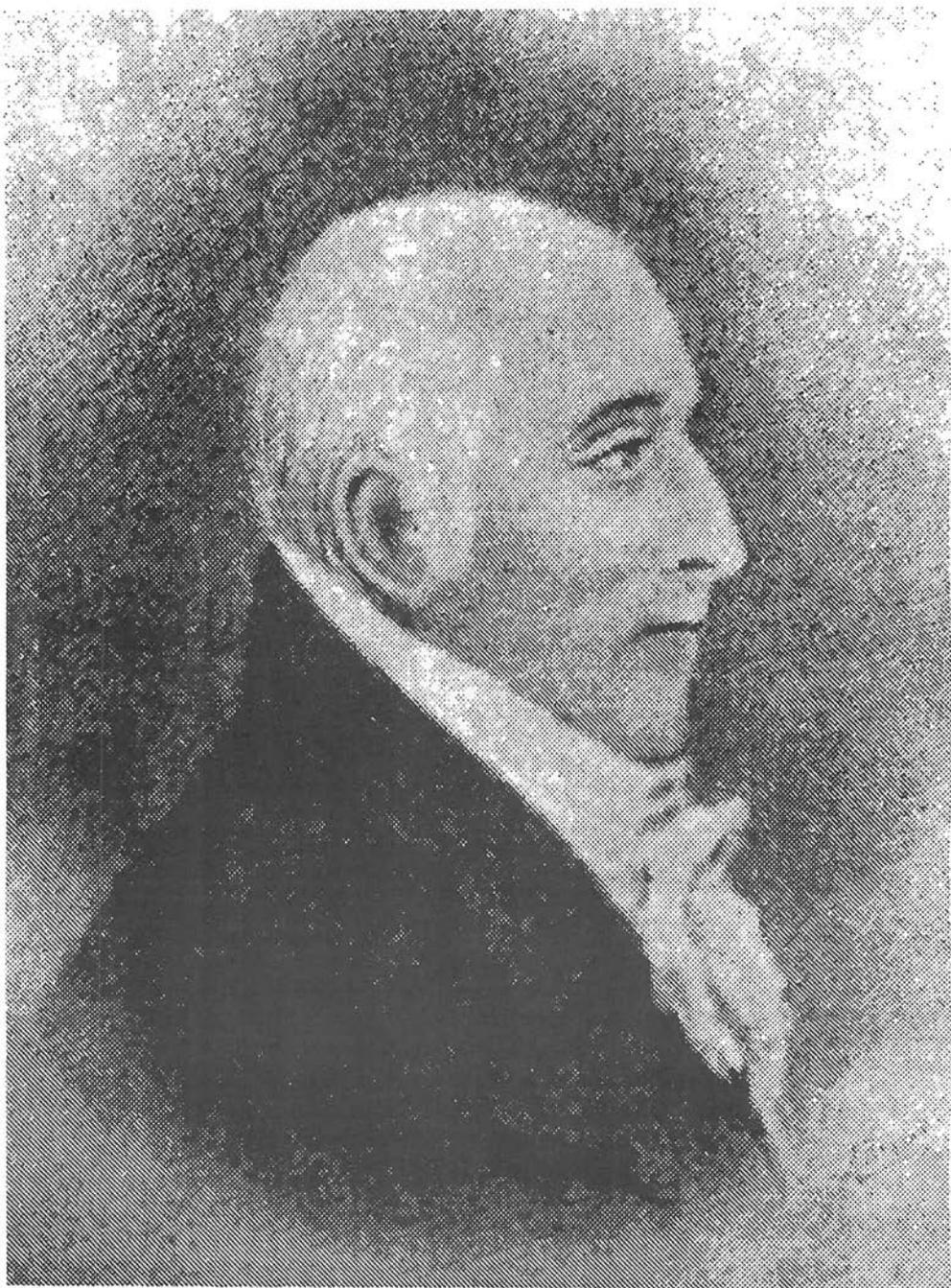
La Gazette de Québec, 24 octobre 1765.

Par Permission de Son Excellence Monseigneur le GOUVERNEUR, et de Messieurs les Magistrats de cette Ville,

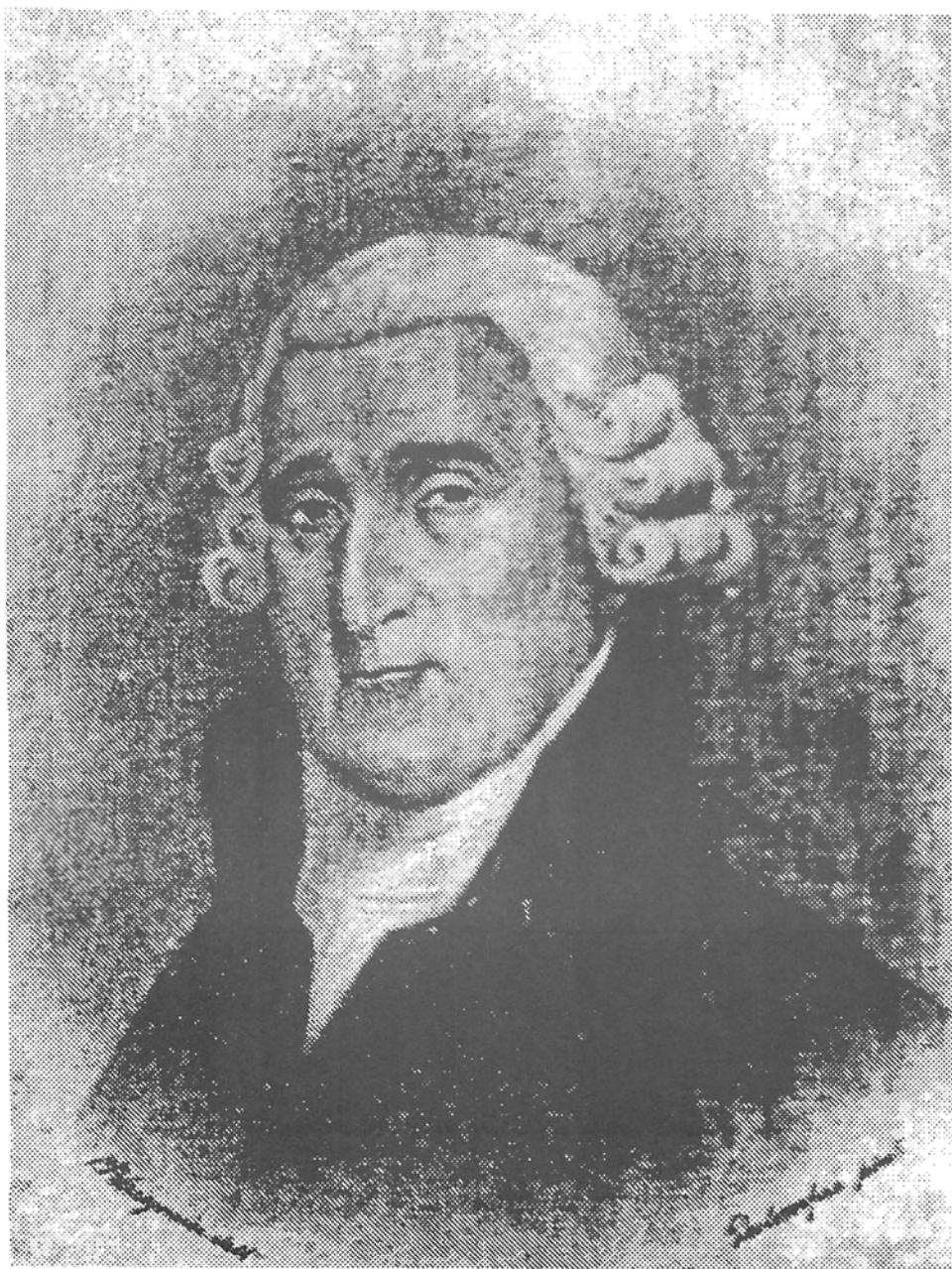
LE SIEUR PIERRE CHARTIER, et sa Troupe Comédienne, se propose de donner au Public, Lundi prochain, le 15 de ce mois, une PIÈCE de COMEDIE, intitulée *Le FESTIN de PIERRE*, suivie de plusieurs TOURS d'EQUILIBRE; — A la Basse-Ville, à l'Enseigne de Québec, chez le Sieur Jean Roi, où ces Messieurs trouveront toutes sortes de Refraichissemens.

••• Les Billets se distribueront chez le dit Sieur le Roi: Les prix seront de deux Piastrs, d'une Piastre, et de deux Chelins et demi.

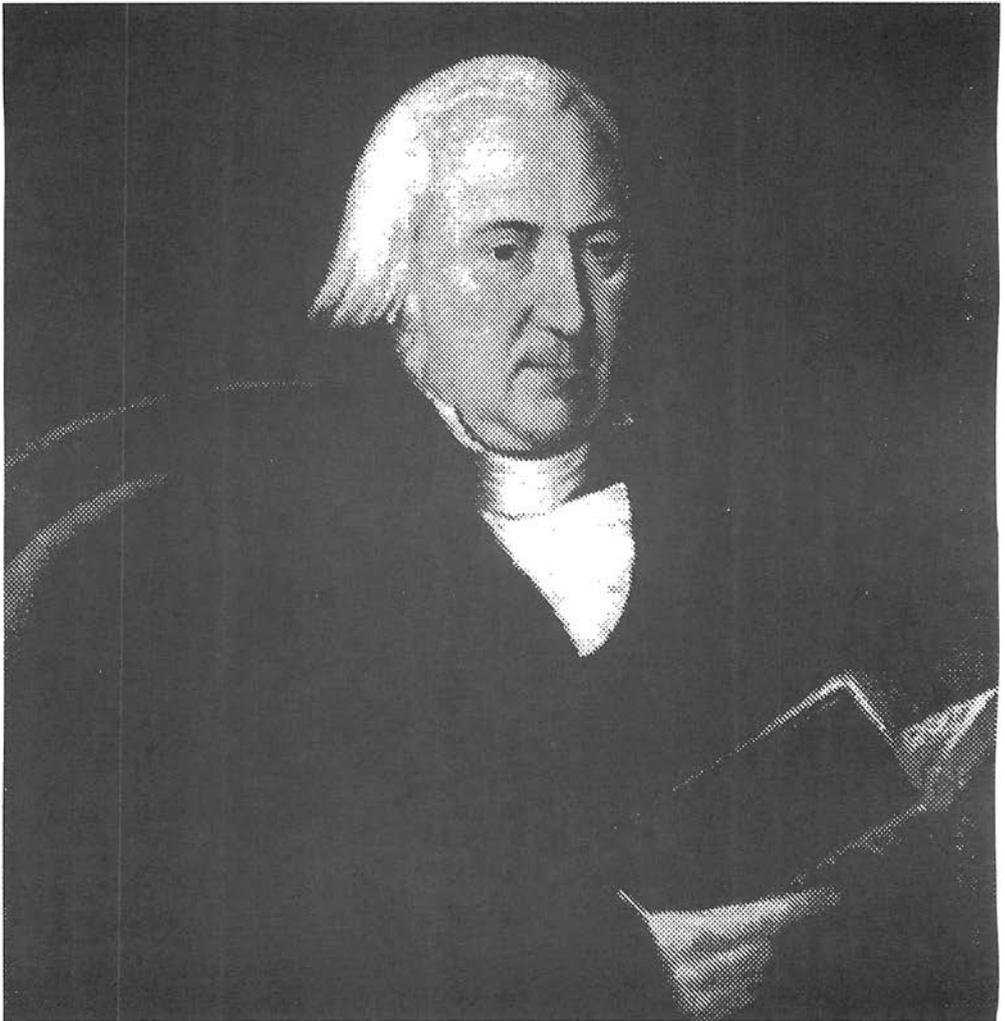
La Gazette de Québec, 11 avril 1765.



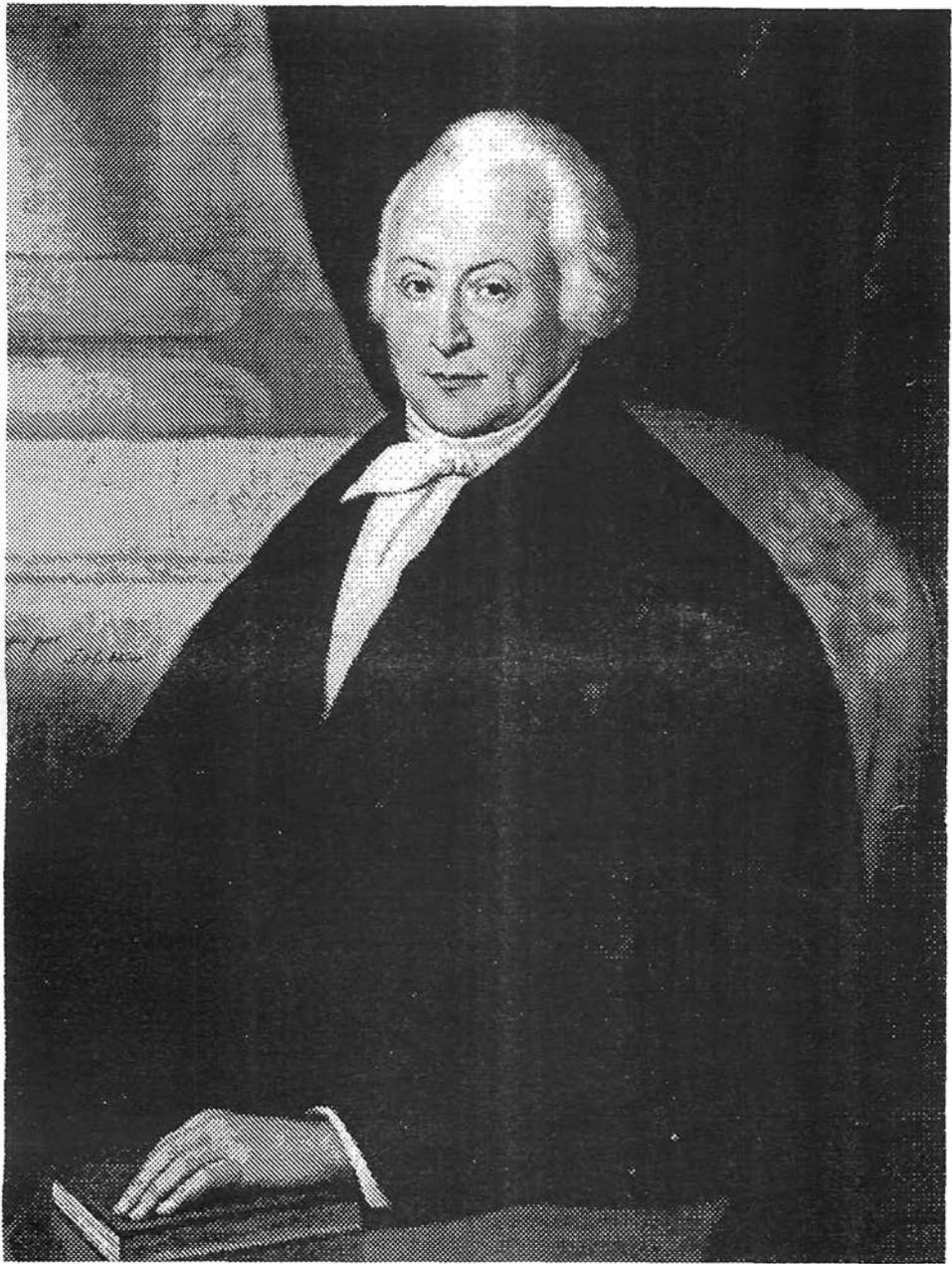
Joseph Quesnel par A. Bayard. Archives nationales du Québec, collection initiale.



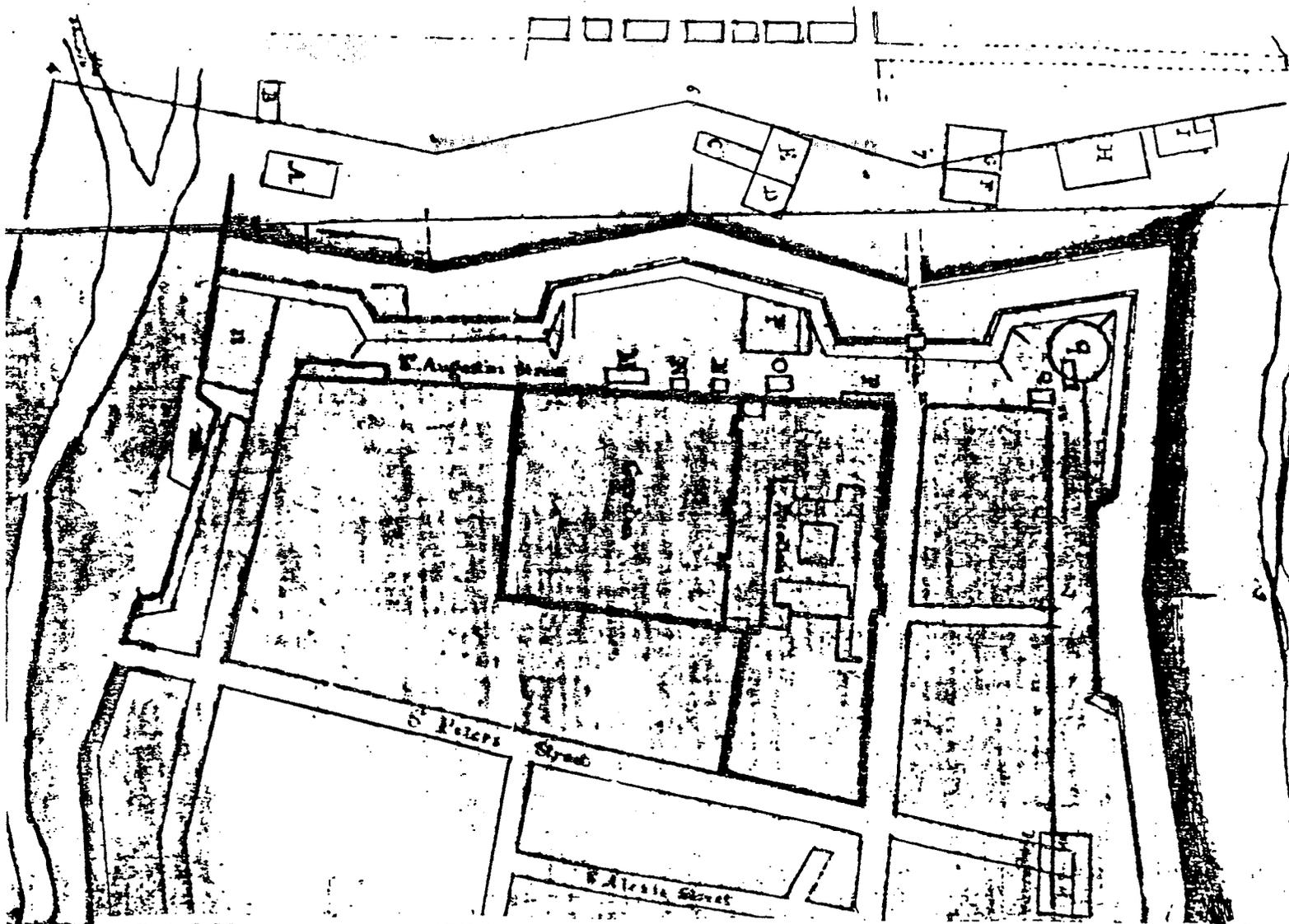
Joseph-François Perrault par Dulompré [sic]. Gravure de Philippe-Baby Casgrain pour sa *Vie de Joseph-François Perrault*.



Amable de Bonne par William Berczy, 1808. Archives nationales du Québec, P 600-6.



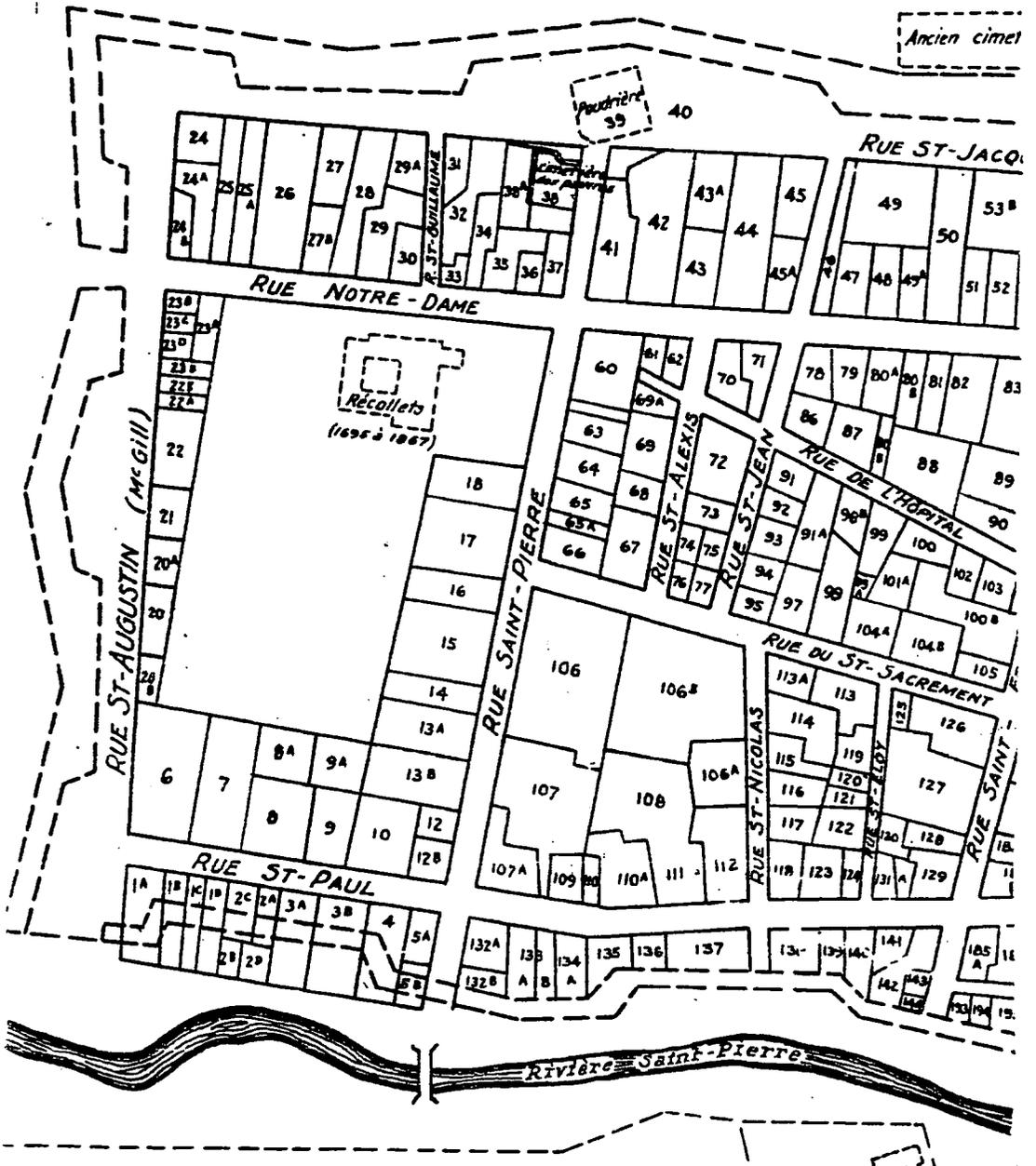
Alain Chartier, marquis de Lotbinière, «Copie par J. H. 1854». Archives nationales du Canada, C 116836.



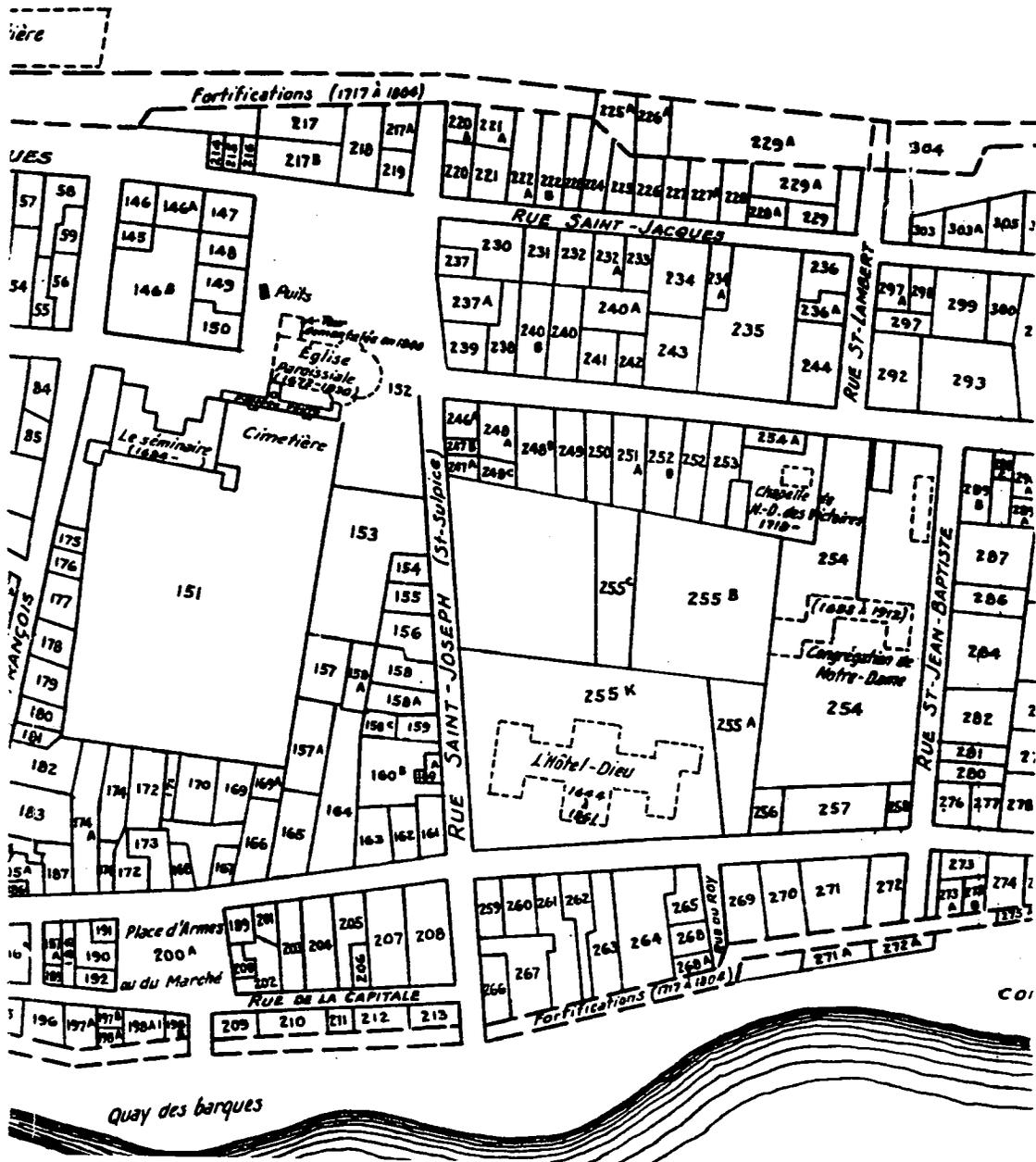
Carte de Montréal, John Collins, 1768 (majuscules), mise à jour en 1798 par Humfrey R. (minuscules) sur les occupations des terres de la Couronne. Au renvoi «A»: «Paul Jourdin Labrosse Store house» (Montreal Theatre?). À «q»: «Circus and Inclosures by Mr. Ricketts taking in nearly the White bastion». Archives nationales du Québec à Montréal.



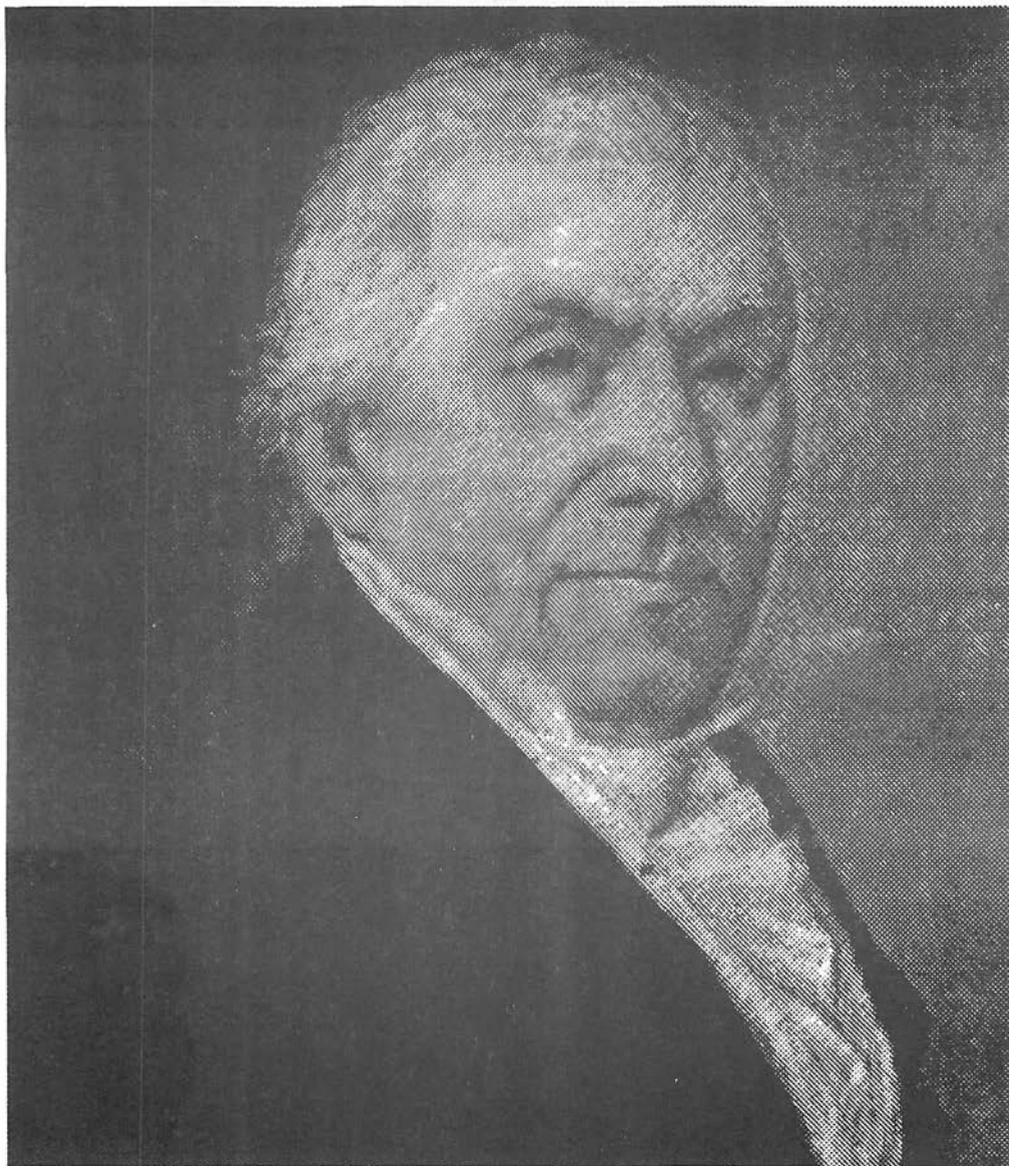
Carte de 1812 sur les lots libérés par la démolition des murs de la ville. Le cirque a été légèrement déplacé vers le nord-est sur un terrain privé. À noter que c'est le prolongement de la rue Saint-Paul qui s'est appelé rue du Collège, et qu'on a décalé la rue Saint-Augustin (M^c Gill) vers l'ouest. Archives de la ville de Montréal.



Cadastre du deuxième terrier de Montréal. 3: Joseph Donegani. 7: Pierre Delvecchio. 22: Simon Clarke. 27a-b: Basile Proulx (auberge et théâtre, loc. Edward Allen). 28: Louis Foureux dit Champagne. 36: Basile Proulx. 37: Jean Malo (auberge et théâtre, loc. Delvecchio & Donegani). 42: Basile Proulx. 48: Thomas Delvecchio. 77: Jean Malo. 79: Basile Proulx. 81: Joseph-François Perrault. 106b: Augustin Cuvillier (Nouveau Théâtre, loc. Prigmore, puis Turnbull). 114: Pierre-Louis Panet. 116: Jean-Baptiste Le Comte



Dupré. 117 et 123: Baron Emmanuel Le Moyne de Longueuil, puis Amable de Bonne. 143: John Franks. 147: Antoine Foucher, puis Richard Dillon (théâtre). 158: George Clarke (théâtre) et Congrégation méthodiste (chapelle). 176: Jean-Baptiste Tison. 177: Basile Proulx. 180: Jean Delisle. 189 Jean Donegani (auberge des Trois Rois et Museo Italiano). 196: Jean Donegani. 209: Thomas Delvecchio. 210: Sullivan, puis John Molson (auberge Saint-Andrew et théâtre, loc. Tesseyman et Turnbull). Archives de la Ville de Montréal.



Louis Dulongpré par lui-même, *circa* 1805, Musée des Beaux-Arts du Canada, 9673.

By PERMISSION of HIS EXCELLENCY
GUY LORD DORCHESTER.

For a few Evenings, the THEATRE in Mr. Prout's Room, will
be Opened on MONDAY Next, with a COMEDY (in four Acts)
altered from Dr. GOLDSMITH'S

SHE STOOPS TO CONQUER,
OR THE
MISTAKES OF A NIGHT.
And the ENTERTAINMENT of the
CITIZEN.

With a PROLOGUE by Mr. MOORE, and a
Poetic Tale, call'd the FARMERS BLUNDER, by Mr. ALLEN.

These Pieces were performed by Command of His Royal High-
ness the Prince WILLIAM HENRY at Quebec, and received with
his particular approbation.

A CONCERT.

FOR THE BENEFIT OF
Mr. DUPLESSY,

Will be performed at Mr. FRANKS'S Assembly
Room Vauxhall, on FRIDAY Evening the 2d. Nov.
of Vocal and Instrumental Music.

The CONCERT will be concluded with a piece of
Harmony, in which will be introduced, the favorite
AIR of MA CHERE AMIE.

After the CONCERT will be

A BALL.

The CONCERT to begin Precisely at Seven o'Clock.
Tickets 5s. each, to be had at the PRINTING-OFFICE Montreal.



NO LET, for One or more years, that New and
Spacious HOUSE of two Stories & situated in
Campan street, Côté au St. Louis. This House
has commodious dependencies, besides an excel-
lent Garden, and a large Orchard adjoining bear-
ing the finest fruit. For conditions, apply to Lou-
is DULONGPRE, the proprietor on the premises, or
to N. B. DEUCET, Notary Public, St. James street.
Montreal; Nov. 0. 1816.

The Montreal Herald, 23 nov. 1816.

ECOLE A DANSER.

LOUIS DULONGPRE' prend la liberté d'informer
le Public, qu'il a ouvert, pour faciliter les Persones qui vou-
dront faire instruire leurs enfants, de l'un & de l'autre Sexe, une
ECOLE-A DANSER; sçavoir, pour les Garçons, Lundi, Mercredi
& Vendredi, & pour les Jeunes Demoiselles, Mardi, Jeudi &
Samedi de chaque semaine: il se propose d'assembler, deux fois par
mois, ses anciens & nouveaux Ecoliers, afin de les affermir dans la
pratique de la Danse, & de trouver en état de se présenter d'une
maniere convenable & honête dans les Assemblées. Les Persones qui
desireront recevoir des Leçons en particulier, seront instruites à un
Prix raisonnable.

Ledit Sieur Enseigne la Musique, ainsi qu'à jouer de plusieurs
Instruments, & moderera de Prix à ceux qui voudront se donner la
peine d'aller chez lui.

Ayant été, jusqu'à présent, encouragé dans ces deux Arts, il
espère, par son attention & son assiduité, en mériter la continua-
tion.

Le Prix pour l'Ecole de Danse, est d'une demi-Guinée d'Entrée,
& une Guinée par Quartier. *Montreal, 17 Octobre 1787.*

DANCING SCHOOL.

LOUIS DULONGPRE', takes the liberty to inform
the Public, that for the accomodation of those who choose to
have their children of either sex instructed, he has opened a Dancing
School, viz. for Gentlemen every Monday Wednesday and Friday; for
young Ladies, Tuesday, Thursday and Saturday in each week. He pro-
poses having an Assembly twice a month of his old and new Scholars,
to confirm them in the practice of dancing, as well as to put them in
a state of presenting themselves in a genteel and proper manner in
assemblies.— Those who are desirous of receiving Lessons in private,
will be instructed at a reasonable rate. Also Music Taught on a va-
riety of Instruments, and the terms will be moderated to those who
please to come to his house.

Having hitherto received encouragement in these professions, he
hopes by his assiduity and attention to merit a continuation of it.

Terms for Dancing one Guinea per quarter and half a Guinea
Entrance.

Montreal, 17th October 1787.

MR. BENTLEY, a l'honneur d'offrir ses services à
tous ceux qui désireront apprendre à Lire, Ecrire & Parler
la Langue Angloise dans toute sa Perfection; il se flatte de donner
des connoissances pures de la Beauté & de l'Elegance de cette
Langue, il démontrera les moyens les plus propres à acquérir un
Stylé facile, en ayant les plus exactes précautions d'éviter les défauts
trop communs de beaucoup de personnes, qui parlent & écrivent d'une
maniere si négligée, que le plus souvent, ont de la peine à se faire
comprendre, sur-tout des Etrangers, qu'ils font tomber dans des erreurs,
d'autant plus désavantageuses à la Langue Angloise, qu'elle est par
sa Beauté, faite pour prévaloir sur toutes les autres connues, tant
dans la Traduction des Auteurs Latins & autres, anciens & moder-
nes, que dans les Arts Libéraux, qu'elle facilite en raison de son
Energie, qu'aucune autre Langue ne sçauroit lui disputer.

Les Jeunes DEMOISELLES & MESSIEURS seront instruits dans les
Langues Angloise & Latine, l'Ecriture, l'Arithmétique... & à leur
les Livres; la Géographie, & à se servir des Globes. Pour cet effet,
MR. BENTLEY enseignera depuis Deux jusqu'à Six Heures du Soir,
tous les jours excepté le Samedi, en la demeure, vis à vis MR.
Clerk, Commissaire, rue Notre-Dame.

MR. BENTLEY continuera de donner des Instructions, comme en-
dehors, aux Dames & Messieurs, après Six Heures.

Montreal, le 30 Octobre 1787.

Une page mémorable de notre histoire culturelle. *La Gazette
de Montréal*, 1^{er} nov. 1787.

T H E A T R E .

On FRIDAY Evening, 31st. Instant. Will be presented
A COMEDY, translated from the French of Moliere, by Henry
Fielding, Esq; Call'd,

T H E M I S E R .

LOVE GOLD, (the Miser) Mr. MOORE.
Fredrick, Mr. BENTLEY. Clerimont, Mr. WORSDALE.
Jeweller, Mr. BELLAIR.
And Ramilie and James, Mr. ALLEN

Mariana, Mrs. PINKSTAN.
Harriot, Mrs. BENTLEY. Mrs. Wisely, Mrs. MOORE
And Lappet, Mrs. ALLEN

After the Comedy

A DANCE, by Mr. BELLAIR

To which will be added, an Entertainment, call'd

T H E R E G I S T E R - O F F I C E .

CAPTAIN LE BRUSH, Mr. MOORE.
Scotchman, Mr. BENTLEY
Gulwell, Mr. WORSDALE.
IRISHMAN, Mr. ALLEN.

And Margery Moorput, Mrs. ALLEN.

Vivat Rex & Regina.

A D V E R T I S E M E N T S .

MONTREAL, December 10, 1787.

ALLEN'S HOTEL,

Is now open for the accommodation of the Public;

WHERE all commands will be *punctually attended to*, and every *service most gratefully received* by the Public's

Most obedient and

Very humble Servant,

EDWARD ALLEN.

COFFEE AND TEA.

WINES AND LIQUORS of the FIRST QUALITY.

ENTERTAINMENT provided at the *shortest notice*.

BEEF STAKES, MUTTON CHOPS, and COLD RELISHES,
at all times.

GRAVY SOUP every Day, from ELEVEN O'CLOCK to Two.

A MOST EXCELLENT

BILLIARD TABLE.

A U P U B L I C.

DONEGANY & DELVECHIO, associés, nouvellement arrivés en cette ville, donnent avis au Public, qu'ils ont fixé leur demeure rue Notre-Dame, près les R. R. P. P. Récolets, dans la maison de Mme. veuve Malo; où ils ont quantité de Bijouteries à vendre, ainsi que des Cadres & Miroirs; ils taillent élégamment les vitres au gré des personnes; ils ont en outre des représentations de toutes qualités. Ils se proposent de montrer de la manière la plus convenable avec laquelle ils soufflent le verre, pour faire les sortes de Bijouteries, ils le file aussi fin que les cheveux, avec lequel ils font des plumes pour écrire, & leurs garnitures.

Ceux qui voudront se procurer ces agréments, se présenteront à SEPT HEURES & DEMIE du soir, & chaque personne payera Vingt Quatre Sols; ils se flattent qu'il se trouvera des personnes assez curieuses pour prendre ce divertissement, & verront de quelle manière le verre se travaille.

N. B. Les Soussignés se proposent à partir pour Québec, à la première navigation.

DONEGANY & DELVECHIO,

Montréal, 12 Avril 1788.

Associés,

La Gazette
de Montréal,
13 décembre
1787.

La Gazette
de Montréal,
17 avril 1788.

THE NEW THEATRE.

MR. PRIGMORE, presents his respectful compliments to the Ladies and Gentlemen of Montreal and its vicinity, and begs leave to inform them that the **NEW THEATRE** will be opened on Monday, January 4, when will be presented. *Prelude in one act, written for the occasion,*

CALLED

THE NEW THEATRE OR ALL IN A BUSTLE.

After which will be performed Shakespeare's celebrated Comedy in 3 acts, called

CATHERINE AND PETRUCHIO OR THE TAMING OF A SHREW.

The whole to conclude with an Entertainment in two acts,

CALLED THE

AGREEABLE SURPRISE.

Doors to be opened at 5 o'clock and performance to begin at 6.

BOXES, one dollar, — PITT, half dollar, — GALLERY, quarter dollar.

Boxes to be taken at Mr. Prigmore's, opposite the Theatre, St. Nicholas street, from ten till two every day untill the day of performance.

MR. PRIGMORE

PRESENTS his respectful compliments to the Ladies and Gentlemen of this City and its vicinity, and begs leave to inform them, that on account of the holydays, he has not been able to keep his carpenters to that work as was at first calculated on; in consequence of this and other unavoidable circumstances, he is obliged to postpone the opening of the **NEW THEATRE** untill Thursday next the 7th inst. he therefore humbly hopes this will meet the approbation of his patrons, and the public in general, conscious he has, and ever will exert the utmost of his abilities to merit their patronage and support. — Montreal, January 4, 1808.

L'acquisition de l'immeuble sis sur le lot 1066 par Cuvillier en 1803, la mise en location du Nouveau Théâtre par ce dernier (*The Montreal Herald*, 21 nov. 1812) et le transfert de l'immeuble aux héritières Cuvillier et Perrault permettent de voir, dans les premières annonces de Prigmore qui parlent d'ouverture et de travaux de menuiserie (*la Gazette de Montréal*, 28 décembre 1807 et 4 janvier 1808) soit la réouverture soit le réaménagement d'une salle des Jeunes Messieurs.

TO BE LET,

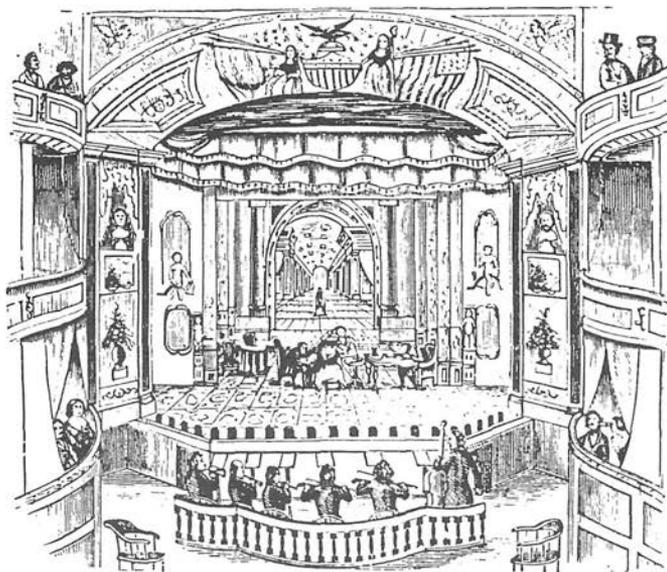
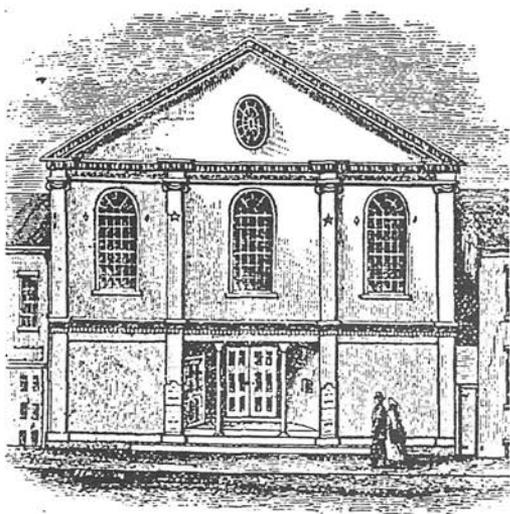
THE two-story fire-proof Building at the Old Distillery, at present occupied by Mr. Holt, inspector of ashes—possession given on 1st May next. — ALSO,

THE MONTREAL THEATRE—possession to be given in November next.

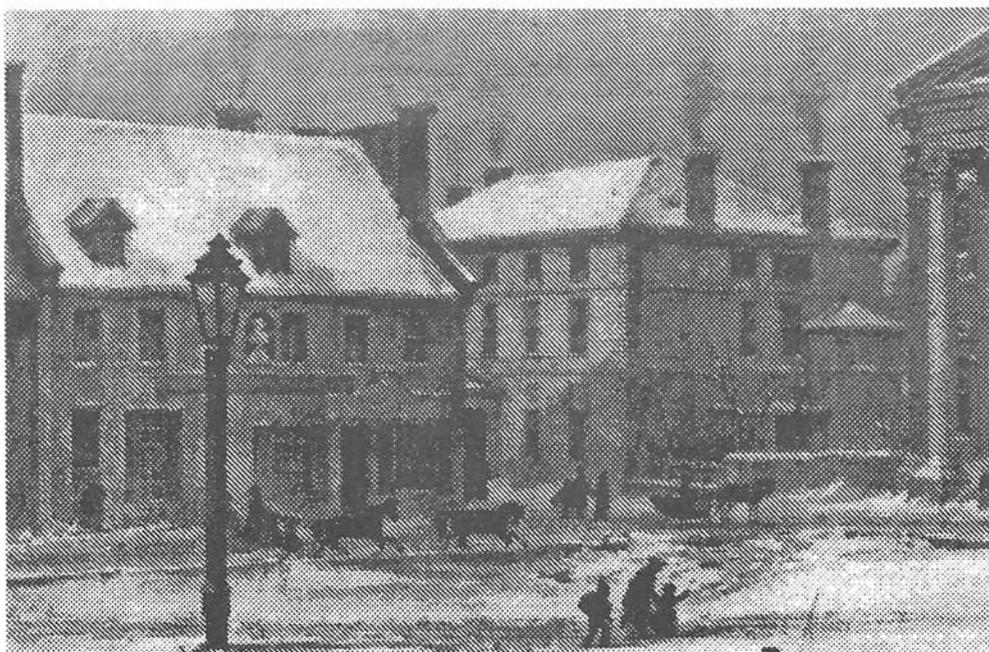
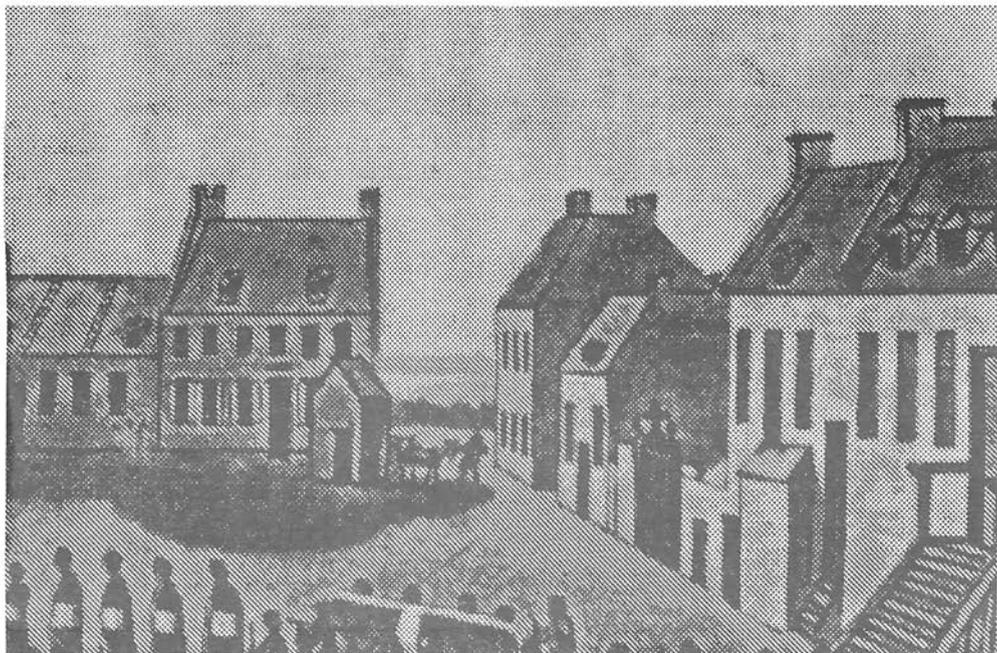
LIKEWISE, an OFFICE adjoining the Subscriber's auction-room, presently in the occupation of Mr Kay—possession to be given on 1st May next. — For terms inquire of

M. C. CUVILLIER & Co.

February, 1812.



John Bernard (par S. Harris, collection théâtrale d'Harvard) et le théâtre qu'il fit construire à Albany en 1812 après avoir quitté le Québec (Archives nationales de New York, fonds Phelps).



À la gauche des deux illustrations, **maison et théâtre d'Antoine Foucher** devenus le **Café Dillon**. Fragments tirés (haut) d'une gravure de John Lambert, 1808, et (bas) d'une peinture de Cornelius Krieghoff gravée par A. Borum, Munich, 1848.